

Maryse Condé

En attendant le bonheur

(HEREMAKHONON)

ROMAN



Robert Laffont



Maryse Condé
En attendant
le bonheur

(HEREMAKHONON)

ROMAN



Robert Laffont

MARYSE CONDÉ
EN ATTENDANT
LE BONHEUR
(Heremakhonon)

Roman



ROBERT LAFFONT

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© Éditions Robert Seghers, 1988 ;
Robert Laffont, S.A., Paris, 1997

EAN 978-2-221-11871-9

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

Avec le soutien du



Je crois volontiers les histoires dont les
témoins se font égorger.

PASCAL

A Richard

Avant-propos

Accepter la réédition d'un premier roman, vieux de treize ans et qui connut à sa parution un total insuccès, est une entreprise périlleuse. Si je m'y hasarde cependant, c'est à la demande de nombreux lecteurs et de nombreuses lectrices dont l'une me disait récemment :

« Ce serait comme si nous faisions connaissance avec vous dans votre jeunesse. »

J'ai résisté à la tentation de remanier complètement *Heremakhonon* car ma conception de l'écriture et de la structure romanesques a sensiblement évolué. Je me suis bornée à corriger des maladresses trop flagrantes, à éclaircir des références trop obscures ou elliptiques. En de nombreux endroits, il serait bon d'aider le lecteur par des notes en bas de page. Je m'y suis refusée, respectant l'opacité première du texte. Je n'ai pu m'empêcher d'élaguer les va-et-vient incessants de l'héroïne d'une Guadeloupe qu'elle connaît mal et croit rejeter en bloc à une Afrique qu'elle comprend encore moins. Mais je ne l'ai fait que si cela me semblait indispensable.

Tel qu'il est, je ne renie pas *Heremakhonon*. Loin de là. A mon avis il repose sur une trouvaille certaine. Inspiré par les tragiques événements de 1962, dans la Guinée de Sékou Touré (révolte des enseignants et des élèves, sauvage répression policière, brutalités en tous genres), événements qui me traumatisèrent de manière durable, *Heremakhonon* n'est pas le roman passionné et militant que j'aurais pu écrire. J'eus l'idée de placer le récit dans la bouche d'une héroïne négative. Véronica la narratrice, narcissique, égoïste, velléitaire, parfois même veule, est le témoin du drame. Témoin qui se veut d'abord indifférent, mais qui peu à peu se trouve entraîné au cœur de l'action. Ses états d'âme dérisoires, ses réflexions cyniques, rageuses et souvent choquantes parasitent le récit, exaspèrent même le lecteur qui souhaiterait lui indiquer la conduite à tenir. Au plan psychologique, celui de la peinture d'une femme « paumée », comme elle se dépeint elle-même, la réussite est parfaite. Tellement parfaite que des critiques

hâtifs me confondirent avec mon personnage littéraire et me firent sévèrement la morale. La méprise fut longue à dissiper. Et j'en souffris beaucoup.

A présent qu'importe !

Si cette dénonciation des indépendances africaines, cliché sur lequel ne s'attardent que des auteurs sans imagination, et cette « quête de l'identité » à l'heure où un Patrick Chamoiseau impose la langue antillaise et la culture qui la sous-tend ne sont pas totalement datées, c'est au personnage de Véronica qu'elles le doivent.

Elle seule illumine une intrigue sans grands rebondissements et aisément prévisible.

Elle seule donne du relief à ses partenaires qui autrement ne seraient que des ombres falotes.

Si nous poussons plus loin l'analyse, mais cela, personne à l'époque ne consentit à le faire, Véronica est la première illustration littéraire du célèbre avertissement de Frantz Fanon dans *Les Damnés de la terre* : « Les Nègres sont en train de disparaître de la surface de la terre... Il n'y a pas deux cultures identiques... »

Partie sur la crête de la Négritude, à l'appel de ses hérauts pour découvrir selon ses propres termes, « ce qu'il y avait avant », c'est-à-dire le passé africain, elle s'aperçoit que le passé ne sert de rien quand le présent a nom malnutrition, dictature, bourgeoisies corrompues et parasites. Ses démêlés sentimentaux avec son « Nègre avec aïeux », son incapacité à communiquer avec lui, à être à ses yeux à peine plus qu'un objet divertissant, un peu pathétique et ridicule, matérialisent la distance aujourd'hui connue, mesurée entre l'Afrique et ce qu'il est convenu d'appeler ses diasporas, et éclairent l'absurdité qu'il y a à parler en plein ^{xx}e siècle de « monde noir ». Toutes ces vérités eurent le don de déplaire aux critiques et aux rares lecteurs tant africains qu'antillais. Ces derniers cependant d'une certaine manière eurent raison de fustiger Véronica. En réduisant les Antilles, et tout particulièrement la Guadeloupe, à son cercle « négro-bourgeois », Véronica commet une immense injustice à

l'égard de son peuple. Elle lui dénie à la manière de V.S. Naipaul toute créativité, tout dynamisme et ne voit en lui qu'une « taie d'eau morte sur l'œil mort de la terre ». Il est vrai que par moments l'intuition de son injustice l'envahit et qu'elle s'exhorte à rentrer chez elle. Mais les considérations personnelles reprennent le dessus, et son départ, ou plus exactement sa fuite à la fin de l'ouvrage, peut difficilement être compris comme l'amorce d'une prise de conscience.

Une critique américaine, Véve Clark, a étudié la langue de *Heremakhonon* et ce qu'elle appelle l'art de l'allusion. Je crois son propos profondément éclairant. Sous une langue qui semble parfaitement française, on pourrait même dire hexagonale, se profile, certes pas le créole, mais la proverbialité antillaise. Des dictons populaires sont transformés, reformulés en un travail patient, s'il n'est pas encore systématique. Parmi les raisons de l'échec de *Heremakhonon* on a souvent invoqué son titre, trop hermétique. J'accepte de l'explicitier dans cette nouvelle édition. *Heremakhonon* est une expression malinké, langue de la Guinée, signifiant « attends le bonheur ». C'était aussi le nom d'un grand magasin de Conakry perpétuellement vide à l'exception de quelques fragiles jouets venus de la république populaire de Chine devant lequel je passais quotidiennement en me rendant au collège où j'enseignais. C'était enfin une manière de signifier que Véronica n'avait rien compris, et cela de son propre aveu, qu'en choisissant Ibrahima Sory, elle s'était « trompée d'aïeux ». Sur ce dernier point, encore une méprise que la phrase suivante aurait cependant pu éclairer : « J'ai cherché mon salut parmi les assassins. » Trop tard peut-être Véronica s'apercevait de l'existence d'antagonismes de classes, de féroces rapports d'exploiteurs à exploités au sein d'un peuple superficiellement uni par la même couleur, la même race. Ce n'était donc point, comme on s'est empressé de le clamer, rejet global de l'Afrique, mais affirmation de la nécessité de choisir son camp. Les « Nègres avec aïeux », dont les grands boubous de prix et les manières princières avaient abusé Véronica, avaient en réalité les mains sales.

C'est une erreur de croire qu'un livre est un lieu de communication et d'échanges. Écrire est un acte dangereux.

L'écrivain se reconnaît rarement à travers les éloges ou les critiques qui lui sont décernés, et le succès comme l'insuccès de ses ouvrages reposent trop souvent sur des malentendus. D'aucuns voient, dans une réflexion lucide et désenchantée, une tentative de glorification. D'autres, dans un récit familial, un roman à clef. Ils croient se reconnaître ainsi que certains de leurs proches et crient à la trahison. Quand cela serait, reprocher à un écrivain de trahir le réel est un non-sens. Car pour lui il n'y a de réel que l'imaginaire.

Peut-être était-ce inutile de tenter d'éclaircir les malentendus qui pesèrent sur *Heremakhonon* ? C'est que je voulais, sans doute à tort, protéger cet enfant « mal éclos » mais toujours secrètement favori qu'est un premier roman.

A cette lectrice qui désirait faire connaissance avec moi dans ma jeunesse, je dirai que, si j'ai peut-être gagné en technique de conter et d'écrire, j'ai perdu, irrémédiablement perdu, cette faculté d'avoir peur, d'avoir mal, de s'indigner et de se torturer que je sais cachée derrière chaque page de ce livre.

Maryse CONDÉ

Los Angeles

avril 1988

Première partie

Franchement on pourrait croire que j'obéis à la mode. L'Afrique se fait beaucoup en ce moment. On écrit des masses à son sujet, des Européens et d'autres. On voit s'ouvrir des centres d'Artisanat Rive gauche. Des blondes se teignent les lèvres au henné et on achète des piments et des okras rue Mouffetard. Or c'est faux. Je n'obéis pas à la mode. Sept heures dans ce DC-10, à la gauche d'un Africain rageant de ne pouvoir engager la conversation, derrière un couple de Français tout ce qu'il y a de plus moyens. Mais enfin, pourquoi ? A présent tout se brouille et l'entreprise paraît absurde.

Je les imagine. Ma mère soupirant. Mon père tordant ses lèvres minces. (Tous les nègres n'ont pas les lèvres « éversées ».)

– Une folle ! Une tête brûlée ! Avec l'intelligence qu'elle a, elle ne fait que des conneries.

Une connerie ? Peut-être que, pour une fois, il a raison.

– Raison du voyage ?

Vraiment ce policier met dans le mille. Il porte un uniforme qu'on aurait pu qualifier de marrant. Si jamais uniforme de flic peut mériter cette épithète. Maigre, nerveux, assez distingué.

Sûrement de cette partie de la Côte que venaient les ancêtres de mon père, maigre, nerveux, distingué lui aussi, pareil à ce « marabout mandingue » vu à sept ans dans un atlas illustré. Et non pas du Sud, du Dahomey ou du Nigeria qui ont pourtant largement payé tribut à ce qu'on appelle le Nouveau Monde. Le Nouveau Monde ?

Tout cela pour des perles de Venise, des bouts de coton rouge, un orgue portatif à Agadja et un carrosse à Tegnassou. Eh oui ! Rien que cela ! Tout de même quelle misère !

Raison du voyage ? Ni commerçante. Ni missionnaire. Ni touriste. Touriste peut-être. Mais d'une espèce particulière à la découverte de soi-même. Les paysages, on s'en fout.

Tout de même une fois sortie de l'aéroport, cahotant dans un vieux taxi de tous les cahots de la route, je remarque des

femmes qui font la queue à la fontaine, bébé au dos. Des hommes qui dorment sur des pliants devant leurs cases en banco, mal assises sous leurs toits de paille. Images déjà aperçues dans les catalogues offrant à des gogos la découverte de la « vraie Afrique ». L'*Hôtel de Picardie* assez minable est au bord de la mer. L'hôtelier sort tout droit d'un film catégorie D. Il a dû barouder à travers l'Indochine, l'Algérie, partout où on a massacré du sous-homme. Il est familier.

– Vous êtes de quel coin ?

Les Français et le monde à cause d'eux ont toujours méconnu la Guadeloupe au profit de la Martinique. La terre et ses montagnes seraient plus belles. Les Martiniquaises, plus métissées, donc plus belles elles aussi ! Grand bien leur fasse ! Pourquoi je suis ici ? Ils ont raison de ricaner. Pas ma mère. Elle ne ricane pas. Elle soupire.

– Dans le fond, nous ne l'avons jamais comprise.

Non. Des malentendus tout au long. Une somme de malentendus menant au premier départ. Eux derrière les portes vitrées de l'aéroport. Moi montant la passerelle, les jambes toutes molles et les yeux brouillés. A côté de moi une grosse femme, des arums entre les bras. Sa voix est douce.

– Il ne faut pas pleurer, petite cocotte, tu vas revenir pour les vacances.

Pour les vacances ? Neuf ans que je ne suis pas « rentrée », comme ils disent, que je n'ai pas vu les arums, ni les bougainvillées, ni les sang-dragon, ni la fleur du flamboyant... Pas d'attendrissement. Surtout pas. Il y en a trop eu. Des fleuves d'attendrissement.

– Bienvenue en terre africaine !

D'où sort-il celui-là ? Grand, maigre, un peu l'air d'un échalas dans son boubou vert pâle.

– Vous êtes ici chez vous...

Bon, il efface d'un coup trois siècles et demi. Tegbessou et Agadja au lieu de rouler carrosse et d'apprendre leurs gammes ont disposé leurs hommes aux points stratégiques. On a rejeté

les Blancs à la mer. Elle s'est rougie de leur sang. A Nantes et Liverpool, on met le feu aux négriers. Plus besoin d'eux.

Disons la vérité, il ne paie pas de mine. Effrangée l'encolure de son boubou. On n'aurait jamais cru un agrégé d'histoire, et le directeur de cet Institut national auquel j'ai eu la folie de louer mes services. Le marabout mandingue aimait à dire que tout est dans la mine. La forme. Cela qu'est-ce que nous l'avons entendu répéter !

– J'aurais aimé vous accueillir autrement. Mais d'abord ma voiture n'a pas démarré et j'ai été en retard à l'aéroport. Qu'est-ce qu'il vaut, cet hôtel ? C'est là qu'on loge les coopérants. En cette période d'austérité. Je le suis jusqu'à sa Skoda déglinguée. Il est vrai que je m'étais attendue à autre chose. Ne disait-on pas qu'ils s'étaient précipités sur les voitures et dans les villas luxueuses que les Blancs avaient abandonnées ? Que c'était d'ailleurs pour cela qu'ils avaient pris leur indépendance ? Avoir les biens matériels des Blancs (le colonisé est un envieux, c'est Fanon qui l'a dit) et leurs femmes, blondes. La femme blonde, c'est connu, c'est le rêve du Noir.

Dans le cas de celui-là, il en va tout autrement. Sa villa est modeste, et sa femme, noire.

– Je vous présente Oumou Hawa.

La gazelle noire célébrée par le poète. Enceinte, ce qui ne la dépare pas. Car rien n'aurait pu la déparer. Le couvert n'est mis que pour deux. Ils ont raison : les femmes à la cuisine.

Il y a toujours des explications élémentaires ; style courrier du cœur. Par exemple : « C'était absurde, cette liaison qui n'en finissait pas. D'être une liaison et de n'être que cela. Elle s'était aperçue qu'au fond, comme ses sœurs, elle désirait un mari, des enfants, une voiture, les choses de la vie... » (Enfin la voiture, je l'avais.)

Aïda et Jalla, en effet, avaient obéi et posé pour les photos en voile et couronne. Jean-Michel avait beaucoup ri.

– Quel tableau tes sœurs ! Il faut absolument que tu m'emmènes aux Antilles.

Aïda avait épousé un médecin, fils lui-même d'un médecin, ami du marabout mandingue. Belle continuité. Jalla avait un peu dévié. Elle avait épousé un avocat, fils d'un ancien mécanicien, devenu leader syndicaliste, et dont la mort prématurée dans un accident de voiture avait endeuillé le mouvement ouvrier. On avait même donné son nom à la Maison de la Culture. Car il fallait des gloires locales pour contrebalancer Belain d'Esnambuc et les autres. Il fallait que les nègres se construisent leur Panthéon. Très bon, ce plat mais qu'est-ce que c'était ?

– Du poulet à l'arachide.

C'est bon tout de même d'être accueillie ainsi par cet inconnu. Ce supérieur hiérarchique qui n'a pas l'air supérieur. Trois siècles et demi d'effacés !

– Les Blancs débarquent ! Les Blancs débarquent !

Il paraît qu'on les prenait pour des revenants. Des ancêtres réincarnés et qu'on répandait du lait caillé devant eux pour les apaiser. Du lait caillé contre des boulets de canon. Pas étonnant qu'on en soit là où on est !

A présent Oumou Hawa apporte des oranges.

– Véronica a beaucoup aimé ton poulet à l'arachide...

Elle sourit. Qu'est-ce que je fous ici ? Il faudrait être seule. Mettre comme on dit de l'ordre dans mes pensées. Et tout recommencer depuis le commencement. Mais quel est le commencement ? Bien sûr on pourrait dire que c'était ce baptême de poupée. Est-ce que cela se pratique sous d'autres cieux, ces baptêmes ? Les baigneurs enveloppés de dentelle, les *das* endimanchés, les enfants singeant les adultes. Oui, on pourrait dire cela. Dr Rozier, médecin noir, ami du marabout mandingue – encore un – avait sauvé Mme de Roseval, issue de la grande mulâtraille, d'une mort certaine. Tous les médecins l'avaient condamnée et avaient même déconseillé de l'envoyer en *métropole*, elle ne supporterait pas le voyage. Mais lui, Dr Rozier ex-interne des hôpitaux de Paris, s'était armé de son bistouri et la dame de Roseval en avait réchappé. D'où des relations d'étroite gratitude. Résultat, les petits-enfants de Mme de Roseval, Jean-Marie et Claire-Andrée

étaient à ce baptême de poupée. La poupée de Maryvonne Rozier.

Oui, c'était un commencement possible. Pendant des années, j'ai été soufflée qu'il m'ait remarquée. Moi, Véronica pleine d'anti-grâces. Mes sœurs en robe d'organza, leurs mi-bas blancs bien tirés sur leurs mollets chocolat jouaient *La Pavane pour une infante défunte*. Moi toujours dans un coin à bouder et pourtant ce fut moi. Ce jeune mulâtre au teint de prince hindou (à quinze ans on a des comparaisons idiotes), les yeux verts et le nom à particule : Jean-Marie de Roseval. Depuis, je ne me suis jamais guérie de ma fascination pour les yeux clairs, ou peut-être l'avais-je déjà. Oui sûrement.

– Je vous apporte une tasse de *chodo* ?

Le *chodo* est notre breuvage national. Après le punch bien sûr. Il coule blanc, épais, sucré, aux baptêmes et mariages et premières communions. Il sent la fleur d'orange et lui du moins, il ne saoule pas. Je bafouille un peu et il me dit cette chose incroyable :

– Qu'est-ce qu'on s'emmerde ici... On s'en va ?

S'en aller ? Où cela ? Le chien Rafale est à la porte et cent paires d'yeux nous guettent.

– Laissez-moi faire !

Un commencement possible. Pourquoi est-ce que j'ai envie de parler de tout cela à cet échalas, mon supérieur hiérarchique dans son boubou effrangé ? Sympathie ? Ou au contraire comme on choisit un parfait étranger, un inconnu pour lui confier ses peines. Je sanglote sur un quai du métro ligne Vincennes-Neuilly et cette femme blonde m'écoute. Ou dans un bar rue Durantin. Et cet homme chauve qui apparemment en a vu d'autres me console. Mais soudain un vacarme me dérange. L'échalas sourit.

– C'est samedi...

Qui n'a pas entendu parler du tam-tam africain ? Il paraît que les missionnaires écoutaient, en haletant et se signant sous leurs moustiquaires, ces dévotions à Satan. Fallaient-ils qu'ils fussent simples d'esprit ! Enfin pour moi rien d'extraordinaire

le tam-tam. Cela ne diffère guère des rythmes du *massa kon* des temps de carnaval. Ni du *gwo ka* lors des fêtes de communes, quand la négraille exprime sa joie de vivre. Elle a la joie dure, la négraille, comme la vie. Mettez-lui les fers aux pieds, marquez-la au fer rouge, débarquez-la dans des champs de coton ou de canne. Et elle vous produit le jazz avec en prime la biguine et la calypse. Et elle permet aux touristes américains de frissonner devant le sang de poulet du vaudou. Papa Legba, ouvre-nous la route ! Qu'est-ce que tu attends ? Ouvre-la depuis le temps !

– Il faudrait leur interdire de danser, disait le marabout mandingue. Ah, s'ils ne dansaient pas, ils seraient déjà libres !

C'était un cercle vicieux. Ils dansaient pour oublier. Et comme ils oubliaient... Ils n'avaient plus envie que de danser.

Ce qui était à remarquer, c'était le ton du marabout mandingue et son air de mépris. Car lui bien sûr, il était libre. Libre de ne plus marcher sur la chair de ses pieds. Libre de s'enserrer le cou dans un nœud papillon. Et d'accueillir les invités du dimanche d'un :

– Elaïse, vous êtes divine !

(Des nègres divins, est-ce qu'on a jamais vu ça ?)

Sa liberté, des boulets aux pieds. Et aux nôtres. Et ce jeune mulâtre me disant tout uniment : « Qu'est-ce qu'on s'emmerde ici ! Si on s'en allait ? » Je le jure, ce qui m'a éblouie, ce n'était pas son nom. Sous le rapport du nom, je n'avais rien à envier à personne. Celui du marabout mandingue s'étalait à la première page des revues littéraires, au bas des discours de Jeux floraux et autres cérémonies du même ordre, et sur fond noir à la porte de notre maison. M^e Mercier – avoué. Donc rien de ce côté-là. Ce n'était pas non plus sa couleur. Il était beau tout simplement. Il l'est encore. Il le sera longtemps. Si l'alcool ne le détruit pas. Justice immanente pourrait-on dire. Sa famille s'est enrichie en fabriquant de l'alcool. L'alcool le détruit. Pas le rhum, il est vrai. Il laisse cela aux nègres. Il se cuite au whisky et au gin. Nous nous sommes revus il y a deux ans. De passage à Paris, il m'a invitée à dîner. J'ai eu la faiblesse d'accepter.

– Dans le fond, tu es la seule fille que j’aie jamais aimée.

Allons, allons, pas de sentimentalisme.

Non je le jure. Ce n’était pas sa couleur comme ils l’ont dit, parce que bien sûr, ils ne pouvaient penser à rien d’autre. C’était sa liberté. L’échalas me sourit. Il a un beau sourire. Des dents arrondies et très blanches. Attention ! Se méfier des clichés : le nègre aux dents blanches. Enfin tout de même, il a vraiment les dents blanches.

– Je dois vous quitter. Une réunion... Vous verrez que dans ce pays, il y a toujours des réunions. Je vais vous confier à un de vos futurs élèves Birame III.

Pourquoi III ? Il sourit encore.

– Parce qu’ils sont trois à porter le même nom dans la même classe, et à venir du même village.

Birame III est une copie en plus jeune de l’échalas. Un boubou blanc, effrangé lui aussi et très sale. Les ongles de ses mains ! C’est évident, il n’a pas une Mabo Julie pour lui inspecter toutes les parties du corps. Il me propose de visiter la ville. Est-ce qu’ils ne savent pas que de leur ville je me fous ? Je ne suis pas une touriste ordinaire. Je suis, je le répète, d’une espèce particulière. Et puis, la misère, la saleté, ce n’est pas vraiment nouveau pour moi. Je les ai contemplés dès ma naissance par la vitre à demi baissée de la voiture de mon père. Ils s’agitaient dans leurs cases en caisse à savon Pas de banco chez nous. Leurs enfants vêtus de vieux vestons d’adultes rapiécés et le kiki à l’air couraient après la Peugeot. Les vieilles bourraient leurs pipes en branlant du chef. Ce que je cherche... qu’est-ce que je cherche, sur cette terre d’Afrique ?

– Comment trouvez-vous votre ville ?

Je m’en fous, mon petit Birame III. Je ne suis pas ici pour dénombrer les buildings bâtis depuis l’Indépendance. Il vaut mieux le lui dire. Assez de malentendus.

– Vous ne faites pas de politique ? C’est impossible.

Le pire est qu’il a presque raison. On en fait malgré soi. Est-ce que le marabout mandingue ne m’a pas accusée de jouer à l’intellectuelle de gauche ? Intellectuelle passe encore.

Mais de gauche ! Tout cela parce que je refusais la photo « *en voile et couronne* » sur le parvis de la cathédrale, les séjours en *métropole* où on emmène les enfants écouter le grand air de *Lakmé*, admirer la *Victoire de Samothrace* et la *Vénus de Milo* moins les bras.

– Que de belles choses les Blancs ont faites !

– Et nous ?

– Nous ?... Eh bien, ils nous permettent de les admirer. Est-ce que ce n'est pas déjà beaucoup ?...

Intellectuelle de gauche. Putain. Voilà les épithètes qu'un père donne à sa fille. De toute façon, je ne serais pas la première putain de la famille. Sa demi-sœur, Paula, avait eu la cuisse légère. Libanais, Syriens, marins de la *Jeanne*, tout y passait. Elle ne refusait que les nègres parce que ceux-là veulent faire l'amour gratis. Au bout du compte, un Blanc à bout de souffle, venu terminer sa vie au soleil des Caraïbes, l'avait épousée sur son lit de mort, le prêtre menaçant de refuser l'extrême-onction, et lui avait donc laissé le beau nom de Delahaye et de quoi bâtir un hôtel-restaurant sur la place de Sainte-Anne. On n'en parlait jamais de tante Paula. Black-out. Moi seule l'ai redécouverte. Elle est venue à Paris, tante Paula. Elle en a les moyens. Nous l'avons sortie, Jean-Michel et moi. Elle portait au cou un énorme collier-chou et des boucles d'oreilles de la grosseur d'une poire d'avocat. Mais en or. Quelques-unes de ses dents aussi étaient en or. Jean-Michel se tordait.

– Tu sais à qui elle ressemble ?

Ma foi, à Mahalia Jackson qui aurait fait le trottoir avant de chanter ses gospelsongs. Nous sommes tous parents. Nous sortons tous du même ventre de négrier. Nous nous ressemblons tous.

Un vacarme à nouveau, mais cette fois, des coups de sifflet, des hurlements de sirène, des toits scintillants de voitures lancées à toute allure.

– Le président et son escorte...

De quoi est-ce qu'il rit, ce Birame III ?

– Vous savez le nom que notre président s’est donné ? Mwalimwana... qui veut dire Notre Père.

Birame III, Birame III, ce n’est pas mon affaire. Je te l’ai dit. Et puis, Mwalimwana, la sonorité chantante me plaît.

A présent, le cortège présidentiel a causé un embouteillage et les policiers y vont du sifflet. Que de policiers dans cette ville ! Ils fleurissent des trottoirs.

– Mademoiselle ! Regardez...

Que veut-il que je regarde ? Quel âge a-t-il ?

Seize, dix-sept ans tout au plus.

Précisément l’âge où je me glissais dehors à la nuit. Évidemment quand on mange à sa faim depuis l’enfance, on a le temps de songer à l’amour et de ne songer qu’à cela. C’est devant les rois et les courtisans qu’on jouait *Andromaque*. Lui, quelle enfance ! Oh, je peux imaginer.

Mon père est commis. Ma mère est la deuxième femme du père ; elle a déjà été mariée une fois auparavant et a divorcé. Elle a eu quatre enfants de son premier mariage dont un seul est vivant et qui vit chez son père. J’ai des demi-frères de la première femme. Quand j’ai eu deux ans ma mère s’est fâchée avec mon père et est retournée avec moi chez ma grand-mère maternelle qui l’a élevée. Mon père me reprend aussitôt. Je reste trois ans avec lui, puis je retourne chez ma mère. Un jour le neveu du père qui a été élevé avec le père par le grand frère du père et qui est comptable vient et dit : « Donne-moi cet enfant ! » C’est lui qui me fait rentrer à l’école. Et chaque jour je dois me battre pour ma part de riz. Et pour la korité, on ne m’achète pas d’habits. Je m’en vais tout seul et teigneux.

Qu’est-ce que nous faisons ensemble dans cette Skoda délabrée ? Mon supérieur hiérarchique vraiment est en dessous de tout. C’est tout ce qu’il peut s’offrir comme bagnole ?... Pourquoi est-ce qu’il n’a pas une Mercedes du cortège présidentiel ? Il est agrégé, nom de Dieu ! Dans ce pays, il ne doit pas y en avoir des masses. Le marabout mandingue aimait à dire que l’instruction était la *porte ouverte*. Voilà pourquoi

on nous rasait avec des leçons particulières. Il fallait être première partout. Pour moi disons la vérité c'était facile.

– Avec l'intelligence qu'elle a ! Si elle voulait !...

Je n'avais qu'un point faible : la musique. Pas musicienne pour un sou. Mes grands oncles fabricants de jazz devaient en être furieux. Mlle Thermopyle vieille fille à la toque de paille noire se désolait.

– La ! La ! Sol ! Sol !

Cette faiblesse-là, comme j'en suis heureuse ! Grâce à elle, on me laissait la paix les jours de réception et je n'étais pas appelée comme Aïda et Jalla pour jouer quelque passage du *Clavecin bien tempéré*. Grâce à elle, je n'ai pas baisé l'améthyste de Mgr Duchapuis en visite dans le diocèse, et qui présidait une soirée culturelle.

– Mademoiselle, l'histoire le jugera pour tout ce sang versé !

Birame III, de qui parles-tu ? Qu'est-ce que tu racontes ? Est-ce que tu ne sais pas que l'histoire ne s'est jamais souciée des nègres ? Parce que preuves à l'appui, ils n'en valaient pas le coup. Pas trace de leurs doigts sur le Golden Gate, ou la charpente de la tour Eiffel. Au lieu de prier à Notre-Dame, ou à Westminster Abbey, ils animaient un bout de bois. Ou s'inclinaient devant un serpent. (Un serpent voyez-vous cela ? Celui-là même qui tenta Ève !) Et ils le faisaient Ancêtre ou Dieu. C'est à coups de trique qu'il a fallu les civiliser et leur fabriquer non pas simplement une histoire dont ils n'aient pas honte. Mais une histoire tout court. On pourrait penser que tout peuple a une histoire. Eh bien, non, ces gens-là, non. Ils n'en avaient pas. Moi, je refusais de marcher. J'insistais :

– Mais avant ?

Avant la saga familiale. L'arrière-grand-père ou l'arrière-arrière-grand-père esclave qui à force de patience et d'efforts avait acheté sa liberté...

– Eia pour le Kailcédrat royal !

Sa liberté et un lopin de terre. Qui s'était mis en case avec la négresse Florimonde brave et travailleuse et dont la

descendance avait gravi un à un les barreaux de l'échelle humaine. *Up from slavery*. Booker T. Washington.

– Avant !

Les traits du visage s'affaissaient et perdaient leur belle expression de fierté.

– Nous étions en Afrique.

Je sais. Alors qu'est-ce que nous y faisons ? Nous devons bien y vivre de quelque façon ? Manger, dormir, élever nos enfants ?... Faisons-nous tout cela si sauvagement, si laidement qu'il vaut mieux que nous en ayons perdu le souvenir ?... Qui me renseignera ? Personne. Parce qu'en fait personne n'en sait rien. Et se contente de ce qu'on lui a dit là-dessus. Birame III c'est d'abord pour cela que je suis ici... Pour essayer de voir ce qu'il y avait avant.

L'échalas me sourit. Je m'aperçois que j'aime son sourire. Il me demande de l'appeler Saliou. Et cela me fait du bien. Moins de vingt-quatre heures que je suis dans ce pays et déjà un ami. Quelqu'un à qui parler. Il prépare du thé à la menthe, son fils aîné juché sur son genou gauche. Son second fils dort dans le dos de sa mère qui pile quelque chose dans la cour. Rien à dire, ils savent traiter les femmes ici. Enceinte, à un mois tout au plus de son accouchement et elle pile. Pas comme ma mère qui avait toujours un pet de travers. La fleur de canne à sucre lui déclenchait une sorte de rhume des foins. Vous vous rendez compte ! La fleur de *canne à sucre* ! Comme si à une fille de mineur la vue du charbon avait donné la nausée. Car enfin où serions-nous si Christophe Colomb n'avait pas traversé l'Océan avec des plants de canne à sucre arrachés aux musulmans de Chypre dans ses cales ? La canne à sucre, nous devrions en faire notre emblème, notre étendard. Si l'homme est un roseau (pensant), l'Antillais plus précisément en est un, roseau de canne à sucre.

Et ma mère se payait des éternuements. Et le marabout soupirait.

– Marthe est très fragile.

La famille de ma mère, non plus on n'en parlait pas beaucoup. Je savais que ma grand-mère, Bonne-Maman, morte quand j'avais six ans et dont je me rappelle encore la joue froide et visqueuse, était la fille, bâtarde bien sûr, d'un béké du nom de Sainte-Croix. On en voyait des Sainte-Croix dans l'allée centrale de la cathédrale, le dimanche. Mais ils ne nous accordaient pas un regard. Je suis sûre qu'ils ignoraient qu'une goutte du sperme de leur aïeul était responsable de notre famille maternelle. Nous, cette goutte, nous l'avions enchâssée, embaumée. Elle était à l'origine du teint relativement clair de ma mère et du nez droit d'Aïda. Cette goutte tenace et bienfaisante nous empêchait d'être des *négresses noires comme du charbon* et faisait de nous des *négresses rouges*.

(Bien sûr, cela n'avait pas d'importance.)

– Quelle jolie peau de sapotille, disait ma mère en m’embrassant.

Car tout de même elle m’embrassait. A la mi-juillet après la distribution des prix quand j’avais raflé tous les lauriers qu’il était possible de rafler.

– Si tu voulais ! Avec l’intelligence que tu as...

Le marabout mandingue aussi m’embrassait. Allons, allons. Ce n’était pas des bourreaux d’enfants. Simplement.

– On la comprend pas.

De quoi me parles-tu, Saliou ? J’ai toujours eu ce défaut d’écouter très mal les autres.

– Il faudra que vous adaptiez votre enseignement...

Il ne s’agit que de cela ? Kwame Nkrumah ? Je n’ai rien contre. Simplement je n’avais jamais pensé qu’il méritât le nom de philosophe. Je ne suis pas contrariante. Je me plongerai dans *Le Consciencisme*, son œuvre maîtresse, et je ferai mes cours là-dessus. On m’a tellement nourrie d’intolérance que je suis remarquablement tolérante. Ainsi donc plus de Spinoza, Rousseau, Bergson à mes cours de philosophie ? Parfait. Pour moi ce n’est pas l’essentiel... Non, on ne parlait guère de la famille de ma mère. Bonne-Maman paraît-il était veuve. Elle portait deux alliances à la main gauche. Ma mère était fille unique. Ce qui nous évitait, comme les Rozier, d’avoir des tantes et des oncles peu reluisants qui une fois l’an descendraient de leurs Grands Fonds natalis et qu’on serait forcés de recevoir. Nous avions un cousin quand même, cousin Séraphin. Parfois il venait déjeuner le dimanche avec sa femme cousine Charlotte. A la fin du repas il disait :

– Merci, cousine Marthe, j’ai mangé mon content.

Et il me souriait à travers la table. Est-ce qu’il savait ce qu’on disait de lui derrière son dos ?

– Est-ce que vous aimeriez assister à une réception à la présidence ?

Ah non ! Saliou ! Je n’ai pas traversé les mers pour cela. J’en ai eu ma claque de réceptions à la préfecture ou à la

présidence, c'est pareil. De photos de groupe à la première page des journaux, de rubriques « Mondanités ». Ce soir je retournerai à mon hôtel et la tête sur mon oreiller, je m'endormirai. Et peut-être qu'il ne viendra pas hanter mes songes, car depuis que je suis en Afrique, il m'a laissée en paix. Chaque matin il balayait la rue de l'Université. Il nous regardait, Jean-Michel et moi, sans haine ni colère, ni intolérance, ni stupeur. Certains vous hèlent au passage.

– Quel pays, ma sœur ?

Lui ne disait rien. Il nous regardait. Moi, mon architecte aux cheveux mi-longs en costume de velours rouille. La première fois que j'avais rêvé de lui, j'avais été soufflée. Rêver d'un balayeur !

– Tu as peut-être envie qu'il te baise... Il est beau gosse.

Les explications de Jean-Michel étaient toujours de cette nature. Comme tout Européen il avait entendu parler de Freud et l'avait mis à sa sauce personnelle. Mais, quand je l'avais vu réapparaître nuit après nuit, j'avais commencé à m'inquiéter.

– Véronica, qu'est-ce que vous êtes venue faire ici ?

Et voilà ! Il n'a pas mis longtemps Saliou à poser la vraie question. Seulement, il m'est déjà moins étranger que la femme blonde de la ligne Vincennes-Neuilly, ou que l'homme chauve du bar de la rue Durantin. Et à défaut, me manque tout l'attrail du psychanalyste. En bas le petit garçon juché sur son genou pleure on ne sait pourquoi. Dans la cour les coups de pilon d'Oumou Hawa résonnent. Comment se confier dans ce vacarme ?... Malgré la bonté de son regard. Essayons ? Je me concentre. J'ai déjà parlé de ce baptême de poupée. Où est-ce que j'en ai déjà parlé ?...

La Pointe est une petite ville qui ne peut guère séduire le visiteur. A l'origine, elle se composait essentiellement d'entrepôts de commerce. On vendait sous la tôle surchauffée des barils de viande salée, des caisses de morue, salée également, des fûts d'huile et de pétrole, et des barriques de rhum et de sucre. Toujours lui. Les Blancs avaient bâti leurs résidences plusieurs kilomètres plus haut à mi-chemin de la montagne. Au fil des temps, la ville s'est divisée en trois

parties : le vieux quartier du port avec ses entrepôts, ses rues larges et désertes, bordées de sabliers centenaires ; la ville haute au pied du Morne Salé avec des villas à balcon abritant tout ce que la Pointe compte de bonnes familles ; la basse ville, ou en termes modernes, les bidonvilles. Depuis peu me dit-on, s'élève une nouvelle ville aux portes de celles que je viens de décrire, où triomphent les H.L.M. calqués sur ceux de la région parisienne. Le progrès a frappé à notre porte. Mais moi cette nouvelle ville, je ne la connais pas... Neuf ans que je ne suis pas *rentrée* comme ils disent... Si je *rentrais*, ils seraient tous à l'aéroport du Raizet. Le marabout mandingue comme les autres. Car le linge sale se lave en famille. J'accueille ma fille. Et puis, en un sens, je fais honneur par-delà la famille à la Race puisque je suis universitaire. Booker T. Washington n'aurait pas hésité à m'embrasser sur les deux joues. Et je pourrais avoir ma place dans « Ebony ».

Le petit garçon pleure plus fort. Oumou Hawa vient le prendre dans ses bras, et nous demeurons face à face, Saliou et moi. Saliou que je ne connaissais pas l'avant-veille et qui dit que je suis sa sœur. Non, Saliou, je ne peux rien confier. Quelque chose bloque.

Le soir est tombé. Les chauves-souris crient dans les fromagers. Des femmes dansent frénétiquement en écartant les jambes. Ces femmes-là, quels soucis ? Le riz du lendemain et que mes co-épouses dans leur jalousie ne déchaînent pas sur moi leurs marabouts.

Un marabout, c'est cela qu'il me faudrait. Car la médecine occidentale ne peut rien pour moi. Il s'assied, jambes croisées sur la terre. Il dessine dans le sable et paraît soucieux.

– Ce travail-là, c'est fort !

Essaie, essaie. Je paierai ce qu'il faudra pour recouvrer ma santé. Un marabout ou une *dormeuse*. J'en ai déjà vu une de *dormeuse*, je l'avoue sans honte. Car ce faisant, je n'obéissais pas à ce profond atavisme que nous autres portons en nous, noir – et épais – comme notre sang. Non, simplement j'avais dix-sept ans et j'aimais à la folie. Je voulais donc que cela dure toute la vie. Tante Paula a mis sa main dans la mienne et

déplaçait ses fesses en rouleau compresseur sous sa robe à ramages.

– C’est grâce à elle que Delahaye a fini par m’épouser. Elle a travaillé, travaillé.

La dormeuse avait de gros yeux de crapaud, une voix basse et sifflante. Elle hocha sa tête éclairée par les bougies.

– Ça sera dur !

Et pendant des mois, j’ai versé dans l’eau de mon bain le contenu puant d’un flacon ; après je m’inondais de parfum Bourjois. (Excusez-moi, c’est tout ce que j’utilisais à cette époque.) Mabo Julie s’étonnait. Et ma mère.

– Elle devient coquette.

Birame III se glisse dans la pièce. Ils ont une façon silencieuse de se déplacer. Attention aux clichés ! Mais non. Ils *se déplacent ainsi*. Il prend place dans un fauteuil en face de moi, à côté de Saliou. Je crois enfin de compte qu’ils sont parents. Il lit, ce jeune homme. Et que lit-il ? *Principes du marxisme-léninisme* dans les éditions en langue étrangère de Moscou. Moi qu’est-ce que vous voulez, ça m’épate ! Qu’on prenne plaisir à une telle lecture et à cet âge. Mais peut-être est-ce le seul âge où on peut y prendre plaisir ? Parce qu’on peut encore y croire ? L’échallas me parle. Ou plutôt Saliou, mon frère.

– J’ai demandé à Birame III de vous apprendre le mandingue.

C’est le moins que je puisse faire, moi qui suis fille d’un marabout. Donc, c’est bien de ce coin, précisément de ce coin-là que nous sortons. J’aurais pu m’appeler Mariama ou Salamata et porter mes cheveux en tresses. J’aurais pu vibrer à la parole du griot.

Écoutez, écoutez, enfant du Noir Pays, je vais vous parler de Malikoma. Malikoma, fils de Siriman, fils de Fama, fils de... jusqu’à l’ancêtre final. Que la paix soit sur nous !

Au lieu de cela, j’ai dans mon arbre généalogique du sperme de Blanc égaré dans des vagins de négresses. Il paraît que les marins des négriers n’étaient pas dégoutés, et que

plusieurs esclaves débarquaient grosses. En fait, c'est ainsi que toute l'affaire a commencé.

Neuf ans que je ne suis pas *rentrée* chez moi.

Ma mère, j'imagine, a le visage ridé. Elle ne m'a jamais beaucoup aimée. Qu'importe, c'est ma mère. De son ventre que je suis sortie un après-midi de Mardi Gras. Quel jour pour accoucher ! Dehors, devant la porte, les masques dansaient et faisaient claquer leurs fouets.

Bi a Bi Kayiman

Mi guiab la dewo

Kayiman

Bi a bi kayiman

Mi guiab la dewo

Moi, je poussais mon premier cri de terreur et de révolte. Ils n'étaient pas très contents. Ils avaient souhaité un garçon. Ma mère en chemise de nuit à dentelles et broderies soupirait. Les amis se penchaient.

– Elle est plus...

– Elle est moins...

– Elle ne ressemble pas aux autres.

Dieu merci !

Allons, ne bluffons pas.

Birame III pose ses *Principes* et me raccompagne à travers les rues soudain pleines d'une vie frénétique. Je reconnais la voix du balafon, bien que je ne l'aie guère entendue.

– C'est un savant, un sage, un saint...

Qui ? Saliou. Birame III a l'admiration passionnée de l'adolescence. Il me plaît, ce jeune garçon avec son visage émacié et ses hautes pommettes.

Si je lui offrais un boubou, des chaussures ? Non, il ne me demande rien. Il est fier dans son dénuement. Il faut que je me débarrasse de cette sale manie chrétienne de distribuer des petits sous. Et puis je ne suis pas venue ici pour donner, mais pour recevoir. Je vais la main tendue.

Oui, il y a toujours des explications style courrier du cœur. Revenons-en à la première affaire. En finir un bon coup avec cette première affaire. Avant de passer à la seconde. En fait il n'y a pas grand-chose à dire. J'avais une bicyclette, lui une moto. Nous nous retrouvions chez tante Paula. Comment j'avais retrouvé tante Paula puisque ma famille ne la fréquentait plus ? Préméditation, je l'avoue. Quand il nous a fallu nous abriter sous un toit, j'ai pensé à elle. Voilà tout... Croyez-moi, l'histoire est simple et ne justifie pas les ombres dont on l'a chargée. Ils étaient là autour de moi. Et leurs voix étaient sifflantes.

– Marilisse ! tu te fais Marilisse !

– Étant en partance, le sieur Cazeau habitant au Cul-de-Sac a mis en vente une jeune négresse de belle figure prénommée Marilisse, bonne blanchisseuse. On la prendra à l'essai. Non, je ne me faisais pas Marilisse. J'aimais. C'est tout. Une femme qui aime n'est-ce pas toujours Marilisse ? Que les féministes me lapident si elles le veulent !

Quel beau scandale, l'affaire a causé ! Le marabout mandingue a eu le plus beau rôle de sa carrière : père outragé ! J'ai pris l'avion les jambes toutes molles. J'ai eu mon bac à Paris avec mention très bien, mais ceci n'effaçait pas cela. Ils furent d'avis que je ne devais pas *rentre*r. Passer les vacances en Suisse ou en Angleterre, je ne sais plus.

Tu vois Birame III, moi, voilà ce qui me tracasse. Pas la faim ou la misère ou l'injustice dans le monde ! Il me serre la main à la porte de l'hôtel. L'hôtelier est là avec sa gueule de baroudeur...

Il est à nouveau là le lendemain matin, Devant lui, une tasse de café au lait au lieu d'un verre de whisky. A côté de lui, sa Marilisse, prénommée en réalité Adama. Elle mâchonne un cure-dents et dégage une forte odeur. (Les nègres puent, c'est connu.)

– Vous savez ce qu'on se disait hier soir Adama et moi ? On se demandait ce qu'une belle petite comme vous venait foutre ici...

Décidément, ils ne me laisseront pas la paix. J'ai mal dormi. Pas le tam-tam bien sûr. Ni le vacarme des balafons. Adama me sert le café. Elle a de longs ongles rougis et une bordure de crasse autour. C'est ma sœur que je le veuille ou non. Nous avons toutes les deux dormi dans le lit d'un Blanc. Moi j'ai mauvaise conscience. Et elle ?

Oh non ! Il est clair que pour elle, c'est la grande promotion. Fini de piler le mil à huit mois de grossesse. Et son bébé aura les yeux bleus. Avec un peu de chance. Ou beaucoup. Je peux jurer que ce n'était pas mon cas. Moi j'aimais. Je parle cette fois de la deuxième affaire. Du deuxième homme. Celui qui m'a levée comme une poule à Saint-Germain. Incroyable ! Il a passé la tête par la portière de sa voiture.

– Vous ne voudriez pas qu'on prenne un verre ?

De ma vie, je ne m'étais jamais laissé accoster dans la rue. Je n'étais pas non plus paumée, névrosée, suicidaire... Mais un quart d'heure plus tard, nous étions assis l'un en face de l'autre, dans un de ces faux pubs pour anglomanes. C'est la mode à Paris.

– Vous allez vous ennuyer dans ce bled, c'est sûr !

Adama a une moue d'approbation. Elle ne doit rêver que de Paris. Paris où les balayeurs sarakolle' caracolent sur les trottoirs. Certes elle n'est pas sarakolle'. Je ne sais pas si le mien l'était. Il nous regardait, sans haine ou désapprobation.

Pas comme ces Antillais au festival des Caraïbes. Qu'est-ce qui m'avait pris d'aller dans un truc pareil ? Tout ce que je fais d'habitude : la biguine et le punch ! La nostalgie sans doute. On a beau dire, neuf ans, c'est long. Jean-Michel m'accompagnait avec un petit goût d'exotisme... Et il y avait ces jeunes Antillais coiffés du béret noir des Black Panthers. Tout le mépris de leur regard. C'était, comme des années auparavant, leurs regards sur moi.

Comme des années auparavant j'ouvrais la bouche pour répondre. Expliquer. Expliquer. Ils n'entendaient rien. Leurs voix étaient sifflantes.

– Marilisse ! Tu te fais Marilisse !

Aïda et Jalla venues à Paris avec leurs époux respectifs et leurs enfants et les bonnes de leurs enfants n’avaient pas pensé autrement ?

– Est-ce qu’il t’a présentée à sa famille ?

– A sa mère ?

– A son père ?

– A ses sœurs ?

– Comment peux-tu supporter ?...

J’essayais de parler, d’expliquer. On ne m’écoutait pas.

Et voilà pourquoi j’ai choisi ce pays qu’on dit peu touché par l’Occident, loin du fracas des Caravelle. Pour me regarder dans les yeux.

Le chauffeur dort dans son taxi. L’hôtelier le réveille d’un grand coup de gueule. Pourquoi dorment-ils tant ? Ils dorment sur les trottoirs. Ils dorment sur les marchés. Ils dorment aux portes des maisons. Pourquoi dorment-ils ? De faim. Ils dorment de faim.

Cet Institut national auquel j’ai eu la fière idée de louer mes services n’a pas fière allure. Quelques pelouses pelées. Deux beaux flamboyants tout de même et beaucoup de manguiers dans la cour. Des étudiants en boubou qui m’observent. Pas la peine d’avoir peur. Ils ne savent rien de moi. Et puis, leurs regards n’expriment que bienveillance. L’un d’eux me sourit. Ainsi donc, nous devons discuter pendant neuf mois, le temps d’une gestation, de Marx, Kwame Nkrumah et autres avatars africains de la pensée marxiste ? Je ferai de mon mieux, même si je ne garantis pas le résultat.

Saliou est dans la cour.

– Ma femme est accouchée. Encore un fils...

La voix pleine de fierté. Il faut tout de même des filles en ce bas monde pour créer des garçons. Moi, je suis sûre que si j’avais un enfant, fille ou garçon, ce serait pareil. Mais je n’ai

jamais enfanté. De toute façon, je n'enfanterai jamais. Que des bâtards.

– N'ayez pas peur. Vous verrez que tout se passera bien.

Qu'est-ce qu'il croit ? J'ai merveilleusement réussi dans ce lycée, fréquenté par des fils et des filles à papa, réputés durs à manier. A cause de moi, j'en suis sûre, il y a eu une petite augmentation du tourisme en direction des Antilles. Ce n'est pas cette poignée de jeunes gens à demi haillonneux qui pourrait m'effrayer. En plus je l'ai déjà dit ils ont l'air tout prêts à m'aimer.

– Mademoiselle, de quel pays êtes-vous ?

En fin de compte, ici aussi, mon premier cours est un exposé sur les Antilles. Les négriers quittent à nouveau la baie du Biafra. Tant de sang sur l'œil glauque de la mer ! Et les requins joyeux, ancêtres joyeux du Ku Klux Klan.

– On va bouffer du nègre !

Ils m'assiègent de questions. Birame III qui prend déjà des allures d'élève favori est assis au premier rang. La chaleur de son regard me fait du bien. Pourquoi m'accueillent-ils ainsi ? Est-ce simplement la couleur de ma peau ? Ils ne se soucient pas de mes antécédents. De mon passé. C'est bon tout de même. L'un d'eux s'enhardit.

– Est-ce que vous avez une jeune sœur ? Il faut nous emmener sa photo !

Ils rient. Moi aussi. Que craigniez-vous, Saliou ? Ces enfants, je les mets dans ma poche. Car ils sont confiants et naïfs. Dans le fond, c'est bien ce qui nous a perdus : confiance et naïveté. Les Blancs sont arrivés avec leurs perles de verroterie et nous avons donné de l'or. Ou des hommes. Enfin cela, c'est une des versions de l'histoire. Moi je n'y crois guère. Il y avait des roublards comme Tegbessou déjà cité à qui cela rapportait et qui voyait où cela allait nous mener.

Birame III m'attend à la porte. Les copains le regardent avec envie.

– Il faut aller voir Oumou Hawa à l'hôpital. Chez nous c'est comme cela...

Chez nous aussi. On défile autour des berceaux.

– Elle est plus...

– Elle est moins...

– Elle ne ressemble pas aux autres...

Ma mère portait une chemise de dentelle. Je vagissais contre son sein. Donc, si j'avais été un garçon, tout aurait été différent ? Est-ce si simple ?

Birame III bavarde sans arrêt. Il a un léger bégaiement qui n'est pas désagréable. Il me raconte qu'il y a deux hôpitaux. L'ancien hôpital européen où se soignent les hauts dignitaires de la nouvelle nation. L'ancien hôpital indigène qui – bien que rebaptisé hôpital Jomo-Kenyatta dans un souci d'illustrer l'Unité africaine – remplit la même fonction : soigner ceux qui ne sont riches que de souffrances. Rien n'a changé, me dit-il. Rien.

– *Salam malaikum.*

– *Malaikum salam.*

– Avez-vous la paix ?

– La paix seulement.

– Et la faim ? Avez-vous la faim ?...

– Oui, nous l'avons ma sœur... Enfin nous ne savons pas si nous l'avons, car nous ne connaissons rien d'autre. Nos pères se sont accroupis devant ce plat de riz et nous y mettons la main après eux, après l'avoir lavée.

Des femmes offrent leurs jumeaux, leurs triplés, leurs quintuplés, car Dieu dans sa grande bonté ne donne qu'aux riches. Un cul-de-jatte psalmodie au seuil de la maternité. Les visiteurs passent sans l'écouter.

Beaucoup de monde dans la chambre d'Oumou Hawa. Des visiteuses et quelles visiteuses ! Des princesses de Belborg en boubou de grand prix. L'une d'elles tient le bébé entre ses bras. Elle ressemble à Oumou Hawa, mais une Oumou Hawa caparaçonnée comme une monture de tournoi, fière et ombrageuse.

- Véronica, c'est trop gentil. Ma sœur Ramatoulaye...
- Avez-vous la paix ?
- La paix seulement...
- Et la faim ?

Oh non. Pas celles-là, c'est visible. Nous nous dévisageons assez durement. Nous sommes entre femmes. Pas de doute, elles sont belles. Des yeux ! Attention aux clichés ! Oumou Hawa explique qui je suis. Un chœur s'élève.

- Professeur de philo ? Comme c'est bien !...

Ramatoulaye sourit. Il y a quelque chose de protecteur dans son sourire.

– Nous ne vous laisserons plus partir. Nous vous garderons ici avec nous.

- Nous vous marierons à un Peul comme nous...

Ce serait peut-être une solution. La solution. Le vrai retour. Shaku Umar retrouve sa mère à Ber Kufa.

- Mon fils ! Mon fils !

Elle l'a reconnu à son amour.

A présent les princesses m'ont oubliée. Elles parlent entre elles dans leur langue. Hermétique. Un homme entre. Il n'est pas très grand. Tous les plis de son grand boubou surbrodé n'arrivent pas à l'étoffer. Captain Snelgrave ne donnerait pas cher de cette pièce d'Inde-là. En même temps, il se dégage de lui une extraordinaire impression d'arrogance. Serais-je devant un Oronoko ? Ma foi, ce serait bien la première fois. Ils échangent lentement et longuement leurs salutations. Une réelle beauté dans cet échange. L'impression qu'on ressent à l'église quand les prêtres inondés d'encens se saluent à n'en plus finir. L'Oronoko ne me regarde pas, même quand on lui explique qui je suis. Qu'est-ce que je fous ici ? Mais que faisais-je ailleurs ? Au moins je faisais l'amour. Toutes les nuits. Jean-Michel était un peu inquiet, les premiers temps. Il avait tellement entendu parler de nos exigences sexuelles. Il fut rassuré. Moi satisfaite. Équilibre, quoi !

Certains croient qu'en couchant avec une négresse, ils travaillent à promouvoir la cause des *underdogs*. D'un coup, ils parlent avec autorité. Il n'a jamais eu cette naïveté ou cette hypocrisie. Nos coïts, il ne les mettait pas au compte de la révolution. D'ailleurs je ne suis pas une *underdog*. A ma façon, *born with a silver spoon*...

Les princesses se retirent. Nous restons tous les trois, Oumou Hawa, l'Oronoko et moi. Tous les quatre plutôt. J'oubliais le nouveau-né qui dort à poings fermés. Birame III est debout sur le balcon. Il regarde l'Oronoko avec haine. Pourquoi ?

Il me l'explique longuement, sa main maigre et sale enserrant mon poignet. L'Oronoko est le frère d'Oumou Hawa.

– Son frère de lait ! Même mère, même père...

Ils descendent d'une vieille et noble famille qui avant la colonisation régnait en alternance avec une autre sur un royaume du nord du pays. Que leur histoire est compliquée ! Mais je ne m'étais pas trompée. C'est bien un Oronoko. Puis leur famille est devenue l'agent le plus zélé des colonisateurs. Birame III me brosse un tableau très sombre des exactions commises par leur grand-père et père. Collecte d'impôts, travaux forcés de construction de routes, ou de cultures industrielles arbitraires, rien n'y manque. Fouet en main, ils pressuraient les masses pour le profit des Blancs. Et aussi pour le leur. Birame III, abrégeons. Parle-moi seulement de cet Oronoko, de son vrai nom Ibrahima Sory. El Hadj, car il est allé à La Mecque.

Birame III s'excite davantage.

– C'est le ministre de la Défense et de l'Intérieur. Un assassin. Les mains rouges du sang du peuple !...

Quel vocabulaire ont ces enfants ! C'est visible qu'ils ont de mauvaises lectures. A cet âge-là, moi, je lisais *Les Liaisons dangereuses*. C'est quand même plus sain. Cessons de plaisanter ! Mais avouons franchement que des crimes passés et présents de cette aristocratique famille, je n'ai cure ! Parce qu'en fait, c'est cela que je suis venue voir. D'authentiques aristocrates. Pas des singes. Des petits-fils d'esclaves dansant

le menuet et méprisant les autres, qui n'ont pas eu autant de chance ou d'habileté dans leur course vers l' « Humanité ». Ainsi donc, ce nègre a des aïeux !

A présent, Birame III m'entraîne à la cité Hô Chi Minh où habite son correspondant. Le nom est pompeux. En réalité c'est un ramassis de maisonnettes en béton disposées en carré autour de cours communes. Des tas de détritrus s'élèvent aux carrefours. Des femmes vendent des plantains frits dans l'huile de palme. Le correspondant de Birame III, torse nu et pantalon bouffant, entouré de quelques amis, boit de la bière dans une petite pièce étouffante. Il se précipite dans sa chambre pour chercher une chemise. Sa femme sort en toute hâte de la cuisine, un bébé au dos, un autre entre les jambes. Trois autres à la queue leu leu. Procréons !

– Ainsi mademoiselle fait la classe à Birame III ?

– Si mademoiselle veut bien dire de quel pays elle est ?

– Si mademoiselle veut bien dire où ce pays-là se trouve ?

– Quelle étrangeté ce pays qui ne produit ni Mandingue, ni Peul, ni Toucouleur, ni Sérère, ni Ouolof, ni Toma, ni Guerze, ni Fang, ni Fon, ni Bété, ni Fanti, ni Baoulé, ni Éwé, ni Dagbani, ni Yoruba, ni Mina, ni Ibo. Et ce sont tout de même des Noirs qui vivent là !

– Est-ce que toutes les femmes de ce pays-là sont aussi jolies que mademoiselle ?

Très sottement, cela me fait plaisir d'entendre cela. Que voulez-vous, je garde un complexe de mon enfance ingrate. Des années à être comparée défavorablement à mes deux sœurs ! Sans doute est-ce pour cela que je me réfugiais dans la contestation. En vérité, si le marabout mandingue m'avait fait sauter plus souvent sur son genou en m'appelant ma petite perle, comme il le faisait pour Aïda et Jalla, je n'en serais peut-être pas là où j'en suis. Car c'est avec lui, et lui surtout, que j'ai un compte à régler. Ma mère ne m'a jamais beaucoup impressionnée. Elle n'était rien que reflet de l'astre paternel.

– Si mademoiselle parlait de Paris ?...

De Paris ! Non, pas moi.

Dites à vos frères de le faire. L'un d'eux balaie la rue de l'Université et nous regarde matin après matin. Moi et mon Blanc. Pas de mépris dans son regard et c'est pourtant celui qui me hante.

Paris ? Que vous dirais-je de Paris ? Mon Paris, de toute façon, ne serait pas le vôtre. Pour vous, les hautes poubelles de plastic sombre, et les courtes vestes qui paraissent phosphorescentes avant le lever du soleil. Pour vous, les week-ends vides à flipper dans les cafés dont le patron fait la gueule. Avec tous ces nègres, sa clientèle d'autre couleur a fui.

Je me lève. Je n'ai rien à faire parmi vous. Ils me retiennent. Car un petit garçon a couru jusqu'au coin de la rue. Je dois boire de la bière tiède dans un verre à moutarde.

L'hôtelier somme toute n'est pas un mauvais diable. Il tient absolument à ce que je lui raconte mon chagrin d'amour. Car c'est cela qui m'a conduit ici, il en est sûr. Si j'avais un cœur à panser, je choisirais un pays qui pue la misère. La misère dans la dignité, c'est vrai. Même les mendiants qui ont l'air digne. Les aveugles, yeux levés au ciel derrière des garçonnets teigneux. Adama non plus n'est pas mauvaise fille. Elle a une odeur forte, c'est tout et ce n'est pas un crime. Peut-être que Jean aime cela. Il s'appelle Jean, l'hôtelier. Jean Lefèvre. Il est de Rouen. Il n'a jamais lu Flaubert. Lui, la lecture !... Savoir compter, c'est cela qui est important. Adama m'a déjà confié qu'il est radin et qu'elle doit le supplier pour qu'il paye le prix de ses grands boubous. Si Jean-Michel me voyait !

– Ne me dis pas que tu m'as planté là pour prendre l'apéro avec un tenancier et une putain !

Pourquoi putain ? Parce qu'elle couche avec un Blanc ?

Jean Lefèvre me propose un deuxième pastis. Je refuse. Je ferais mieux de monter à ma chambre pour une bonne sieste, la chaleur est intenable. Les boys de l'hôtel ont compris. Ils dorment roulés en boule comme des fœtus dans les corridors dallés. Celui-là que j'enjambe a un geste de terreur. Quel rêve sous son crâne rasé de près ?

Évidemment si Jean-Michel me voyait, il rirait. Il me demanderait de cesser toute cette comédie. Mes valises ne sont pas ouvertes. Reprendre le DC-10 en sens inverse. Il m'attendra à l'aéroport dans le fracas des Boeing...

On frappe à la porte. Peut-être que j'ai dormi ? En tout cas, je n'ai pas rêvé. L'Afrique m'aura déjà donné cela : le sommeil sans rêve. Un jeune militaire impeccable se tient au garde-à-vous sur le seuil. Est-ce que je rêve à présent ? Je passe en revue tous mes crimes. Aucun qui puisse me faire appréhender *manu militari*, semble-t-il.

– Je suis le chauffeur de M. le Ministre.

Est-ce une explication ?

– M. le Ministre aimerait parler avec vous...

Quel ministre ? Et parler de quoi, mon jeune ami ? Il sourit. On me l'a dit à Paris. Des gens bien informés comme il y en a tant, dont la tante, l'oncle ou le neveu ont passé quinze jours au Tchad ou au Soudan : ces États africains sont des États policiers où règnent l'arbitraire – les emprisonnements sans cause, les tortures –, les vengeances assouvies sous le travesti de la loi. Peut-être ma présence ici aura semblé suspecte. Et suspecte, elle l'est, disons la vérité. Je suis mon militaire, courtois, qui s'efface pour me laisser passer dans l'escalier, m'ouvre la portière d'une Mercedes.

Personne pour me voir partir. Adama et Jean Lefèvre font la sieste. Les boys, ne comptons pas sur eux. Est-ce que j'ai peur ? Non, puisque j'ai la conscience tranquille. Précisément je n'ai *pas* la conscience tranquille. Soyons logique. Le genre de crimes, que j'ai commis, ne relève pas des tribunaux civils ou militaires. Je me penche donc et j'interroge, car j'ai le droit de savoir où on m'emmène. Réponse.

– A Heremakhonon.

Est-ce une explication ?... Voici qu'autour de nous le décor change. Les Jets Tours n'inventent plus. C'est la Riviera africaine. Les baobabs sont centenaires. Les flamboyants, qu'ils sont beaux ! Et ce sont les miens. Ils bordent les routes de mon île depuis le nord jusqu'au sud et saignent sur les toits de nos cases.

Nous passons devant une haute grille, frappée d'un soleil. Un drapeau flotte. Des hommes sont armés jusqu'aux dents.

– La villa de Mwalimwana.

Il y a une chanson à propos de ce Mwalimwana. Je l'ai entendue à la radio. A vrai dire, on l'entend quatre fois par jour, sur fond de balafon avec accord de kora.

Mwalimwana notre père

Mwalimwana est venu

Mwalimwana ce que tu fais me plaît

Mwalimwana je te salue.

Mwalimwana roi des hommes forts.

Il a bien droit à des gardes à sa porte, cet homme. Et à une chanson. Est-ce qu'il n'a pas rejeté les Blancs à la mer ? Fait ce que Tegbessou et ses pareils n'avaient su faire ? Apparemment une fois les Blancs à la mer, son peuple continue de crever de faim. Mais il est libre. Il paraît que cela compte beaucoup, la liberté. Voici que la Mercedes s'engage dans une allée perpendiculaire à la mer. Une villa longue, basse, blanche : Heremakhonon c'est là. Un domestique s'avance.

– *Salam malaikum.*

– *Malaikum salam.*

Il me précède à l'intérieur de la maison. Brusquement comme je m'assieds, quelque chose cède en moi. Comme si toutes ces dernières semaines, tous ces derniers mois, toutes ces dernières années, j'avais vécu à haute tension et soudain n'en pouvais plus. Peut-être l'extrême fraîcheur de la pièce ou son silence ? Dans cette ville, on désapprend le silence, la débandade des tam-tams, la sarabande des pilons, la voix flûtée des balafons et à intervalle la plainte haute et rauque du muezzin. C'est cela, le silence. Heremakhonon est une île où n'a pas abordé la *Santa Maria* et pas de syphilis pour les futurs Peaux-Rouges. Je ferme les yeux, je m'endors peut-être. Ibrahim Sory entre. Débarrassé de son grand boubou, il est encore plus mince, presque frêle. Il sourit et s'excuse de m'avoir fait appeler de façon si cavalière. Je réponds que cela n'a pas d'importance. Nous dialoguons. Que me veut-il ?

– J'apprends que vous n'êtes pas encore logée ?

Aucune importance, cela non plus. Je ne suis pas comme mes frères coopérants rencontrés en salle des professeurs, affamés d'une villa avec jardin, et pas trop loin de la mer. Ce n'est pas le confort que je cherche en Afrique. En outre, Adama et Jean Lefèvre me sont de parfaits compagnons.

– Avez-vous l'intention d'acheter une voiture ?

Là je ris franchement. Une voiture ? Il faudrait plutôt une bicyclette, tout au plus un Solex pour causer le moindre mal. Parvenir à circuler sans renverser moutons, femmes et enfants traversant les rues aux moments les plus inattendus. Sans

écraser aveugles et culs-de-jatte psalmodiant le Coran là où bon leur semble. Non, monsieur le Ministre, je n'ai que faire d'une voiture. En cas d'urgence, il y a la Skoda de Saliou. Elle finit par démarrer quand on la pousse. Je ne suis pas une coopérante modèle courant. C'est visible, non ? Cet homme est beau. Non, cela ne veut rien dire, Eva Braun sans doute trouvait Hitler beau. Cet homme me paraît beau. Il a des yeux tristes et fiers. Et j'aime son expression d'arrogance. Que me veut-il ? Rien, semble-t-il. Extrême politesse. Je suis une étrangère rencontrée au chevet de sa sœur. Il s'interroge sur mon bien-être, car il peut y veiller.

– Notre pays vous plaît ?

Me plaire ? Je n'en sais rien. Je suis une malade, monsieur le Ministre, à la recherche d'une thérapie. Je pourrais vous raconter. Mais il se lève. L'entretien est apparemment terminé.

– Je ferai en sorte que vous vous sentiez ici chez vous.

Et en un sens, il tient parole. Qui dit que ces ministres africains ne songent qu'à caramboler ?

Moins de douze heures après cette visite, nous sommes là Jean Lefèvre, Adama et moi à déjeuner ensemble (je ne vois pas pourquoi je déjeunerais toute seule à ma table, Jean-Michel !) quand deux militaires arrivent avec des masses de papiers à signer. Une villa m'est allouée. Adama hurle de joie. Jean Lefèvre fait la moue.

– Ma petite, vous nous cachez quelque chose.

Où se trouve cette villa ?

Curieux comme cette ville est hiérarchisée ! J'ai eu un rapide aperçu des Paradis ministériels. Il y a le quartier des ambassades et des missions étrangères. Moi, on me donne asile dans cette espèce de *no man's land* des assistants techniques français et américains dressés rageusement les uns contre les autres et entre eux, Polonais, Tchèques, Russes, Chinois. N'oublions pas, Mwalimwana est un non-aligné ! Surtout qu'ils me foutent la paix les uns et les autres. Je n'ai pas traversé les mers pour me mêler de leurs querelles. Il y a

un petit jardin devant la villa, et la terre est grasse et rouge, je pourrai y planter des fleurs.

Ma mère mettait des gants, se coiffait d'un grand chapeau de paille et s'armait d'un sécateur. Aïda et Jalla trottaient autour d'elle. Elle criait.

– Attention à mes pensées !

On envoyait des brassées de fleurs au bourg pour le reposoir de la Fête-Dieu ; cela se passait à l'Hérone, où nous avions notre maison de changement d'air et six hectares de terre autour. Notre gardien était un coolie triste qui s'appelait Verassamy. Ici un vieillard dégingandé, nomade mal accoutumé à la ville, apparaît.

– Je suis Abdourahmane.

Il ajoute qu'il est cuisinier-blanchisseur-repasseur. Va donc pour Abdourahmane.

Ce qui est curieux, c'est que les revoyant j'éprouve le besoin de mentir là-dessus à Saliou et à Birame III. De leur faire croire que je ne sais d'où me tombe cette villa. Saliou s'étonne un peu. Birame III beaucoup. On loge en priorité les chargés d'enfants, ceux qui dans les DC-10 transportent leurs marmots, leurs bouillies, leurs biberons. Donc, je mens. Ce qui m'arrive rarement. Et pourquoi ?

Je mens assez mal, et il serait facile de me confondre. Mais Saliou et Birame III ont d'autres soucis en tête. Bientôt, m'expliquent-ils, c'est la rentrée officielle, c'est-à-dire que Mwalimwana doit faire la visite des établissements d'enseignement. Il faut lui offrir un spectacle digne de sa grandeur.

Mwalimwana, notre père

Mwalimwana, tu es venu

Ce que tu fais me plaît.

L'air est beau. Pourquoi faut-il qu'il les irrite ainsi, ces deux-là ? Bien sûr, ils ont des explications plein la bouche. Le malheur est que je les écoute peu. Je ne suis pas venue pour me lancer dans des débats sur la voie africaine du socialisme.

Il faut que les rabs quittent mon esprit et retournent à la pointe de Sangomar. Pour moi quel *ndöp* ?

Peut-être que tout cela est beaucoup de bruit pour rien. Je me le dis parfois, et j'essaie d'être logique. Répétons-le, j'ai aimé ces deux hommes parce que je les aimais. Et que tous ces jeunes mâles noirs que me présentait ma famille me faisaient horreur. Pourquoi ils me faisaient horreur ? *Pas parce qu'ils étaient noirs*. Absurde ! Je ne suis pas une Mayotte Capécia. Ah non ! Pas mon souci, éclaircir la Race ! Je le jure...

J'ouvre la bouche pour m'expliquer. Je me réveille en nage. Comme première nuit dans ma petite villa, ce n'est pas réussi ! La nuit africaine a l'opacité du ventre maternel.

Pourquoi est-ce que j'ai menti à Saliou et à Birame III ? C'est que je devinais qu'elle leur déplairait, cette faveur d'un assassin-du-peuple. Comme ils l'appellent. Toujours des étiquettes. J'en ai ma claque des étiquettes. La vérité est qu'il m'attire, ce nègre avec aïeux. Et c'est la première fois.

Emmanuel, fils du premier médecin noir ou du deuxième, Charles André fils du second pharmacien, noir, bien sûr, Déodat, fils du troisième chirurgien-dentiste, noir toujours ! Ils arrivaient en escarpins vernis pour les baptêmes de poupées. En moi quelque chose se bloquait. Et je les accueillais d'un visage si rude et si peu avenant qu'ils faisaient machine arrière. Curieuse cette conversation que j'ai eue avec Dr Hypollite. Dr Hypollite est le mari d'Aïda, ma sœur aînée. Il passe pour beau, puisqu'il a les traits à peine négroïdes. A part la bouche. Nous attendions donc Aïda essayant une toilette de cocktail chez un couturier pour femmes fortes de la rue du Colisée, car elle a pas mal grossi depuis son mariage. Entre nous, leur aîné Marc Antoine, trois ans, mon filleul, car nous avons l'esprit de famille, nous autres. Aïda ne m'a jamais beaucoup aimée. N'empêche, je suis sa sœur. Je dois être marraine de son aîné.

– Si tu avais voulu, me dit Dr Hypollite.

Voulu quoi ? Je le regarde et comprends. Si j'avais voulu, c'est moi qui serais dans son lit à subir ses assauts répétés, car Aïda chuchote qu'il baise dur. C'est moi qui m'achèterais des

robes de cocktail pour femmes fortes, ayant trop grossi et serais mère de Marc Antoine, par ailleurs tout à fait adorable. Dieu merci !...

– Au lieu de cela...

Il suffoque. Oui je sais, je sais...

– Ce Jean-Michel, s’il t’aime, il doit t’épouser, à la face du monde.

Les grands mots, toujours les grands mots !

Dans le fond, ces gens-là sont des simples. Voilà pourquoi ils sont heureux. Car ils le sont ?

– Heureux ?

Dr Hypollite se trouble. Depuis deux ans, il s’est lancé dans la politique. Il finira député assis à l’Assemblée nationale.

– Tu sais ce qu’on dit chez nous. Le bonheur, c’est la fleur du fromager. Tu crois le tenir, pfft, il est parti !

Marc Antoine renverse sa glace sur son genou, ce qui fait diversion.

Ainsi donc c’est la première fois. Oui, la première. Je n’ai plus sommeil. D’ailleurs il fait trop chaud.

Est-ce que le soleil finira par se lever ?

Bien sûr. Des générations qu’il se lève. Sans paraître en avoir marre. Il se lèvera, surtout que c’est le jour de la visite de Mwalimwana.

Même Birame III qui s’est fait beau, qui a revêtu le boubou qu’en fin de compte – pardonnez-moi – je lui ai offert et qui s’est rasé la tête. Chez son correspondant, il n’y a personne pour s’occuper de son linge. Il lave lui-même son boubou et reste nu enveloppé d’un pagne en attendant qu’il sèche. Il fait ses devoirs à la lumière d’une bougie, car on a coupé l’électricité : le correspondant n’a pas payé depuis trois mois.

A 9 h 30, des hurlements de sirènes retentissent (Mwalimwana est ponctuel) et tous les élèves s’agglutinent

aux fenêtres. Les voilà qui se mettent à compter.

– Une Lincoln Continental. Une, deux, trois, quatre, cinq, six... Mercedes.

Ils sont marrants, ces gamins ! Est-ce qu'ils veulent que Mwalimwana s'en aille à bicyclette comme les souverains du Danemark ? Les souverains du Danemark n'ont plus rien à prouver. Lui, Mwalimwana, au contraire. Un berger devenu père de la nation doit s'entourer de faste. Ces enfants ont-ils entendu parler de l'ancien esclave Christophe ?

Et de sa cour ? Il lui fallait prouver, toujours prouver qu'il était *civilisé*...

– Mademoiselle, mademoiselle, Mwalimwana viendra sûrement dans notre salle. Il adore parler de Marx !

En effet, il y entre à 10 h 10. Une partie de son escorte reste dans le couloir à bavarder. Saliou est à son côté, l'air tendu. Bel homme ! Oui. Bel homme, Mwalimwana, un peu lourd peut-être. Il commence à souffrir de l'embonpoint des nantis. L'infarctus du myocarde le guette. Il me sourit.

– Des Antilles ? Comme c'est bien. C'est une de ses enfants que l'Afrique avait perdues...

Vendue, Mwalimwana, vendue. Pas perdue. Tegbessou se faisait 400 livres sterling à chaque navire.

– ... et qu'elle retrouve. Comment travaillent nos garçons ?

Ils ne foutent rien. Ils ne songent qu'à critiquer vos faits et gestes.

– Travailleurs vous dites ? Mais parfois un peu nonchalants ? Secouez-les ! C'est que nous les gâtons trop. Des écoles gratuites du primaire au secondaire. Des instituts universitaires gratuits aussi. Des dispensaires gratuits pour soigner leurs plaies. Du temps des Blancs, vous savez comment cela se passait : des écoles de brousse où on prenait feu sous la tôle. Des écoles coraniques où on apprenait par cœur les versets en jetant de temps en temps un coup d'œil sur la page écrite...

Et pourtant Mwalimwana ils ne sont pas contents. Cela je m'en suis déjà rendu compte. Ils comptent vos Mercedes et s'indignent des parures de vos femmes. Ils disent qu'une oligarchie avide a pris la relève de l'Europe. Au lieu du Coran, ils psalmodient Fanon. Hier ils ont voulu m'entraîner dans une discussion des *Damnés* que je n'ai pas lus. *Mea culpa ! Mea maxima culpa !*

– Nos efforts incessants doivent tendre à trouver nos propres voies de développement si nous voulons que notre révolution se fasse sans que notre personnalité soit altérée...

Des discours, on en fait partout. Celui de Mwalimwana n'est pas plus mal tourné que les autres. Je dirai même qu'il vaut mieux que la plupart de ceux que j'ai entendus, dans notre sous-préfecture. Les étudiants ont l'air amorphe.

La porte se referme. Toute l'affaire n'aura pas duré dix minutes. *Much ado...* Non car paraît-il ce n'est pas fini. Il va y avoir une représentation théâtrale à l'amphi C, non... Je ne suis pas venue jusqu'ici pour bâiller à des représentations de théâtre scolaire, pour serrer des mains, faire des photos... J'en ai ma claque de ce genre de manifestations. Il n'y a qu'à regarder les albums de photos du marabout mandingue. Préfets, ministres des D.O.M.-T.O.M., évêques s'y bousculent. Le trophée majeur une photo d'Éboué en grand costume, dédicacée, du temps de son bref passage comme gouverneur de l'île.

Moi, je rentre chez moi.

Ah ! le soleil ! Quel dieu inhumain qui n'abaisse jamais sa paupière. Qui oblige ses suppliants à soutenir son regard. Allah, miséricorde ! J'ai déjà compris qu'il ne fallait pas faire l'aumône sinon toute ma paye y passerait. J'ai même appris à repousser d'une main inflexible les mendiants trop entreprenants. C'est Birame III qui me l'a appris, m'expliquant doctement que cette charité individuelle ne sert à rien, que ce n'est pas une réponse à la misère d'un peuple. Mes pièces, une goutte d'eau dans la mer. Elles ne servent qu'à me donner bonne conscience. Il faut la révolution, *dixit* Birame III, après son maître à penser, j'ai nommé Saliou. Ces deux-là, quelle paire !

Peut-être cela déplaira-t-il que j'aie esquivé la représentation et la réception en l'honneur de Mwalimwana ? Qu'importe, j'ai toujours déplu. Et c'est pourquoi j'en suis là... Allons, ne recommençons pas.

J'ai fini par aimer cette ville, comme un homme vous retient par sa laideur, sa gaucherie, sa timidité. Et puis me semble-t-il ce peuple garde dans son dénuement une réelle beauté. De quoi elle est faite ? Je ne le sais pas. Je la subis, comme toute beauté.

C'est vendredi, jour de mosquée. La Maison de la radio fait face à une mosquée. Chants révolutionnaires et versets du Coran alternent. Contrastes, contrastes. Je m'engouffre chez moi. Abdourahmane a la fâcheuse habitude de rassembler toute sa famille dans ma cuisine aux heures des repas. Mais ses enfants sont si mignons, que je n'ai pas le cœur de protester.

– *Salam malaikum.*

– *Malaikum salam.*

L'un d'eux s'appelle Fodé. Il a de petites dents noircies par l'excès de fluor de l'eau de son village natal. Il ne parle pas un mot de français. Je lui ai acheté des crayons de couleur. Difficile de me corriger de ma manie du don. Il dessine sur tous les murs.

Je vais faire la sieste, comme tout le monde dans ce bled. C'est le soleil qui veut cela. Et puis aussi que faire d'autre ? Aller à la plage avec les coopérants mes frères pour griller au soleil ? Tout de même mon assimilation ne va pas jusque-là. Mais au moment où je m'apprête à me retirer, un jeune militaire arrive.

– M. le Ministre...

Avouons-le, mon cœur saute dans ma poitrine. Ah, je commence à penser que le seul souci de mon bien-être d'étrangère n'explique pas tout. Du moins, je le souhaite.

La Mercedes, que les enfants d'Abdourahmane caressaient de la main, démarre en trombe.

A la hauteur de la mosquée de Den Bata, nous croisons la Skoda de Saliou. D'instinct, de tout mon instinct, je me dissimule. Mais enfin *pourquoi* ?

Oh, déception ! Ibrahima Sory n'est pas chez lui. Abdoulaye, le domestique aux yeux baissés, m'explique qu'il a été appelé à la présidence, mais ne saurait tarder et me prie de l'attendre. Imagine-t-on un rendez-vous galant d'où l'un des partenaires serait absent ? Est-ce un rendez-vous galant ? Abdoulaye me sert du jus de pamplemousse, m'apporte des revues illustrées comme chez le dentiste. Si je retournais chez moi ? Ne bluffons pas... Il est évident que rien ne me fera bouger d'ici. Que j'attendrai.

Il y a un charme dans cette maison. *Charme* au sens littéral. On le respire dans l'air ou on le boit dans le jus de pamplemousse. Enfin je ne sais pas où il est caché, mais il agit. Dans ce fauteuil je sombre dans un extraordinaire bien-être. Le temps s'arrête. Le temps recule en arrière. J'ai cinq ans. Je suis dans la cuisine. Je regarde Mabo Julie préparer le repas du soir. Elle chante.

Sura an blan

Ka samb on pigeon blan

Sura an gwi

Ka samb on toutrel.

Elle a une grosse figure que j'aie vue quinze ans plus tard à la bonne de Scarlett O'Hara. Il y a une autre servante dans la cuisine. Une fille maigrichonne et jaunâtre. Une chabine...

J'ai dix ans peut-être. Je suis couchée sur les galets au bord de la rivière Rose. Des baigneurs crient de joie dans l'eau. Mabo Julie m'appelle :

– Chouboulout' à maman, viens vite.

Des images douces, fades à force de douceur. Neuf ans que je ne suis pas rentrée chez moi. Ma mère, j'imagine, a les cheveux tout blancs. Le marabout mandingue, lui, est toujours droit comme un I. Ils m'attendent à l'aéroport du Raizet.

– Qu'est-ce que tu as foutu tout ce temps ?

J'ai voulu vous fuir... Vous fuir... Vous fuir... Vous fuir.

Brusquement, Ibrahima Sory paraît. Il s'excuse de m'avoir fait attendre si longtemps. Si longtemps ? Je le remercie de la villa qu'il m'a fait allouer. Il m'arrête d'un geste. Nous dialoguons. Que me veut-il ? La femme la plus obtuse est capable de deviner si un homme a envie d'elle. Dans le cas présent, impossible. Il a l'air courtois, indifférent, voire un peu ennuyé. Il laisse tomber la conversation pendant de longues minutes, ce qui ne semble gêner que moi. Cet homme-là pourrait être le gri-gri du marabout : il est évident qu'il ne s'en soucie pas. Il se lève.

– Je dois retourner à la présidence. Voulez-vous m'attendre ? Vous êtes ici chez vous...

Abdoulaye réapparaît et m'offre cette fois du thé à la menthe. Combien de temps vais-je rester ici à attendre ? C'est absurde... Abdoulaye met un disque sur l'électrophone. Par terre il y a une peau de bête, des poufs de cuir. Des artisans les ont travaillés à la main. A Kano dans la cité Hausa, on teint les toiles à l'indigo. Des petites filles aux yeux obliques offrent le riz rouge aux passants.

Deux jeunes garçons entrent dans la pièce. Le plus âgé, très arrogant, presque hostile. Le plus jeune joufflu et débonnaire. Ils me regardent. Sont-ils parents de M. le Ministre ? Le plus âgé est son frère de lait. Le plus jeune, le fils du demi-frère. Bref, le schéma ne change pas. La différence, Heremakhonon et dépendances peuvent abriter deux villages. Et on ne risque pas de couper l'électricité comme chez le correspondant de Birame III. Si Birame III et Saliou me voyaient !

Qu'est-ce que j'attends ici et pourquoi est-ce que j'attends ? Je ne sais plus.

La nuit est tombée. Elle est noire. J'ai autrefois eu peur de la nuit. La Bête à Man Hibé y circule, cla-pa-ta-cla-pa-ta. Mabo Julie rit de mes frayeurs. Elle m'emmène jusqu'au bout de la terrasse.

– Regarde, regarde.

Aïe ! Les branches de l'ylang-ylang se peuplent de formes... Sortons dans le jardin... Un pas derrière moi. Je

sursaute.

– Je vous ai fait peur ?

J'ai passé l'âge. Vous m'intriguez, c'est différent. Est-ce que vous ne savez pas que c'est pour vous que j'ai traversé les mers ? Rien que pour vous. Cela serait facile de parler dans cette pénombre. Abdoulaye sert à nouveau le thé à la menthe et se retire. Est-ce que vous pouvez comprendre ? Et d'abord est-ce que je sais expliquer ? Reprenons. S'ils me faisaient horreur, c'est qu'ils n'étaient pas libres. Parce qu'ils avaient terriblement peur d'être ce qu'on disait qu'ils étaient. Parce qu'en fait ils croyaient être ce qu'on disait. Et cela je le sentais. Je l'ai toujours senti... Comment ?... Ne me demandez pas comment. Je l'ai senti, c'est tout. Vous me comprenez ?... C'était cela. Ceux que j'ai aimés, n'avaient pas cette peur-là. Ils étaient libres. D'être eux-mêmes. Vraiment. Profondément. Jean-Marie, cancre de la 6^e à la 1^{re}. Pas de quota d'intelligence à démontrer. Jean-Michel, paresseux et bohème. Rien à prouver, encore moins. Ils étaient ma Liberté. Je veux dire, j'y accédais à mon tour par eux. Évidemment, les miens ont tout compris de travers. Et voici qu'à mon tour le doute m'a assailli. Et s'ils avaient raison ? Oui ? Si je ne faisais rien d'autre que me trouver de belles excuses ?

– Vous restez avec moi, n'est-ce pas ?

Pas pour rien que je vous ai attendu pendant des heures. Ce serait malheureux que j'ai à refaire le chemin en sens inverse, dans votre Mercedes de luxe. Il me sert à nouveau du thé. Tout un cérémonial, ce thé ! On verse à plusieurs reprises le liquide d'un récipient dans l'autre, et il y a ce petit bruit de source. Je suis bien et j'aimerais vous parler. Écoutez.

Notre maison était une des plus jolies de la ville. Il y avait un balcon, de hautes fenêtres et des bougainvillées sur le balcon. Ma da s'appelait Mabo Julie ; elle portait jupon empesé sous sa robe. Elle, m'aimait. Elle prenait toujours ma défense et me faisait avaler de grosses tranches de gâteau marbré dans la cuisine. Et des tasses de chodo. Malheureusement, elle est morte quand j'avais seize ans. J'ai été initiée, la même année, à l'amour et à la mort.

– Abdoulaye vous montrera votre chambre. Je vous rejoins dans un moment.

Coupée net, ma tentative de confession.

Je me suis déjà trouvée dans pas mal de situations incongrues. Mais celle-là, c'en est une. Je vais faire l'amour avec un parfait étranger. Enfin, on fait toujours l'amour avec un étranger puisque l'inceste est interdit. Mais précisément, on s'arrange pour combler la distance, avec des fleurs, des mots. Une cour quoi ! Même éclair. Ou par une anticour style Jean-Michel dans notre pub pour anglophones.

– Je n'ai pas l'habitude d'accoster les femmes dans la rue. Vous me croyez, n'est-ce pas ? Mais vous me plaisez profondément.

Dans ces situations-là, je suis à l'aise. Dans le cas présent, je suis déroutée... Autant me déshabiller et me glisser dans ce lit profond aux draps bleu nuit. Ce sera moins gênant que de se déshabiller l'un en face de l'autre. Quand il arrivera. Si seulement il se hâtait... Le temps ici, le temps a une autre valeur.

– Vous vous étiez endormie ?

Presque. Il me sourit.

– C'est étrange ! Vous ressemblez à une fille de mon village.

Que vous avez aimée ?

Qu'on me pardonne ! J'ai étudié Marivaux au lycée. Il rit, à la fois gentil et moqueur.

– Vous n'êtes pas en Europe ici...

Ce qui veut dire ? Il mordille une petite noix brune.

– Avez-vous jamais goûté à la noix de kola ?

J'avoue que non. Est-ce une réponse à ma question ? Il rit à nouveau, se penche vers moi et m'embrasse.

Cet homme-là qui va me posséder ne sait pas qu'à ma manière je suis vierge. Bien sûr, le pagne ne sera pas taché de sang et la griotte ne l'exhibera pas fièrement devant la tribu

rassurée. C'est d'un autre sang qu'il s'agit. Plus lourd et plus épais. Avant de laisser s'écouler de moi ce flot noir et montueux, je sais lucidement pourquoi ce nègre me fascine. Il n'a pas reçu d'étampes.

– Pierre Kotokoli, étampé sur le sein droit LA et des lettres illisibles au-dessous. Au Cap sur le sein gauche. FIESS au-dessous de St-M.

Et c'est grâce à lui que les rabs quitteront mon corps et retourneront à la pointe de Sangomar. Pas besoin de m'enduire le corps et de m'ensevelir sous un linge.

Dis-moi que tu me comprends, mon nègre avec aïeux. Toute leur vie était une lutte sourde, une lutte à mort contre quelque chose qu'ils croyaient caché au fond d'eux-mêmes. Tapi comme une bête puante. Et qu'il fallait détruire.

En même temps, ils bavardaient. Oh, qu'ils bavardaient. Tu vois en ce moment, je les entends.

– Nous avons donné la preuve que notre Race...

Notre-Race-Notre-Race-Notre Race. Tu comprends pourquoi elle me sortait par les narines la Race ?

C'est pour cela.

Est-ce que je parle ? Ou est-ce que je crois parler ? La seconde hypothèse est sûrement la vraie, puisqu'il ne me répond rien. Il rallume la lampe qui n'est pas de beurre clair et regarde sa montre. A pareille heure de la nuit ?

– Je vais vous laisser.

Pour aller où ? Est-ce qu'il ne sait pas que c'est le sommeil à deux qui rapproche ? Il se rhabille avec des gestes rapides et précis.

– Je dois travailler. Et puis me lever tôt pour la prière.

Pieux, si je comprends bien. Donc tant pis pour moi. Il me demande gentiment ayant atteint la porte.

– Vous n'avez pas peur ?

Pour qui me prend-il ? Il y a belle lurette que je n'ai plus peur de la nuit. Le cheval de Man Hibé ne fait plus de bruit.

Marabout, marabout, tu m'as eue. Assis sur sa peau de mouton, il se défend et secoue la tête.

– Je t'ai dit, ce travail-là sera long.

Il rit maintenant découvrant ses gencives édentées.

– Mais tu es pressée. Trop pressée, comme les Blancs

Que veux-tu, je ressemble à mes maîtres. Frustrée, c'est le mot. Pas physiquement bien sûr. On pourrait dire que, sur ce plan, je suis comblée. Mécontente. Malheureuse même. Pire, tentée de pleurer comme un enfant qui ne sait pas trop ce qu'il a. Qu'est-ce que j'espérais ? La prochaine fois... Y aura-t-il une prochaine fois ? Je ne sais même pas si je le souhaite.

Le chauffeur s'arrête. Nous sommes tout de même arrivés à l'Institut bien que je n'aie nullement le cœur à travailler.

Ce que j'espérais ? On s'en doute : pouvoir parler. Pourquoi c'est à lui que je veux parler, et rien qu'à lui ? Je l'ai déjà dit. Je suis comme ces bigotes qui jettent leur dévolu sur un confesseur. Ma mère ne se confessait qu'au père Michaud parce qu'elle aimait ses yeux. Vous vous rendez compte ?

Le bureau directorial de Saliou est désert. Tout est silencieux. Que se passe-t-il ?

Il y a, je l'ai dit, de beaux manguiers dans la cour de l'Institut. Les étudiants se sont réfugiés dans leurs branches et poussent des hurlements, des jappements, des sifflements, des chuintements. Ceux qui n'ont pas pu trouver place dans le feuillage forment des rondes démentes autour des troncs. Enfin que se passe-t-il ?

– Ils font la grève !

La grève pourquoi ?

– Ils réclament la libération de leurs camarades arrêtés.

Arrêtés ?

– Comment ? Vous n'êtes pas au courant ?

Mes collègues coopérants me racontent. Hier pour couronner la visite du Mwalimwana, les étudiants lui ont présenté une pièce, œuvre collective de leur cru. Il y était question d'un pays dont le peuple gémissait sous la dictature. Le ministre du Développement agricole était surnommé l'Affameur des campagnes. Celui de la Défense et de l'Intérieur, le Grand Assassin. Celui des Affaires étrangères, le Mendiant en aide étrangère et le Mwalimwana lui-même, le Grand Exploiteur. Pas bien méchant ! Farce de potaches !

Les lycéens de Condorcet dessinent leur président un aspirateur à la main. Les étudiants de Paris VII traitent celui des Américains de bête féroce.

– Le contexte est différent. Ici nous sommes dans un pays jeune.

Jeune ? Les savants affirment que l'Afrique est le berceau de l'humanité. De toute façon Mwalimwana et son bureau politique n'ont pas été de mon avis. Après la représentation, Mwalimwana n'a pas manifesté de colère. Il a serré la main des étudiants, il les a complimentés sur leurs talents. Et puis toc, en fin d'après-midi, des miliciens sont arrivés. Ils ont fait l'appel des étudiants responsables des différentes sections et ils les ont embarqués, *manu militari*.

Eh bien, pas le sens de l'humour, le Mwalimwana ! Si les chefs d'États devaient coffrer tous les gamins qui les vilipendent ! Mais peut-être que je ne comprends rien à rien.

De toute façon, la posture de ces enfants juchés dans des arbres est ridicule. Qu'ils en descendent ! Dans les années de l'histoire, connaît-on une grève où les étudiants se soient transformés en mangues, vertes ou pas ? Si cela continue, je vais rentrer chez moi. Soudain, j'y pense : Birame III est responsable de la section philosophie. Alors ?

Lui comme les autres. Arrêté ! Arrêté mon petit Birame III, maigrichon et bavard ! Lui comme les autres... La farce devient moins drôle, et je n'ai plus envie de rire. Qu'il ne fasse pas de mal à cet enfant, un de mes premiers alliés, mon premier ami avec Saliou. Un homme mince et svelte dans un costume Mao apparaît. On me dit que c'est le responsable de

la jeunesse. Que de responsables dans ce pays ! Il est flanqué du surveillant général et de plusieurs autres hommes. Où est Saliou dans cette affaire ? Il devrait être là. En son absence, une volée de manges accueille le responsable et ses acolytes. Celui-ci ne se laisse pas démonter. Son discours est clair. C'est celui qu'on tient à tous les rebelles. Déposez vos armes, vos fusils, vos pierres ou vos manges *d'abord*. Ensuite on verra.

Où est Saliou ? A la présidence, me dit-on, avec un comité représentant les étudiants qui tente de voir Mwalimwana. Franchement est-ce que tout cela n'est pas beaucoup de bruit pour rien ! Si Mwalimwana avait trouvé la plaisanterie saumâtre, est-ce qu'on ne pouvait pas distribuer des colles, des pensums, je ne sais pas moi ? Non, tout de suite, le grand jeu ! Miliciens et tout le tremblement ! L'humour, l'humour est absent de l'affaire !

Et voilà qu'elle s'envenime !

A 10 heures, des camions de l'armée apparaissent. De hauts camions vert sombre. Disons la vérité, ce n'est pas très effrayant. Les militaires ont leurs fusils en bandoulière. Leurs uniformes viennent d'Égypte. Leurs armes des États-Unis. Leurs entraîneurs sont des Russes. N'oublions pas, je l'ai déjà dit, Mwalimwana est non aligné. Crois-moi, ce n'est pas un mauvais métier d'être soldat ! La paye est bonne. Tu habites dans un camp avec ta femme et tes enfants, électricité et eau gratuits. Ta femme ne fait plus la queue à la fontaine. Tu peux envoyer de l'argent au village et quand tu vas en congé, ton uniforme te donne du prestige. Des fois, tu construis des routes avec les Allemands. Des ponts avec les Chinois. Les Chinois sont forts. Plus forts paraît-il que les Blancs ! Et nous quand serons-nous plus forts que les Chinois et les Blancs !

Quand les camions apparaissent, il se fait un flottement. Des élèves et des manges tombent aussitôt des branches. Les rondes démentes autour des troncs s'arrêtent. Le responsable et ses acolytes revenus sur les lieux entament à nouveau le couplet.

– Quelle que soit la justesse de vos revendications...

Allons, descendez ! Soyez raisonnables et cessez d'être des mangues.

– Dernier avertissement !

Les militaires sautent des camions et pointent leurs fusils. Alors c'est la débandade. Les étudiants-mangues commencent de pleuvoir par terre. Puis relevant leurs boubous, ils se mettent à courir vers les amphis, se bousculant, se piétinant. Les soldats relèvent ceux qui tombent dans la mêlée.

– Petits frères, ne faites pas les cons. Vous avez des livres, des cahiers pour écrire ! Étudiez, c'est tout ce qu'on vous demande. Vous êtes là à parler d'Égalité, Justice ? Est-ce qu'il y avait égalité, justice du temps des Blancs ? Ils vous chicotaient, c'est tout. Petits frères, vous ne connaissez pas votre bonheur !

Un adolescent pleurant à chaudes larmes se cache le visage dans un pan de son boubou. Sur qui pleure-t-il ? Sur les copains arrêtés qu'il n'a pas su soutenir ? Que peuvent des enfants devant des fusils pointés, même pour bluffer ? Car tout cela, bien sûr, c'était du bluff.

– Pas du tout.

Allons, Saliou, ne me faites pas croire qu'ils auraient tiré sur des enfants sans défense. Ils ont voulu leur faire peur, et ils y sont arrivés. Quant à Birame III et les autres, on les laissera aller sous peu, la tête basse et la queue entre les jambes. Une leçon un peu rude. De retour de la présidence où il n'a pas vu Mwalimwana. Saliou est agité. Il va et vient.

– Qu'il n'arrive rien à ces enfants !

Mais non voyons. Asseyez-vous. Calmez-vous. Bavardons. Il me regarde.

– Où étiez-vous hier soir ? Je suis passée à deux reprises chez vous.

– Où ? Avec Jean Lefèvre et Adama.

Ce mensonge me sort tout naturellement. Enfin *pourquoi* ? Pourquoi ce sentiment de culpabilité ? C'est bien cela de culpabilité ! Il fait la moue.

– Ne pouvez-vous trouver d’autres amis que ce sale colon et sa putain ?

Je me rebiffe. Est-ce que je ne suis pas libre de mes actes et de mes choix ? A part moi, je tremble. S’il savait la vérité !... Il ne comprendrait jamais que la personne politique d’Ibrahima Sory me laisse indifférente. Et son rôle dans la nation. Et celui de sa famille. Je ne suis pas venue me mêler de leurs querelles, trancher, prendre parti. Je suis venue pour me guérir d’un mal : Ibrahima Sory sera, je le sais, le gri-gri du marabout. Nous échangerons nos enfances et nos passés. Par lui, j’accéderai enfin à la fierté d’être moi-même. Il n’a pas été étampé. On s’en aperçoit, j’ai déjà repris espoir. Je m’y efforce du moins.

– Votre incompréhension de la situation de ce pays est navrante. Et votre indifférence...

Saliou, reconnaissez-moi ce mérite de ne pas chercher à mentir. Je sais qu’il est de mode d’affecter un certain langage, certaines idées. Moi, je suis mauvaise actrice. Je me sens mal dans les personnages d’emprunt. Je vous l’ai dit tout de suite qui j’étais.

Il s’assied, comme découragé. Il me regarde.

– J’aimerais vous amener à comprendre. Vous savez combien de prisonniers politiques il y a dans les prisons ?

Ah, parlons d’autre chose. Ces soucis-là ne sont pas les miens. Les miens ?... Pitié, n’y pensons pas.

Le soir va tomber. Les chauves-souris commencent de s’assembler au-dessus du fromager. Birame III passera sa nuit au pain et à l’eau. Il n’en mourra pas. Même, cela lui apprendra à moins critiquer ses aînés. Croit-il qu’ils aient la partie si facile ?

– Je vous emmène dîner chez nous ?

J’aimerais interroger Oumou Hawa qui parallèlement a commencé à me fasciner. Lui demander comment fille de puissants et nobles Almamys, elle se retrouve dans cette union sans gloire avec un contestataire et qui n’est pas de son ethnie. Mon imagination se plaît à échafauder la thèse d’un grand

amour, luttant pour avoir droit de s'affirmer. Ce n'est pas entièrement faux. Saliou m'a dit un jour qu'il n'avait aucun rapport avec la famille de sa femme. Mais elle me parle peu, Oumou Hawa. Elle est toujours accaparée par l'un ou l'autre de ses enfants.

Je m'assieds sur un escabeau et je la regarde remuer la sauce avec une large cuillère en bois. Chez Saliou ils sont une douzaine à manger chaque jour. Elle me sourit.

– Ramatoulaye aimerait vous revoir.

Décidément j'ai plu à toute la famille. Du frère aux sœurs. Flatteur, tout compte fait. La sauce embaume l'air.

– Elle trouve que vous ressemblez à une fille de notre village.

Cela, on me l'a déjà dit. Oumou Hawa, parlez-moi de votre village. Elle rit. Décrivez, décrivez !

– Il n'y a rien à décrire. Un village comme les autres. Je suis sûre que vous vous y ennuierez à mourir. Il n'y a pas de distractions, rien.

Qui parle de distractions ? Elle me regarde d'un air malicieux.

– Est-ce que vous avez déjà dormi par terre sur une natte ? Et puis il fait très froid chez nous ; c'est sur les hauts plateaux du Nord.

Tout ce qu'elle dit m'enflamme davantage. Qu'est-ce que je donnerais pour « être née dans le Nord » ! Mon père assis sur sa peau de mouton reçoit les hommages des vassaux. Il ne parle jamais de la Race. Car en est-il une autre que la nôtre ? Les Blancs ne sont que des chiens incirconcis. Elle rit encore et dit quelques mots à Saliou qui s'approche, et s'assied entre nous.

– Je vous emmènerai dans le Nord, moi.

Ah non, je n'irai pas avec vous. Saliou ! Vous n'êtes pas le guide qu'il me faut. Vous, vous ne pensez qu'en terme : niveau de vie, malnutrition, mortalité infantile, réforme agraire. Vous me direz : « Ici, on aurait dû bâtir une école. Ou un hôpital. »

Pour vous, rien ne compte que le matériel. Il suffoque, puis hausse les épaules comme s'il y renonçait.

– Ne nous disputons pas...

Ce soir c'est un véritable va-et-vient, dans cette maison. On se perd en conjectures à propos de Birame III et des autres responsables étudiants. Ne devrais-je pas être plus inquiète ?

Certains tiennent de source sûre que Mwalimwana organisera le lendemain à la permanence du Parti une vaste manifestation et que, publiquement, il exigera de ces enfants une autocritique avant de leur faire prêter serment à la révolution. Moi cela ne me paraît pas bien méchant. Un peu surprenant. Mais à chaque pays ses méthodes.

– Birame III n'acceptera jamais.

Il serait bien bête. Galilée a renié et juré qu'elle ne tournait pas. Et puis l'avenir lui a donné raison.

– C'est un enfant fier, têtu et qui a trop souffert.

Pauvre Birame III ! C'est vrai qu'il a souffert. J'aurais aimé lui redonner une enfance. Mais laquelle ? Pas la mienne. Puisque la mienne, je ne finis pas de la vomir.

– Même dans les pires dictatures de l'Amérique latine on ne déchaîne pas les militaires contre des étudiants.

Ah pardon, si ! Je lis les journaux comme tout le monde et j'en vois des récits d'arrestations massives et de tortures. Puis déchaîner, n'exagérons rien. C'était du bluff. Du chantage au fusil. Rien que cela. Tournons la page !

Neuf ans tout de même, c'est long.

Depuis le temps, on a dû oublier. Ou bien on fera semblant d'oublier. On chuchotera peut-être un peu, derrière mon dos. Pas bien grave. Nous rendrons des visites. On débouchera en mon honneur des bouteilles de Pol Roger. J'aurai un poste à l'université. Et si je le veux je retrouverai mon banc dans l'allée centrale.

J'avais dix ans. Adolpha. Elle revenait de Bordeaux où elle avait étudié la médecine. Dieu me pardonne, qu'elle était

laide ! Ses parents, un couple d'instituteurs honoraires qui avaient bien mérité, avant elle, de la Race.

Tout le monde caquettait, s'auto-encensait. La nappe était blanche. Les cristaux étincelaient. En moi, une vague montait, enflait, débordait et je lançais brutalement, d'une seule ruade, mes deux pieds joints contre celui de la table. Quel beau gâchis !

– Mais enfin *pourquoi* ?

Trois jours enfermée dans ma chambre. Mabo Julie désolée y entrait furtivement.

– Tu sais bien pourquoi tu as fait cela ?

– Je ne pouvais plus les entendre.

Seigneur, nous te remercions de nous avoir permis de devenir différents des autres nègres. Et d'égaliser les Blancs, nos anciens maîtres. *Amen* !

La Skoda de Saliou s'y refusant catégoriquement, un de ses amis me raccompagne. Il est professeur d'économie politique à l'Institut. Je l'ai aperçu quelquefois entre deux cours.

– Je tremble pour ces enfants. Mwalimwana est le monstre le plus féroce de l'Histoire...

Ces exagérations ! Ayons le sens de la relativité !

Hitler était sûrement plus dangereux. Mais à la fin, tous ces propos m'ébranlent. Qu'est-ce qu'ils lui reprochent au juste à Mwalimwana ? Il faudrait peut-être que j'essaie d'y voir clair ?

– Entouré d'hommes sanguinaires, corrompus, prêts à tout pour garder le pouvoir. Le pire de tous, Ibrahima Sory...

Alors là je tressaille...

– Le pire, parce que le plus intelligent. Nous avons été ensemble à l'université. Puis on l'a bombardé ministre à la place de son féodal de père qui refusait de quitter son fief du Nord...

C'est bien ma veine. J'ai un don, un génie pour les situations délicates. Pourquoi fallait-il précisément que je sois attirée par cet homme-là ?... Évidemment, je ne pouvais être attirée par un autre.

Abdourahmane, sa famille, sa belle-famille sont en grande conversation dans le jardin. Palabre, ils appellent cela. De quoi s'agit-il ? Je l'ignore. C'est symbolique. J'ignore ce qui se passe dans ce pays. Plus, je veux l'ignorer. Est-ce possible ? Pour l'instant oui. Est-ce que ce sera possible longtemps ?

Birame III au pain et à l'eau... Ibrahima Sory, assassin du peuple. Je veux tout ignorer. Je le veux. Je le veux. Est-ce possible ?

D'une façon ou d'une autre, on se trouve attirée, frappée par les événements comme s'ils possédaient leur force propre, leur volonté.

Je le veux, mais ce n'est pas possible.

Je suis déjà prise.

Déjà ?

Sinon serais-je là où je suis à présent ?

Dans la salle de la permanence du Parti qui a abrité les meetings glorieux de la lutte pour l'Indépendance, pleine à craquer. Aux premiers rangs, les étudiants et les élèves des établissements secondaires de la ville. Sur les bancs des allées latérales, les femmes du Parti, militantes de la première heure, matrones enturbannées qui sont, paraît-il, les piliers du trône de Mwalimwana. Elles chantent par intervalles le fameux chant :

Mwalimwana est venu

Mwalimwana ce que tu fais me plaît

Mwalimwana je te salue

Mwalimwana roi des hommes forts...

Certains lycéens et étudiants chantent avec elles. Moi, je ne chante pas bien sûr. Tout de même, je suis là. Pourquoi ? La réponse est claire. Le souci de Birame III. Qu'il n'arrive rien à cet enfant, mon premier ami. C'est pour cela que je suis là et que j'attends depuis des heures. Enfin !

A 14 h 30, Mwalimwana et les membres de son bureau politique apparaissent sur l'estrade, pavoisée aux couleurs nationales. Mwalimwana porte un costume Mao. Son langage est simple et direct.

– Mes enfants, avions-nous des routes du temps des Blancs ? Des hôpitaux, des écoles, des cités H.L.M. pour abriter vos parents, des magasins d'État pour acheter le riz et l'huile et la sauce tomate ? Avant, les Libanais et les Maures insultaient vos pères et mères pour 10 francs de crédit. Mes enfants, qu'est-ce que vous reprochez à votre Père ? Si un de vous a un reproche à lui faire, qu'il se lève et n'ait pas peur. Qu'il n'ait pas peur surtout : si un enfant lave ses mains, il peut manger avec ses aînés. Je vous écoute.

Comédie ? Sincérité ? Est-ce que la foule marche ? Comment le saurais-je ? Je regarde autour de moi, et je ne sais rien lire sur les visages.

Soudain une des femmes du Parti bondit de l'allée latérale sur l'estrade qui frémit littéralement sous son poids. Elle porte ses mains à la tête. Elle hurle. Que hurle-t-elle ? Je ne comprends pas leurs langues. Mwalimwana a un geste comme pour la faire taire. Elle hurle plus fort. Duo soigneusement répété ? Comment le saurais-je ? D'autres femmes se lèvent à leur tour et hurlent.

Puis se tournant vers les étudiants et les élèves, elles prononcent des torrents de paroles auxquelles je ne comprends rien. Si j'interrogeais mon voisin ? Je le dérangerais.

Un lycéen se lève, d'autres suivent. Que disent-ils ? Je n'y tiens plus. Je me penche.

– Chut, me fait mon voisin, excédé.

Des membres du bureau politique traversent l'estrade pour aller entourer Mwalimwana, debout cependant qu'une ovation ébranle la salle. Je n'ai jamais assisté à des manifestations de ce genre. Je ne comprends pas ce qui se dit autour de moi. Un silence.

Et puis, entourés de militaires, les douze responsables de l'Institut apparaissent à leur tour sur l'estrade, Birame III

parmi eux. Ils portent des habits militaires, Car Mwalimwana a décidé, une fois leur acte de repentir prononcé, de les envoyer quelques mois dans des campements de brousse à bitumer des routes, à creuser des puits pour leurs frères des communautés rurales, et à réapprendre le respect aux aînés.

– Tu as bien décidé, Mwalimwana !

Ce que tu fais me plaît !

Qu'ils retournent dans nos villages !

Eux que l'air de la ville a viciés !

Birame III est là, engoncé dans son treillis trop grand. Qu'il est maigre ! Birame III, regarde-moi dans les yeux et écoute. Tu m'appelais ta grande sœur. Reconnais tes erreurs, prête serment. Ne joue pas au héros. N'aie pas peur de perdre la face devant les copains. Ils l'ont bien perdue eux, quand les militaires sont arrivés dans la cour de l'Institut. Notre histoire est jalonnée de suppliciés. Cela a commencé par ceux que l'on jetait aux requins, et peut-être même avant. Puis aux Américains, la palme de l'imagination. Ils nous ont rôtis, dépecés, enduits de goudron, emplis de poudre, fait exploser dans les airs à mi-chemin entre le ciel et la terre. Ils ont mis des masques blancs sur leurs visages pour nous extirper le sexe avec des pinces à sucre d'argent. Pas que les Européens soient en reste. Ils ont fait de nous la chair de leurs canons. Ne viens pas t'ajouter à ces suppliciés. Inutile, ta goutte dans la mare de sang. Ce qui compte, Birame III, c'est de vivre. N'importe comment. Birame, tu m'entends !

Un à un les étudiants s'avancent sous les vociférations des femmes. Ils frottent leurs mains l'une contre l'autre, les frottent contre leurs joues, puis les paumes tournées vers le ciel prêtent serment. Après chaque serment, l'assistance répond gravement.

– *Amin !*

Birame III est le dernier de la file. Il parcourt la salle de ses beaux yeux obliques. Ne fais pas le con, Birame. Tous ici nous te comprendrons. L'intelligence, c'est souvent de savoir se renier. Après, je t'offrirai tout ce que tu voudras : une enfance ! Dans le fond, peut-être que la mienne t'aurait

convenu ! Il s'avance ; il prend le micro dans sa main et soudain comme pris de folie :

– Jamais, jamais. Ils trahissent la révolution. Jamais, jamais....

Puis il saute de l'estrade. Les étudiants et les élèves courent vers lui. Mais les femmes du Parti s'en sont déjà saisi. Les militaires l'entraînent qui hurle encore :

– Jamais, jamais !

Voilà ! Ils avaient raison. Ils le connaissent mieux que moi. Birame III est un enfant trop dur, trop têtu. Mwalimwana se lève. L'hymne national résonne. L'estrade se vide.

Que va-t-il se passer à présent ?... La foule s'écoule lentement. Je cherche autour de moi un visage de connaissance. Où est Saliou ? Il doit être là, quelque part.

Les Mercedes démarrent fanion au vent. Que vont-ils faire de cet enfant ?

Je ne vais tout de même pas me mettre à pleurer au milieu de la rue. Si je pleurais, ils s'approcheraient, apitoyés et surpris.

– Étrangère, pourquoi pleures-tu ? Est-ce que tu as perdu ton mari, ton père, ton enfant ? Étrangère, tu as de beaux habits. Tes pieds sont chaussés et tu pleures ?

Avouons-le, je suis perdue. Ils ont leurs problèmes que je ne peux plus ignorer. Alors il me faut un guide, un interprète, *un chief linguist* pour verser les libations et que le message de l'oracle soit en clair. Qu'est-ce que je vais faire jusqu'à la nuit ? Aller chez Saliou ? On y parlera de Birame III. Et Birame III, je veux pour un moment ne pas y songer. Est-ce que je ne dois pas d'abord penser à moi-même ? Ce qu'il me faudrait c'est un whisky bien tassé, ou un homme pour me faire l'amour. La seconde éventualité étant improbable, rabattons-nous sur le whisky.

Jean Lefèvre et Adama m'accueillent avec des cris de joie. Adama a un petit accès de paludisme. Elle est enveloppée de trois pagnes. Sont-ils au courant de ce qui se passe en ville ? Jean Lefèvre hausse les épaules.

– L’agitation des étudiants ? C’est chronique. Ils ne savent pas ce qu’ils veulent.

Il est clair que lui n’y accorde pas une pensée. Tout ce qui compte, Rouen. Dès qu’il aura suffisamment trimé-dans-ce-sale-bled, il y retournera et s’achètera un hôtel. Bien sûr, Adama l’accompagnera. Et ils parleront de l’Afrique qu’ils imagineront verte et feuillue comme un Douanier Rousseau.

En vérité, je n’y penserais pas non plus à toute cette affaire-là, s’il s’agissait d’un étudiant anonyme. D’un de ces adolescents traînant à travers la cour de l’Institut, *Le Petit Livre rouge* à la main. Mais Birame III !... Je ne l’ai jamais pris au sérieux. J’écoutais d’une oreille ses élucubrations sur la-Chine-qui-nous-donne-l’exemple, etc. Je m’en aperçois. Ce n’était pas des élucubrations. C’était des convictions, des croyances, un idéal pour lesquels il a eu la force de braver le Mwalimwana et les militaires. Qu’il était petit sur l’estrade ! Maigrichon !

Ça, c’est encore un mauvais coup que me joue le sort. Il fallait *précisément* que ce soit ce gamin-là ! A votre avis qu’est-ce qu’on lui fera à présent ?

– Ils vont un peu le tabasser. Ils ont leurs méthodes. Ne vous en mêlez pas. N’y pensez plus, Véronica.

Facile à dire ! Est-ce que je ne ferais pas mieux de retenir ma place sur le premier DC-10 en partance ? Je le sens, je vais être entraînée, mêlée dans une aventure à laquelle je ne suis pas du tout préparée... *pas du tout*. Moi, mes préoccupations sont d’un autre ordre. Et qu’on ne me dise pas qu’elles sont plus futiles. Elles m’ont empoisonné la vie... Empoisonné, oui ! Mais je ne risquais pas de la perdre physiquement.

Allons, Birame III s’en tirera. Le whisky aidant, je me sens mieux. Jean Lefèvre parle. Ses parents étaient des marchands de couleurs. Il a grandi dans l’odeur de peinture. A près de quarante ans, elle lui donne encore la nausée. Pas vraiment l’odeur. Les souvenirs qui l’accompagnent. Je ne suis pas la seule à qui son enfance soit restée sur l’estomac... La solution sûrement serait de les oublier. Tirer un trait. Cela, je ne le peux pas. Même en ce moment, je les imagine.

– Qu'est-ce qu'elle fout en Afrique ? Elle n'a jamais su ce qu'elle voulait !

Je suis prisonnière d'eux. Dans le moment où je m'en crois loin, j'en suis très près. Et c'est bien là le pire. Même s'ils mouraient, je n'en serais pas débarrassée.

Le whisky m'a aidée, c'est sûr. Je ne vois pas la vie en rose. Mais tout de même. Je peux rentrer chez moi, affronter la nuit qui va tomber. Pas à dire, je commence à m'emmerder dans ce patelin. Le temps s'y traîne. Le temps est un monstre au cou gorgé de sang. Si on le lui tord, on est aveuglé comme Bakari Dian, quand il a tué Bilissi.

Moi je ne rentrerai plus à Ségou.

Pour que les gens me voient dans cet état.

Je lis, que voulez-vous que je fasse ? Je lis les épopées mandingues. A bien réfléchir, cela aussi fait partie de ma thérapie. Ces aïeux peut-être étaient les miens, et je ne suis pas une bâtarde. Lisons. Efforçons-nous de lire.

Est-ce la force de mon désir ? Ibrahima Sory est devant moi. Je le prendrais presque pour une apparition. Silamaka ressuscité. Ibrahima Sory existe-t-il ? Ou est-il le produit de mon imagination ? De toute ma frustration ? Il me sourit dans la pénombre. Les phantasmes sourient-ils ?

– Je dois aller inspecter un camp à Samiana. Est-ce que vous voulez venir avec moi ?

Un camp militaire ! Quel cadre pour un rendez-vous d'amour ! Mais est-ce d'amour qu'il s'agit ?

– Vous n'avez jamais encore quitté la ville ? Samiana est dans une très belle région, en bordure de la lagune.

Mon hésitation est de courte durée. Qui me jettera la pierre ?... Beaucoup, beaucoup me la jetteront. Tant pis.

Le dieu Soleil songe enfin à abaisser sa paupière. La route est droite. La végétation pelée par la saison sèche ne manque pas de charme. Les cases sont rondes sous leurs toits de paille.

Ibrahima Sory ne dit rien. Peut-être que cela aussi me fascine. La force de son silence. J'ai grandi au milieu de singes

hurleurs. Il fallait toujours, partout, faire assaut d'esprit. Des nègres spirituels ! Ha, ha !

Il se tait. Des enfants crient par erreur au passage de la Mercedes à fanion.

– Mwalimwana, Mwalimwana !

Combien de kilomètres ? 50 ou 500 ? Le chauffeur se précipite pour m'ouvrir la portière. Des soldats tiennent des lampes-tempête au-dessus de leurs têtes. La nuit est noire.

Je pénètre dans la case. Enfin case ! Le décor est luxueux. Au centre, circulaire et large comme un tronc d'arbre, un potomitan sculpté de caïmans, de calaos et de panthères soutient le toit très haut au-dessus de nos têtes. Par terre, des peaux de bêtes et un ameublement étrange et séduisant.

Deux hommes sont assis à l'intérieur, ce qui me dégrise d'un coup. L'un d'eux en habit militaire. L'autre en grand boubou. Ils me dévisagent et je vois dans leurs yeux cette curiosité grivoise de deux mâles devant la partenaire de lit d'un troisième. Revenons tout à fait sur terre. Il ne s'agit que d'une affaire de cul. Présentations. Politesse.

– Le dîner n'est pas bien fameux. Si nous savions qu'Ibrahima Sory emmènerait une si charmante visiteuse...

– Mais Ibrahima Sory a toujours été un cachottier...

Ils rient. Une affaire de cul ? Pas pour moi. Dans ce cas, ce serait bien plus simple. Le cul, c'est connu, se lasse vite. C'est quand la tête s'en mêle, l'imagination ! Je me suis mis dans l'idée que cet homme-là me réconcilierait avec moi-même. Et par conséquent avec eux. Avec nous. Qu'enfin j'aurais la paix. Ah, que ces deux intrus s'en aillent !

Mais non, ils rient, ils bavardent et boivent du thé à la menthe. Je suis à demi étendue sur un divan. Je ne sais pas de quoi ils parlent. L'un d'eux, pas Ibrahima Sory, se tourne vers moi.

– Il vous faut apprendre le peul.

Après le mandingue, le peul. Bref, il faut être polyglotte dans ce pays !

Est-ce qu'ils ne s'en iront jamais ? Enfin les voilà qui se lèvent. Ils me saluent. Ils sont happés par la nuit. Enfin.

A mon avis, le plus délicat n'est pas la première fois qu'on fait l'amour. Mais la deuxième. On n'est plus des étrangers, impatientes de se connaître. Pas encore des intimes que presque rien n'arrête. Je reste allongée sur mon divan, ne sachant trop que faire de moi-même ; car dans le cas présent le rituel (ou l'anti-rituel), auquel je suis accoutumée, n'a pas cours. Il souffle la lampe-tempête et l'obscurité s'installe... Est-ce que vous ne parlez jamais aux femmes que vous possédez ?

Il rit dans l'ombre.

– Est-ce vraiment le moment ?

Ma foi, il est reconnu de toute éternité que la tête sur l'oreiller, on se confie. Il est vrai que certains n'ont rien à confier. Cela existe, les individus sains de corps et d'esprit. Ainsi il n'a pas envie de savoir qui je suis, d'où je sors, ce que je suis venue faire si loin de chez moi ? Si cela ne l'intéresse pas, s'il ne me le demande pas, comment pourrais-je nommer mes rab pour qu'ils s'éloignent de moi ? Il faut qu'il m'aide à guérir. Ma haine des uns, mon mépris des autres. Il faut que mes explications soient sincères ; pas comme celles de ces malades qui mentent sur le divan à leur psychanalyste. Ce mépris qu'ils sont parvenus à m'inculquer. C'est cela le plus grave. Celia Theodoros. Elle nous est tombée à la sixième. Fille méritante, venue tout droit de Grands Fonds Cacao dans ses robes d'indienne passée. Déjà l'on ricanait à l'énoncé du lieu de naissance. A la question, profession du père, elle répondit d'une voix basse et tremblante : cultivateur. Ce fut notre Charbovari. Moi comme les autres. Qu'est-elle devenue ? Nous en fîmes notre souffre-douleur. Nous l'appelâmes Top-sy. Moi comme les autres. En même temps, par une étrange perversion de mon esprit, je l'aurais souhaitée moqueuse, ironique, brave sous nos coups. Elle ne le pouvait pas. Elle pensait nous désarmer à force de flatteries. Moi comme les autres. Je les hais, mais me comporte comme eux. Exactement.

Dis-moi quelque chose, mon nègre. Ce sont les putains je crois, qu'on baise en silence. Si tu ne me dis rien, ce va-et-

vient furieux ne satisfera que mon corps.

Il a des attentions cet homme. Il me demande courtoisement.

– Fatiguée ?

Ne crains rien. Nous pouvons recommencer, et recommencer encore. Je ne crierai pas pouce. Pas de sitôt...

Il a un soupir de bien-être, s'écarte un peu de moi.

– Pourquoi êtes-vous venue en Afrique ?

Ah, tout de même !... Attention à ne pas le rebuter en dégoisant en bloc tous mes problèmes ! Depuis le temps que l'envie de me confesser me démange ! Essayons d'être désinvolte.

J'en avais marre. Je vivais à Paris. Avec un Blanc.

– Avec un Blanc !

Le ton est nettement choqué. Oui, oui. Laisse-moi continuer. Tu comprends, je voulais fuir mon milieu familial, le marabout mandingue, ma mère, la négro bourgeoisie qui m'a faite, avec, à la bouche, ses discours glorificateurs de la Race et, au cœur, sa conviction terrifiée de son infériorité. Et puis j'en suis peu à peu venue à penser que cette forme de fuite n'était pas valable, qu'elle cachait tout autre chose. Car enfin j'aurais pu fuir en sens inverse. Combler la distance qu'ils avaient créée. Me réenraciner. Tu comprends ?

– En somme, vous avez un problème d'identité ?

Le ton est plutôt moqueur... Est-ce que c'est cela ? Je me suis sans doute mal expliquée ?

– Il y avait ici une jeune Noire américaine, qui avait, je crois, des problèmes du même genre. Elle a fini par se faire tresser les cheveux comme les femmes de chez nous, et rebaptiser Salamata.

Quelle histoire amusante ! Comme il en rit ! Je l'imagine, cette pauvre Shirley, aliénée par l'Amérique blanche, et cherchant à guérir. Au milieu de leurs rires. Peut-être avez-vous fait l'amour avec elle ? Peut-être êtes-vous le spécialiste

des névrosés de la diaspora ? Car nous sommes la diaspora !...
Il rit plus fort.

– Ah non ! J'ai la faiblesse d'aimer les jolies femmes. Et celle-là, au nom d'Allah, qu'elle était laide !

Une affaire de cul, oui vraiment.

Je me sens lasse, découragée. Je n'ai plus envie de me confier. Je renferme, dans un grand coffre clouté, la robe de Mabo Julie, ses pantoufles de feutre brodées du dimanche, le kimono de soie du marabout mandingue assis pour un breakfast à l'anglaise. A quoi bon ? Tout ceci ne vaut pas tripette, à ses yeux.

Il me parle comme à un enfant malade, ou très bête.

– Dormez ! Et cessez de faire des drames pour rien.

Pour rien.

Je peux l'assurer, je n'avais jamais réalisé les fonctions d'Ibrahima Sory, ou je n'avais jamais voulu les réaliser, avant de le voir dans la case à Samiana, en habit militaire. Sorte d'habit de para avec multiples poches à soufflet, et casquette. C'est comme si je découvrais son lien avec le sort de Birame III. Comme si je le voyais l'entraîner, dans la salle de la permanence loin des matrones du Parti.

Aussi, dans la nuit qui poétise tout, je n'avais pas distingué ce mur gris, et les bâtiments du camp sur lesquels flotte un drapeau sale. Pas à dire, en ce petit matin, j'ai la nausée.

Ibrahima Sory s'entretient avec ses deux compagnons de la veille, tous deux en habit militaire. Ils sont graves, lointains, indifférents. Fini, le repos du guerrier. Ils s'éloignent dans une Jeep vert sombre.

Qu'est-ce que je vais faire de moi-même ?

Ce jeune soldat qui me regarde avec inquiétude est chargé sans doute de satisfaire mes caprices ? Pourquoi semble-t-il

avoir une telle trouille de moi ? Parce que je couche avec son maître ? S'il savait comme c'est peu de chose !

Il me conduit jusqu'à la lagune toute proche. Molle, plate, grise comme le ciel. Il y a sûrement une beauté dans ce paysage. Comme un goût de mort. On sent que des esprits rôdent à ras de terre ou s'asseyent dans les branches des baobabs. Comme mes rab qui ne retourneront pas à la pointe de Sangomar.

S'il y a une légende à propos de cette lagune ? Mon compagnon l'ignore et s'excuse à sa façon.

– Moi, je suis du Nord.

Comme M. le Ministre ? Son visage s'illumine.

– Du même village !

Est-ce que cela lui plaît d'être soldat ? Il me répond sobrement.

– Il y a beaucoup de chômage.

J'en ai connu des rendez-vous galants. Je ne veux même pas parler de ceux de mes seize ans. Quand nous descendions de nos bicyclettes. Tante Paula m'avait donné une clé. Il y avait un buisson de roses cayenne juste sous la fenêtre. Et au mur de la chambre une image du Christ, le cœur percé d'une sorte de poignard. Car c'était une femme pieuse, tante Paula, qui ne manquait pas un office.

J'en ai connu des rendez-vous galants. Aucun comme celui-là !

Le jeune soldat me propose de continuer jusqu'au prochain village. Nous arrivons près d'un puits creusé au centre d'un quadrilatère de cases en banco. Personne. Deux fillettes puisent de l'eau avec des outres de caoutchouc noir. Comment vit-on dans ces villages-là ? Qu'est-ce que la vie dans ces décors-là ? Surprise ! le bar-station d'essence appartient à un Blanc. Un des derniers colons. De ceux à qui rien ne peut faire quitter l'Afrique : ni le spectre du communisme, ni les menaces de la nationalisation, ni les devises raréfiées. Il pue le whisky et la déchéance.

– Vous êtes de quel coin ?

Est-ce tellement visible que je ne suis pas d'ici ? Finirais-je, moi aussi, par me coiffer en tresses et me rebaptiser Salamata, pour tenter de me perdre dans la foule ?

Le jeune soldat me regarde avec épouvante vider un verre de bière. Comment me voit-il ? Peut-être que cela m'aiderait de le savoir ?

Ce Blanc est de Montauban.

– Plus rien ! Ni famille. Ni amis !

Et moi ?

Nous retournons vers le Camp. La Jeep tressaute sur la route en terre ondulée. Nous rencontrons des hommes à dos d'âne sous des chapeaux coniques. Ils s'écartent peureusement au passage de la voiture. Leurs chapeaux me dérobent leur visage. Quel sens ma présence ici ?

Le soleil est immobile. Quel sens ?

Je suis venue chercher une terre non plus peuplée de nègres – même spirituels, ah, surtout pas spirituels –, mais de Noirs. C'est-à-dire, en clair, que je suis à la recherche de ce qui peut rester du passé. Le présent ne m'intéresse pas. Par-delà lui, je vise le palais des Obas, les ciselures de leurs masques et les chants de leurs griots. Mon entreprise est-elle absurde ? Comme celle d'un homme qui, traversant le Sahara, essaierait de s'imaginer ce qu'il était avant sa désertification. Nous revenons à la case. Elle est toujours déserte.

J'en ai connu des rendez-vous galants, dans des cadres moins luxueux. Où j'avais plus de joie. Le temps se traîne.

Moi je ne reviendrai jamais à Ségou.

Qu'on me voie dans cet état-là.

Ibrahima Sory finit par réapparaître, à la fois royal et militaire dans sa Jeep. Il saute à terre avec élasticité. Cet homme possède la qualité que j'apprécie par-dessus tout chez les autres ; sans doute parce qu'elle me fait si cruellement défaut. Il est bien dans sa peau. Frottée depuis l'enfance au beurre de karité et glissant harmonieusement sur ses jointures.

– Qu’est-ce que vous avez fait de vous-même ?

Ce que j’ai fait ?

– L’Afrique vous déçoit n’est-ce pas ? Pas du tout ce que vous imaginiez du Quartier latin !

Ce que j’imaginai ? Qu’est-ce que j’imaginai ? Un ami du marabout mandingue avait été administrateur des colonies, en A.-O.F. comme on disait en ce temps-là. Encore un qui avait fait honneur à la Race. Et comment ! Il avait ramené des œufs d’autruche, des défenses d’éléphant et une façon de parler aux domestiques qui mettait tout le monde à l’aise. La presse locale faisait grand bruit de ses visites dans l’île. Sa vision, bonne ou mauvaise, n’a pas pu m’influencer, car il avait l’haleine fétide, et je me cachais tant que je pouvais pour ne pas l’approcher.

En fin de compte, je n’imaginai rien. Un grand trou noir.
The Dark Continent.

Deuxième partie

La nouvelle de la révocation de Saliou, je la reçois comme un coup de poing dans les gencives. Je ne suis au courant de rien, je débarque de mon rendez-vous d'amour – peu réussi – de Samiana. Et vlan ! Mes collègues coopérants s'étonnent de ma stupeur, de ma révolte.

– Puisqu'il n'a pas su maintenir l'ordre dans son établissement !...

Ainsi donc ils trouvent que c'est normal ? Qu'on peut du jour au lendemain priver un homme de son gagne-pain ? Saliou révoqué ! Encore un mauvais tour que le sort me joue. Oui, à *moi*. Comme s'il voulait à tout prix que je me sente concernée et descende dans l'arène avec les lutteurs. Saliou !

Le nouveau directeur de l'Institut porte un costume Mao. C'est visible, il est du style main de fer sans gant de velours. Avec lui, pas de danger que l'ordre ne règne pas. L'Ordre et la Loi ! Il convoque les professeurs dans un amphi... Que dit-il ?

– J'ai besoin de votre coopération.

Pas la mienne ! Non, non. Je ne suis pas venue ici pour faire respecter la Loi et l'Ordre. Les flics et les militaires y suffisent ! Saliou révoqué !

Je me glisse hors de l'amphi. Les étudiants font la queue devant la lingerie. On va leur confectionner des habits façon Mao. Plus de laisser-aller ! Et que cela saute ! La révolution, c'est d'abord affaire d'habits.

Tout à l'heure, les coopérants m'ont surprise quand j'ai découvert leur inimitié pour Saliou. Ils le traitaient de démagogue, l'accusaient de favoriser systématiquement élèves contre maîtres, d'entretenir l'indiscipline et l'esprit de rébellion. Est-ce que c'est vrai ? Moi, je suis, dans tout cela, comme un cheval avec des œillères, qui ne voit point la campagne autour de lui.

J'enjambe des culs-de-jatte à la porte de l'Institut et réveille le chauffeur de taxi. Endormi.

La maison de Saliou est pleine de monde. La nouvelle de la révocation s'est répandue, et le malheur, comme le bonheur, se partage. La vie est un triste manège. Le puissant

d'aujourd'hui est le déshérité de demain. Allah, miséricorde ! Je reconnais le correspondant de Birame III. Il est accompagné d'un homme squelettique, en boubou marron foncé, comme sa peau : le père de Birame III. Il prend mes mains entre les siennes comme s'il allait les baiser. Birame III dans ses lettres avait parlé de moi au village. Il m'appelait sa petite mère. Non, je ne vais tout de même pas pleurer. Pleurer de honte. Si je pleurais, ils se regarderaient attendris.

– Comme elle nous aime ! Vraiment, comme elle est une des nôtres !

Alors que c'est faux ! Hier, hier seulement...

Saliou se tient dans la chambre de ses enfants, assis entre deux berceaux. Il est seul. Il a l'air triste et abattu. Il me fixe de ses yeux pénétrants. Et j'ai peur comme si j'étais radiographiée. Poumon, foie, cœur, tripes passés aux rayons X. C'est absurde, il ne peut rien savoir. En même temps, le désir de tout confier me déchire. Saliou, écoutez et tâchez de comprendre. Cet homme-là, c'est le remède que je suis venue chercher. Celui qui je sais me réconciliera avec eux, avec nous, avec moi-même. Mes idées se troublent. Plus rien n'a de sens.

– Hier, j'ai conduit le père de Birame III chez vous. Il voulait vous saluer. Où étiez-vous ?

Où j'étais ?

J'errais dans la campagne, comme ces ancêtres qui ne trouvent pas de petit-fils où se réincarner. Je m'asseyais sur les branches basses des baobabs et je sifflais, horriblement, au passage des mortels. Parfois je tentais de boire leur sang.

– Nous savons de source sûre qu'ils l'ont tué. Ils l'ont battu à mort. Oh, ils parleront d'accident...

Qui ? Qui ?

– Mais Birame III !

Saliou, ne soyez pas absurde ! Ne divaguez pas ! N'échafaudez pas de mélodrames d'un goût douteux !

– Ils diront que c'est un accident. Nous savons nous que c'est un assassinat.

Si j'avais la force de rire, je le ferais ! Mais c'est impossible. Je le regarde avec terreur, car s'il disait vrai ! S'il disait vrai !...

C'est cette impression de mauvais tour qui me hante ! Si cela avait pu arriver à un autre garçon ! Ce serait pour moi comme ces récits de catastrophes que l'on lit dans les journaux. Ces scènes que l'on voit à la télévision. Un-avion-s'écroule-au-Chili : dix-sept-morts. Ces morts-là, on a beau dire, ils sont loin. Ils n'empêchent pas d'avalier la tasse de thé du matin. Parfois même, on sirote un whisky en regardant dénombrer les cadavres. Birame III !

– Nous avons la certitude...

La certitude ? Mais moi aussi, je peux l'avoir ! Je peux m'enquérir. Et directement, à la source !

– Véronica !...

Peut-être n'avais-je jamais, avant ce jour, regardé la ville ! Je m'étais mise à l'aimer, je l'ai dit, un peu comme j'aimais Mabo Julie, enfant. Sans songer jamais qu'elle souffrait d'être si laide. Un jour, j'avais certainement plus de treize ans, j'étais assise dans la cuisine. Elle hachait finement des cives, et je lui ai demandé.

– Pourquoi est-ce que tu ne t'es jamais mariée !

Elle a ri et d'un geste qui quinze ans plus tard, m'emplit de chagrin, car j'en perçois le désarroi, elle a secoué la tête !

– Me marier ! Qui voudrait d'une négresse noire et vilaine comme moi ?

– Est-ce que tu aurais aimé te marier ?

– J'aurais aimé avoir des enfants.

– Est-ce que je ne suis pas ton enfant ?

Elle a ri à nouveau.

– Ah ! Dieu est bon. Il ne t'a pas fait l'enfant d'une pauvre comme Julie Boigris !

La ville et le pays, c'est cela pour moi. Un cadre, un décor dont le dénuement même convient à mon humeur. Et soudain,

voilà que j'ai envie d'arrêter les hommes, les enfants, les femmes, et de leur hurler à l'oreille.

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Êtes-vous heureux ? Heureux – heureux ! Que me répondraient-ils ?

Il y a un attroupement devant la Maison de la radio. Les femmes se rendant au marché ont posé leurs bassines en émail.

– Un voleur, un voleur s'est réfugié là-dedans.

Un pauvre hère qui marche avec peine sort de la Maison encadré de deux robustes policiers. La foule s'écarte. Les femmes murmurent longuement. Que disent-elles ? Elles prient qu'on ne lui fasse pas trop de mal. Car lui aussi est sorti du ventre d'une femme.

– Nous sortons tous du ventre d'une femme !

Eux, moi, nous tous !

Je n'avais jamais rêvé me rendre au ministère de la Défense et de l'Intérieur. C'est un énorme bâtiment, non loin de l'ambassade américaine. Je pénètre dans une salle où deux gardes croquent des noix de kola, cependant qu'un troisième somnole près du téléphone. J'ignore l'expression que j'ai, mais ils se lèvent comme effarés et se mettent au garde-à-vous. Monsieur le Ministre-Monsieur le Ministre. Ah, pas d'atermoiements, il faut que je le voie. *Il faut...* Malgré cet empire sur lui-même que j'ai déjà remarqué, Ibrahima Sory semble estomaqué de me voir débarquer. Il arque les sourcils.

– Qui est Birame III ?

Ah non, monsieur le Ministre, la ville, le pays peut-être sont pleins de ce nom et vous prétendez l'entendre pour la première fois ? On me dit que les étudiants ont composé un chant en son honneur. Pas diffusé bien sûr sur les chaînes nationales. Mais qu'on scande ailleurs en sourdine.

Il avait encore le goût du lait

Dans sa bouche

Mais il a su crier Non

Non aux soldats

Non au tyran.

– L'étudiant ?

Il se lève. Je suis toujours surprise quand il est debout que sa taille ne dépasse guère la moyenne. A peine plus grand que moi. Tant il me donne une impression de force et de poids.

– Véronica, ne croyez pas que vos relations avec moi vous protègent. Si on doit vous frapper, je ne ferai rien pour l'empêcher.

Me frapper ? Pourquoi voudrait-on me frapper ? Qui le voudrait ? Je ne suis qu'une étrangère ; paumée.

– Cette affaire-là est du ressort de Mwalimwana. J'ai mieux à faire, croyez-moi, que m'occuper d'étudiants gâtés, impudents et têtus.

Gâté ! Birame III ! Il se lavait en plein air dans la cour de la concession de son correspondant, se frottait d'un bouchon de paille et s'essuyait de son pagne. Gâté ! Il hausse les épaules et me regarde comme si soudain je l'amusais fort.

– Un conseil ! Ne vous mêlez pas de juger, de prendre parti. Ce pays n'est pas le vôtre. Vous n'y comprenez rien. Nous avons nos méthodes.

L'assassinat, je suppose, est votre méthode favorite ? Il rit, un rire très jeune, décontracté.

Je suis un peu de son avis. Ma phrase est ridicule.

Qu'est-ce qui m'a précipitée dans ce rôle si peu fait pour moi ? Justicière ! La justice varie selon les temps et les lieux. Est-ce que je ne sais pas cela ? Je m'assieds dans un fauteuil de cuir. Il se penche sur moi ; il a soudain l'air gentil, presque fraternel.

– Je vais vous faire ramener à Heremakhonon.

A Heremakhonon ! Le meurtrier, c'est connu, ne cesse de rôder sur les lieux de son crime. Allons, pas de mélodrames. Mélodrame ? La réalité dépasse la fiction. NON-NON-NON. Toute l'affaire a pris naissance dans le cerveau survolté de Saliou. Des preuves, il faut des preuves en pareil cas ! Peut-être tout simplement Birame III est-il parti dans le Nord avec ses camarades !

Il y arrive à l'instant ! Les habitants sortent de leurs cases, rondes avec des toits en ombrelle. Les moutons bêlent entre les pieds des vaches. Les femmes chuchotent.

– C'est un enfant de la Côte.

A Heremakhonon ! Oui, car là du moins, ils ne me poursuivront pas. Ils, je veux dire, Saliou, le correspondant, le père de Birame III, les culs-de-jatte de la place du Marché et les deux lépreux blanchis qui vendent des paniers aux alentours de la mosquée. En fin de compte, j'ai deux meutes à mes trousses. La meute familière, celle qui se traîne après moi depuis des années. Une nouvelle, toute nouvelle, dont je ne connais pas encore les morsures. Réalisez mon ridicule ! Je suis venue chercher la paix, et qu'est-ce que je trouve ? Un jeune mort.

Je n'ai jamais perdu personne que j'aimais. A part Mabo Julie.

J'avais seize ans. Depuis des années, elle se plaignait d'une douleur au ventre. De temps à autre, Dr Carzavel, premier médecin noir, venu soigner le rhume des foins de ma mère, promenait ses doigts autour de son nombril.

– Allez, Julie ! Vous nous enterrerez tous !

Puis il refermait sa trousse et me pinçait la joue dans l'escalier.

Un beau jour, voilà que Mabo Julie pisse du sang. Littéralement. On l'emmène à la clinique. On l'ouvre. Tumeur maligne. Elle meurt.

Oh, elle a eu un bel enterrement, la servante des Mercier. Le marabout mandingue reniflait.

– Nous avons fini par la croire de la famille...

Moi, j'avais les yeux secs... Comme aujourd'hui. Je n'ai jamais su pleurer.

Le jardinier d'Heremakhonon est un Fon du Dahomey que la quête du travail a amené jusque-là. Il a fait la guerre d'Indochine. Été docker à Marseille. Conducteur de camions en Algérie. Il parle tout seul, un peu de français, un peu

d'anglais, un peu d'arabe, sous son chapeau conique. Parfois il s'interrompt pour mimer un combat imaginaire. Ou rire à gorge déployée. Dans ses pérégrinations, il a appris à lire et porte dans sa poche un exemplaire tout écorné d'une édition abrégée des *Misérables*. Il me crie derrière sa haie de rosiers.

– Mademoiselle, la vie comme tu veux ?

Non, Agossou. La vie, c'est une mégère boiteuse. Elle fume la pipe, assise au seuil de sa case et quand je passe à sa portée, elle marmonne méchamment. Elle m'a jeté un sort, et le sort, je n'ai jamais pu le défaire. Voilà pourquoi j'erre d'un continent à l'autre, à la recherche de mon identité, *dixit* Ibrahima Sory, et trouvant des cadavres sur mon chemin.

De toutes les façons, il faudra que je me confesse. Encore, une confession. Encore un péché à ajouter. Vénuel ou mortel ?

Me confesser à Saliou. Chercher sa main dans l'ombre, ne pas voir ses yeux... Toute ma vie, je me suis mise dans des situations impossibles. Impossibles ? Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai à voir, moi, dans leurs affaires ? Abdoulaye s'inquiète de me voir, immobile dans ce fauteuil relax rayé. Il m'aimerait capricieuse, exigeante, fiévreuse, pour avoir le plaisir de me servir et me satisfaire. Le plaisir, peut-être pas. Mais enfin c'est son rôle. Quel est le mien ?

Il faudrait que je dorme un bon coup. Le sommeil est le frère de la mort. Des années durant, le sommeil m'a emmenée aux Indes. A cause du Taj Mahal. Même les Anglais qui ont retenu leur souffle devant le Taj. Je me voyais fille de brahmine... (pas d'intouchable, bien sûr), le tilaka au milieu du front. Et puis mon sommeil s'est détérioré. Jusqu'à l'intrusion du balayeur. Intrusion finale. Dernier acte. On plie bagage. On va camper ailleurs. Et c'est ainsi que l'on débarque, sans bagage et sans guide, en pays inconnu. J'ai été parachutée dans le Sahel. Autour de moi, des carcasses d'animaux.

Pour plaire à Abdoulaye, je vais boire du thé à la menthe. Il est assis à la turque, comme on dit, à mes pieds et il y a ce petit bruit de source. Si je l'interrogeais ? L'interroger sur

quoi ? Mieux vaut fermer les yeux. Que la paix du Ciel descende en moi.

Je ne saurais dire quand Ibrahima Sory revient, et si je l'ai attendu longtemps. Il m'apparaît sur la terrasse mi-moqueur, mi-courtois.

– Vous êtes calmée ?

Abdoulaye s'incline pour lui dire quelques mots. Il a un geste d'impatience. Abdoulaye disparaît. Compris, voici venir le temps du repos. Je suis le repos du guerrier. Pourtant, je viens d'une île où les femmes sont de solides matrones. Il faut compenser la désertion des mâles, car trois siècles ont fait de nos hommes des géniteurs et rien de plus. Ils procréent comme des laboureurs répandant les semences par erreur dans le premier champ venu. Quand je dis les femmes, remarquez, je ne parle pas de celles de mon milieu. Celles-là, non. Elles ont compris qu'une vraie femme doit avoir son rhume des foins, ses allergies, bref, être un être faible. La force varie en sens inverse de la promotion sociale. Le *nec plus ultra*, c'était la femme du Dr Carzavel qui allait de l'église à son lit de repos. Mais qui accouchait bon an mal an, preuve que sous le rapport de la fonction de reproduction, elle n'allait pas si mal.

– Je me suis renseigné pour votre étudiant. Il a été envoyé dans le Nord avec ses camarades. Il bitumera les routes et défrichera les forêts. Cela lui donnera le temps de réfléchir.

Réfléchir à quoi ? A quoi veut-on que Birame III réfléchisse ?... Il ferme les yeux.

– Les femmes sont épuisantes. Voilà pourquoi je vis à 600 km de la mienne.

De la sienne ? On a beau dire qu'on a l'esprit large ! Ainsi il est marié ?

– J'ai été marié pendant que je faisais mes études à Paris, avec une jeune fille que j'avais vue quand j'allais étudier le Coran chez son père, un saint marabout.

Que fait-elle, cette épouse ? Où est-elle ?

– Dans le Nord. Sa concession est la plus belle de notre village ; elle a deux fils en bonne santé. Elle est heureuse.

Oui, le bonheur comme la justice est une notion toute relative. Et lui ? Est-il heureux ? Il rit franchement. Décidément cet homme s'amuse beaucoup en ma compagnie.

– Moi ! Je laisse aux Occidentaux la poursuite du bonheur. J'ai d'autres soucis...

Lesquels ?

– Reconstruire un pays que la colonisation a vidé de ses forces...

Reconstruire ? A coups d'emprisonnements d'étudiants ?

Il rit plus fort.

– Véronica, est-ce que vous ne seriez pas une de ces gauchistes qui maintenant font de l'Afrique leur terre d'élection ?

Je m'en défends... Ah ! que je m'en défends ! Voilà que je sais ce que je voulais savoir. Birame III est en vie. Il bitume les routes, dans un treillis trop grand. Après, les paumes calleuses, il nous reviendra.

– Vous savez ce que je ferais si j'avais le choix ? Je me retirerais dans mon village, je prierais, je méditerais le Coran.

En vérité ? Pardonnez-moi, monsieur le Ministre, vous n'avez pas la gueule d'un mystique. Ni tout à fait le comportement. Après tout, peut-être que je n'en sais rien. C'est l'Occident, encore lui, qui sépare la chair de l'esprit. Peut-être chez les vôtres, faire l'amour est-il manière de rendre grâce au Créateur ? La femme est un champ, l'homme est son laboureur. Laboure-moi, donc, laboureur. Je le comprends, à chaque fois davantage, l'amour avec lui est un jeu, un divertissement, un sport. On s'y jette à corps perdu et puis, on n'y pense plus... Alors moi dans l'affaire ? Baisée au figuré comme au propre. Car s'il ne m'aime pas, s'il ne me permet pas de l'aimer, comment retournerais-je à ma nuit utérine ? Comment renaîtrais-je sans honte, ni mépris secret ? Il faut m'aider. Nommer mes rab pour qu'ils s'éloignent de moi et retournent, retournent à la pointe de Sangomar.

Il s'écarte. Je suis habituée à son interrogation courtoise et tellement inattendue. Je fais non de la tête. Nous voilà repartis.

A fond de train, dévalons la pente de la montagne.

Elle est venue l'heure de la confession et plus vite que je ne le pensais et pas du tout comme je le pensais. Moi j'avais imaginé une entreveue dans la pénombre, bienveillante aux remords, un chuchotement hésitant. Au lieu de cela, le soleil du grand jour, Saliou qui m'a tirée de ma sieste et qui hurle.

– Dites-moi que ce n'est pas vrai !

Comment l'a-t-il su ? J'aurais dû m'en douter ; cette ville n'est qu'un gros village ; rien n'y demeure secret.

– Dites-moi que ce n'est pas vrai !...

Ses doigts maigres et noueux s'enfoncent dans mon épaule. Saliou, restons calmes. Laissez-moi vous expliquer...

– Qu'est-ce qu'il y a à expliquer ? Est-ce que vous ne savez pas qui est Ibrahima Sory ? Est-ce que Birame III et moi ne vous l'avons pas assez dit ? L'élément le plus réactionnaire et le plus rétrograde de l'entourage de Mwalimwana. A cause de son nom, de sa famille, il jouit d'une influence que rien ne justifie. Rien. Ni sa valeur personnelle. A Paris, nous avons fait nos études ensemble, on le voyait se pavaner au milieu d'une cour de jeunes bourgeoises, excitées à l'idée de faire l'amour avec un *prince* nègre...

Saliou, Saliou, c'est mon cas !

– Chaque coup de frein à la Révolution, chaque trahison, sachez qu'il est derrière !... Qu'est-ce que vous voulez m'expliquer ?

Évidemment quand la question m'est posée si nettement, mes idées se brouillent. Attendez !... J'ai la conviction. Basée sur quoi ? Je ne sais, continuons. J'ai la conviction qu'il peut me sauver. Me réconcilier avec moi-même, c'est-à-dire avec ma race. Nous disons plutôt avec mon peuple.

– Lui ? Lui ? Sa famille n'a jamais fait que s'engraisser du sang du peuple.

Quelque part, nous nous mélangeons les pédales et le dialogue n'est pas possible. Pour lui, le peuple est une notion concrète, précise. Pour moi... Je m'assieds dans un fauteuil, car l'étau de ses doigts s'est desserré. Nous nous regardons à travers la pièce. Il a l'air de souffrir. Est-ce que c'est à cause de moi ?

– Véronica, pourquoi ?

Que répondre à cela ? Il ne pourrait pas me comprendre. Il faudrait qu'il ait vécu ma vie.

– Tant d'hommes dans ce pays ! Des copains de lutte, solides, sérieux ! Il fallait précisément que vous choisissiez celui-là !

Il me paraît soudain qu'il a un fier toupet. Qu'il veut m'enrégimenter, m'embrigader. Jusqu'à l'amour que je ne dois faire qu'avec celui qui lui convient. En un sens, il n'est pas bien loin du marabout mandingue... Ah, je n'ai pas le cœur à être désagréable avec lui. De mes deux premiers amis, l'un bitume les routes. Vais-je perdre l'autre ? Il hoche la tête.

– Non, je ne désespère pas de vous amener à voir clair.

Espoir fait vivre. Dit-on. Moi, je ne crois pas. Si l'espoir était refusé, si les jours ne valaient que ce qu'ils valent, tout serait différent. Plus de dupes !

La voix rauque du muezzin s'élève. Il ne s'agit plus de bavarder. Moi j'ai un cours à donner. C'est pour cela que je suis payée. C'est la justification de ma présence ici. Tout le reste est littérature.

Les étudiants traînaient autour de la salle. Certains fument avec ostentation. Défendu de fumer dans l'enceinte de l'Institut. Pour sûr, ce n'est pas moi que cela dérange. Je leur offrirais plutôt des cigarettes à ces gosses ! Pas celles que manufacture l'usine locale, bâtie avec le concours des Chinois. Des blondes. Des Benson and Hedges. Le signe de votre succès. Allons, assez traînaillé ! Il faut entrer dans la salle. Je donne l'exemple.

Au tableau, à la craie rouge, une inscription en lettres majuscules.

« Nous détruirons les Ministres

Leurs Mercedes

Et leurs Putains. »

Est-ce que c'est moi que cela vise ? Je me retourne... Il n'y a pas de doute, c'est bien moi. Ils sont au seuil de la salle, les mains dans les poches de leurs tuniques Mao toutes neuves. Ils me regardent. Hostilité, mépris. Encore mépris. Le mépris fleurit sous mes pas. Qu'est-ce que je dois faire ? Ils me guettent.

Première éventualité. Faire volte-face et tonner : « Qui a écrit cela ? » Foncer dans le bureau du nouveau directeur. Mettre de mon côté l'Ordre, la Discipline, le Respect dû au maître. Déclencher ma petite répression. Ils jouent sur le velours. Ils savent que je n'en ferai rien. Que je suis une voyageuse paumée. Qu'on peut attaquer par surprise. Laisser couverte de sang dans les rues. Je ne vais tout de même pas fondre en larmes. Ils me guettent. Un adulte ne doit jamais perdre la face. Cela je l'ai deviné dès l'enfance. L'éponge est grosse, carrée, verte comme une algue malsaine. Elle mouille un peu ma main. J'efface le tableau. Putain de ministre ? Moi ? De quel droit me jugent-ils ? Me rasant-ils la tête ? Me pendent-ils aux hautes branches de l'arbre ? Mon cadavre va pourrir parmi les fleurs du flamboyant.

De quel droit ? Si je comprends bien, dans ce pays, faire l'amour revient à faire un choix politique. J'essuie mes mains un peu crayeuses dans mon mouchoir. Je me retourne. Ils entrent. J'aimerais qu'ils se livrent à quelque acte de violence. Par exemple, qu'ils me crachent au visage en passant l'un après l'autre. Ce serait très buñuelesque. Des crachats épais et mousseux du temps du ramadan. Qu'est-ce que je ferais alors ? Parce que personne ne reçoit des crachats sur la gueule sans rien dire. Au lieu de cela, ils sont assis et me regardent. Ils attendent. Quoi ? Rien. Je commence mon cours. D'une voix égale. Pas de doute à présent, j'ai de l'estomac. Plus comme la première fois. Ou même la deuxième.

Festival des Caraïbes. Château de Vincennes.

Qu'est-ce qui m'avait prise ? Neuf ans, je vous dis. Alors un coup de cafard !

Ils étaient debout à l'entrée, le béret noir incliné sur l'oreille.

Manquaient les fusils à répétition. Le créole, si je ne l'ai jamais parlé je le comprends tout de même et leurs injures entre leurs dents serrées se vrillaient dans ma chair.

Alors, j'ai déguerpi !

– J'ai plus d'estomac à présent. Je ne déguerpis plus. Je fais mon cours. Jusqu'au bout.

– Mademoiselle, je vous jure que nous n'étions pas d'accord. C'est Oumar...

Vous n'étiez pas d'accord, mais vous l'avez laissé faire. C'est toujours la même chose. La majorité silencieuse ne sort de son silence qu'une fois les bombardements terminés. Le pays ravagé. Et les enfants sans père courant dans les tranchées. Alors, elle dit qu'elle aussi en avait assez de tout ce sang.

– Nous n'étions pas d'accord, je vous jure. Nous avons voulu l'empêcher.

Laissons cela, Abdou. Après tout, c'est ma vie privée. Vous savez ce que cela veut dire ? Abdou était le meilleur ami de Birame III, lui aussi, chétif et crasseux, peu surveillé par un correspondant débordé. A lui, comme à Birame III, j'ai donné un boubou, des chaussures, des cahiers. Pas que je m'en vante. Cela ne faisait qu'apaiser ma conscience. Pas résoudre leurs problèmes, je le sais.

Il me suit à travers la cour. Pourquoi s'accroche-t-il ainsi ? Craint-il d'avoir tué la poule aux œufs d'or ? O combien ! Puisqu'il apparaît qu'un ministre la couvre ! Chassons cette mauvaise pensée. Et cet enfant à moitié en larmes.

Le nouveau directeur parade devant son bureau.

– Alors, Mademoiselle, tout se passe bien ?

Il a le mot pour rire celui-là ! Si je lui disais : « Vos chers étudiants viennent de me traiter de putain. » Que ferait-il ?

Non, il y a des injures dont on ne peut se laver que soi-même.

– Collaborer à maintenir l'ordre, la discipline... Moi, une putain ? Qui n'ai jamais reçu un sou !

S'ils savaient cela, comme ils riraient ! Le marabout mandingue s'en tordrait les côtes.

– Je demande à tous les enseignants...

Qu'est-ce qu'il demande ? Qu'on ne me demande rien !

C'est l'heure douce du jour. Déjà la nuit guette et va s'installer. Je hèle un taxi dont le chauffeur ne m'entend pas, assourdi par le fracas de son engin déglingué. Un autre s'arrête et me sourit.

– Tu vas où ?

Où ? Retrouver ma sœur en putainerie. Les oiseaux de même plumage...

Adama sort de sa longue sieste. Elle est fraîchement baignée, parfumée, peignée. Jean Lefèvre engueule un ouvrier sous-alimenté qui a gâché du ciment. Ne me dites pas que ce sont de piètres confidents. On a les confidents qu'on peut. Les confidents qu'on mérite. Qu'est-ce qu'une putain peut s'offrir, à part un curé ? Ou une autre putain ?

Je pleure un bon coup. Ils s'affolent.

– Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Ils sont méchants dans ce pays ! Tous des salauds ! Les Blancs, la trique des Blancs, c'est cela qu'il leur fallait !

Je reconnais que c'est absurde de pleurer comme ça. Mais la journée a été rude ! Je renifle. C'est que je n'ai pas envie d'expliquer toute l'affaire. Simplement de poser une question. Comment se fait-il que, quoi que je fasse, on me jette des pierres ? On me lapide ?

– Qu'est-ce qu'elle dit ? Mamadou, apporte un grand verre d'eau !

Non, je n'ai pas une insolation. Le soleil, « qui grille tout jusqu'aux roses », ne m'a pas grillé le cerveau. Je veux savoir pourquoi, partout, toujours, on me condamne. Jean-Marie : je

me faisais Marilisse. Jean-Michel, aussi – surtout. A présent *quoi encore* ? Qu'est-ce qu'ils vont inventer pour m'empêcher de faire l'amour en paix ? Jean Lefèvre débouche une bouteille de pastis. Je bois. Allons, est-ce que je ne sais pas déjà ce qu'ils ont inventé ? Ce qu'ils me reprochent ?

– Je me suis toujours demandé ce que vous étiez venue faire dans un bled pareil.

Qu'est-ce qu'ils riraient s'ils me voyaient ! Le marabout mandingue en oublierait ses crises de goutte qui, m'ont dit Aïda et Jalla, le clouent dans un fauteuil deux jours sur cinq. C'est drôle comme les maladies classent l'homme. Les uns crèvent de kwashiorkor. Inutile de dire lesquels. Les autres crèvent de syphilis. On sait aussi lesquels. Certains ont la goutte, mal de la bonne chère. Il rirait ! Il n'aurait pas tort ; je commence à comprendre mon erreur. Si je voulais faire la paix avec moi-même c'est-à-dire avec eux, c'est-à-dire avec nous, c'est chez moi que je devrais retourner. Dans ma poussière d'îles (*dixit* le général), ballottée aux quatre coins de l'Océan par Betsy, Flora et autres femelles. *Chez moi*. Retrouver les caricatures obscènes de mon enfance. Après tout, notre clique négro-bourgeoise ne représente que deux ou trois poignées de familles. Et la mulâtraille bien peu, elle aussi. Il y a tous les autres. Que font-ils ? Je l'ignore. Je ne sais d'eux que ce qu'on m'en a dit. *Chez moi*. Pas ici, où je suis étrangère. Où l'on me catapulte dans des conflits dont j'ignore l'a b c. *Chez moi* ! Neuf ans que je ne suis pas *rentrée*, comme ils disent. Mon père et ma mère ont les cheveux tout blancs. Quand j'avais quinze ans, j'ai lu dans un texte de Ben Jonson (car j'avais de saines lectures, moi ; pas les *Principes du marxisme-léninisme* ou...) que les cheveux des Noirs ne blanchissaient pas, et je m'étonnais des tempes grisonnantes de Mabo Julie quand elle repoussait son madras.

Tout de même les deux pastis m'ont remontée. Adama me propose des poulets grillés au citron et des frites de patate douce. Un peu comme Jean-Michel qui me voyant sombrer dans la morosité, m'emmenait déguster des huîtres au *Petit Zinc*. Les serveurs nous regardaient. Qu'on ne s'y trompe pas, cela ne fait pas mauvais effet d'être accompagné d'une négresse. A condition, bien sûr, qu'elle n'ait pas l'air de sortir

de derrière une caisse de Monoprix. Si elle fait pute, c'est encore excusable. Parce qu'au fond, pour la majorité, la lisière est mince entre la négresse et le sexe. Qu'est-ce qu'il fait, Jean-Michel en ce moment ? Je voudrais rentrer chez moi.

Chez moi.

Comme la ville me paraît petite, dérisoire ! Cependant c'est là que je suis née, que j'ai grandi. On me montre le quartier neuf, les H.L.M. qui ont remplacé les cases en caisses à savon et tôle ondulée ; les autoroutes ; les nouveaux hôtels ; et le parc naturel coupé d'une rivière dont l'eau est si froide. Je suis assise sur une grosse roche grise et je suce mon pouce. De l'auto-char *Bienfaisante Providence*, des douzaines d'hommes et de femmes descendent. Ils battent le gwo-ka. Un couple ondule du *bonda* et mime les gestes de l'amour. Mabo Julie s'égosille. Au volant, le marabout mandingue soupire.

– Bientôt, on ne pourra plus sortir. Ils seront partout.

Buvons. A cette heure, seul le pastis est vrai. Vrai. Vrai. L'ennui, c'est que cette vérité-là donne la gueule de bois. Et comment ! A ne pas pouvoir ouvrir les yeux sans recevoir un coup de maillet sur la tête. Et la bouche pleine de chewing-gum.

Tout de même, je n'ai pas rêvé, c'est déjà cela. Un trou noir, de la table chargée de poulets grillés à ce lit déjà mouillé de ma sueur. Il faut retourner au lycée. L'inscription sera-t-elle à nouveau au tableau ? Si oui, qu'est-ce que je fais ? Rien. Mon cours comme si de rien n'était. Je ne l'efface même pas. Ou alors des petits bouts, si je dois écrire quelque mot difficile.

Abdourahmane s'inquiète. Faut croire que j'ai vraiment sale mine !

A ma porte, se tient un aveugle aux prunelles révulsées qui a pris l'habitude de venir mendier le matin. Qu'il aille se faire voir ailleurs ! Attention ! Je suis sur la mauvaise pente. Encore un peu et je vais basculer dans la haine. Je vais me mettre à haïr ce pays, ses hommes, ses femmes, ses enfants. Simplement parce que je ne les comprends pas, que la distance d'eux à moi m'irrite et que leurs sourires cachent peut-être ce

qui m'a été brutalement révélé hier dans les yeux des étudiants. Si je me mets à les haïr, ceux-là aussi, que me restera-t-il ? Un homme lance à deux centimètres de mon pied droit un long jet de salive. N'y voyons pas d'intention. C'est seulement le temps du ramadan.

L'inscription sera-t-elle au tableau ?

Il est évident qu'elle n'y sera pas ; car apparemment, il n'y a pas de cours.

Les étudiants sont rangés dans la cour sous la surveillance non pas cette fois de militaires mais de miliciens en ceinture aux couleurs du Parti. Que se passe-t-il encore ? Mes collègues coopérants me l'expliquent. Avec lassitude, car c'est le sentiment que toute cette comédie inspire : on a trouvé des tracts dans les pupitres, dans les réfectoires, dans les dortoirs. Des tracts ? Oui, ils reproduisaient le visage de cet étudiant. Quel étudiant ? Le jeune responsable Birame III. Avec une légende « martyr de la Révolution Africaine ».

Du coup, j'attire une chaise à moi et je m'assieds, les jambes coupées. Puisque Birame III n'est pas mort !...

– Allez le leur dire ! Ils affirment qu'au camp Chaka les militaires l'ont battu à mort !

Version Saliou qui semble s'imposer !

Qu'est-ce j'en ai assez de toutes ces histoires ! Et je ne suis pas la seule. Mes collègues enragent.

– Qu'ils le ferment, ce foutu Institut ! Et qu'ils nous renvoient chez nous.

Parce qu'il faut être juste ! Bien sûr, c'est le dieu C.F.A. qui fait les coopérants traverser les mers, et pourquoi pas ? Mais enfin ils préféreraient avoir du travail à faire que rester à se croiser les bras ! Si encore la ville offrait des possibilités d'agréable farniente ! Hélas ! Cette cour des Miracles en liberté !...

Ainsi qu'est-ce que je vais en faire, moi, de toutes ces heures à tuer ?

Sur la galerie, il y a des tas de rectangles de papier vert pâle. Un visage d'adolescent. Une légende. Ce mot somptueux « Martyr ». Je presse le pas, puis comme je suis là, à me dandiner sur un pied, le soleil me frappant à grands coups de maillet sur la tête, ne sachant trop où aller, une Mercedes s'arrête à ma hauteur. A l'intérieur, une femme noyée dans un grand boubou de lamé or, une perruque à la Carita, mordillant un cure-dents d'une vingtaine de centimètres.

– Véronica !

Honte à moi de ne pas l'avoir reconnue ! Ramatoulaye, ci-devant princesse de Belborg. Elle se pousse pour me faire place et les vapeurs de Chanel n° 5 m'étourdissent. Que se passait-il encore à l'Institut ? Ces étudiants ! Ah, après tout ce que Mwalimwana a fait pour eux ! Gâtés ! gâtés ! S'ils avaient grandi du temps des Blancs ! Quand avoir son certificat d'études était une performance ! Mwalimwana est un saint que sa bonté même perdra. Au lieu de mettre tous ses opposants au pas. Parce que c'est évident, derrière ces enfants, il y a des instigateurs cachés et c'est ceux-là qu'il faut frapper. Frapper fort. Frapper dur. Frapper définitivement.

– A commencer par mon beau-frère Saliou ! Je le dis, même si c'est mon beau-frère !

Voilà un homme à qui Mwalimwana a proposé un poste d'ambassadeur. A Berlin, en Allemagne de l'Est. Qu'est-ce qu'il veut, hein, qu'est-ce qu'il veut ? Et il entraîne sa femme et ses enfants dans la misère. Et Oumou Hawa qui ne veut pas divorcer. Belle et jeune encore comme elle, elle trouverait vite un autre mari. Cependant, qu'elle n'aille pas prendre pour mari un ministre ! Car alors, toujours seule à la maison, avec les enfants, les parents, les parasites. Ah ! les parasites ! La famille étendue, c'est la plaie de l'Afrique.

La Mercedes s'arrête près du marché, où le chauffeur court chercher trois boubous qu'elle a donnés à broder à des Maliens, les meilleurs brodeurs de l'Afrique de l'Ouest, dit-elle. Quelle puanteur ce marché ! Le plan d'urbanisme prévoit des halles comme celles de Rungis dans le quartier de Tonga. Un jour cette ville sera belle ! Elle m'interroge sans aucune malice.

– Comment va Ibrahima Sory ? Quelques jours que je ne l’ai pas vu.

(En vérité, cette affaire-là, c’est le secret de polichinelle !...) Oui, la famille étendue, c’est la plaie de l’Afrique. Outre ses cinq enfants, elle élève deux enfants d’une sœur cadette qui a perdu son mari, plus trois enfants d’un frère de son mari, un bon à rien, qu’on a essayé de caser partout. Ibrahima Sory a tout fait pour lui. Car Ibrahima Sory a le sens de la famille. Le Vieux l’a dit et tout le monde le sait : quand un homme a un fils comme Ibrahima Sory, il peut mourir en paix. Profondément croyant, respectueux des traditions.

Malgré moi, j’écoute à présent de toutes mes oreilles. C’est un portrait tout différent de ceux qu’on m’a brossés par ailleurs. Je le sais déjà, on peut brosser d’un même individu autant de portraits que l’on veut. Et d’une certaine façon, ils seront tous ressemblants.

– Oui, un bon fils ! Un bon frère...

Un bon époux ?... Elle rit. Ce genre de mariage, décidé, arrangé par les familles avant même la naissance des enfants, ne donne jamais de bons résultats. Heureusement, la coutume disparaît. Mwalimwana a lancé une vigoureuse campagne contre les mariages forcés. Il a eu tous les Anciens contre lui... Pauvre Mwalimwana, voilà que je me mets à le plaindre. D’un côté, des Saliou et des Birame III qui veulent tout changer. Et que la Justice s’installe avec l’Égalité et le Pouvoir au peuple ! De l’autre, d’autres qui veulent que rien ne change. Entre les deux, le peuple qui ne dit mot et dont chacun prétend interpréter le silence. Car il ne dit mot, ce peuple. Il prie, il mendie, il fait la queue aux coopératives, aux dispensaires, il enterre ses enfants, il les baptise, le tout, en silence.

La villa de Ramatoulaye est voisine de celle d’Ibrahima Sory (pas étonnant donc qu’elle soit au courant). Elle porte un nom moins hermétique *Villa mon rêve*. Elle est meublée en style Directoire. *Directoire*. La tête me tourne ! Car ce style Directoire, c’est celui qu’affectionnait le marabout mandingue, ne me demandez pas pourquoi. Notre maison donc était meublée en Directoire. Pas de concession au laisser-aller tropical, du Directoire, net et pur. Quel coup ! Quand je me

traînais à quatre pattes, c'est sur des meubles pareils que je me suis cogné la tête. Quand je tentais de me tenir sur mes pieds, c'est à des meubles pareils que je me suis agrippée de mes petits doigts ! Et les enfants de Ramatoulaye ! Eux aussi ! Les aînés arrivent de leur pensionnat de Lausanne pour de brèves vacances et ils nous ressemblent ! Je veux dire qu'ils ressemblent à ce qu'Aïda, Jalla, nos chers petits amis et moi étions. Qu'on ne m'accuse pas de m'affoler pour rien. Ils nous ressemblent, vous voyez, ce que cela veut dire ? Par la vertu d'un ameublement et de quelques enfants, voilà que mon jus de pamplemousse, breuvage que j'affectionne généralement, quand je n'essaie pas d'oublier à coups de pastis, prend goût de fiel. Quelque part dans la villa, un enfant fait ses gammes et littéralement, c'est la nausée. Tout revient, tout. Les rideaux de voilage à plumetis, l'odeur des glaïeuls qu'affectionnait ma mère, et notre maîtresse de piano.

– La ! La ! Sol ! Sol !

Calmons-nous. Je suis une malade qui partout voit son mal ! Tout de même, je ne veux pas les condamner au balafon et à la kora. Ni leur interdire de meubler avec goût leur intérieur. Avec goût ? Qu'est-ce que cela veut dire ? N'est-ce pas précisément au nom du goût, de la correction, des belles manières que l'on a fait de moi ce que je suis ?

– Hafsa, vite, deux comprimés d'Aspro pour mademoiselle qui a mal à la tête.

Ce n'est pas de l'Aspro qu'il me faudrait. Mais des tranquillisants d'une espèce particulière. Au déjeuner, mes mauvaises impressions s'apaisent. La table est mise luxueusement, soit. Les couverts sont d'argent, les verres de cristal. Mais le riz est brûlé et la sauce incolore. Le marabout mandingue ne tolérerait jamais un tel menu, lui qui aujourd'hui souffre de la goutte. Hafsa réprimandée réplique vertement à sa maîtresse. Avec ce va-et-vient d'enfants, de parents, de soi-disant parents, depuis le matin, c'était la énième fois qu'on cuisinait. Du mouton égorgé la veille, il ne restait rien. Et pour le soir, il faudrait bientôt se mettre à plumer des poulets. Même au motel *Hailé Sélassié*, route de l'Aéroport, on ne travaillait pas autant. Et on était mieux payé.

Et on avait deux jours de repos par semaine. Ramatoulaye soupire.

– A présent voilà comment les domestiques nous parlent. Mwalimwana est un saint, c'est certain. Mais croyant bien faire, car c'est vrai il y avait trop d'abus dans nos vieux systèmes, mon père par exemple avait droit et de vie et de mort sur des centaines d'hommes, Mwalimwana donc croyant bien faire a planté cette idée de socialisme dans le pays, d'égalité entre le maître et l'esclave, et voilà ce que cela donne. Des étudiants qui n'obéissent plus aux maîtres. Des marabouts qu'on traite de charlatans. Des voleurs. Des criminels qui n'ont pas peur des tribunaux. A présent, Mwalimwana regrette. Il veut faire machine arrière. Il a compris que le socialisme tuera l'Afrique. La tuera plus sûrement que des années de colonisation. Oui, il la tuera. N'en déplaise à ceux qui disent le contraire.

La querelle me dépasse. Je n'ai rien à répondre. D'ailleurs Ramatoulaye n'a cure de ce que je pourrais répondre.

Je ne me suis jamais rendue à Heremakhonon que sur invitation. On pourrait même dire sur ordre. La tentation est trop grande : il suffit de pousser une petite porte dans la haie. Agossou est déjà à son poste un tuyau de plastique vert à la main. Il me sourit de sa bouche édentée. Abdoulaye arrive en toute hâte. J'imagine que le maître fait sa sieste comme toute la ville. Car on dort partout à cette heure. La ville est peuplée de fœtus ; qui encombrent le marché, matrice puante ; qui encombrent la place de l'Indépendance, sous les grands arbres ; qui encombrent les quais. Abdoulaye sourit : le maître ne fait jamais la sieste. Il est dans son bureau. Il travaille.

Eh bien, les affaires de l'État sont en bonnes mains. Le maître consent tout de même à s'y arracher. Je l'ai dit, c'est un homme courtois. Il s'avance.

– Précisément, j'avais envie de vous voir...

Heureuse de l'entendre dire.

– Comment pourquoi ?

Il rit. Surtout qu'il ne commence pas à rire. Alors que j'ai passé la matinée à recevoir les coups de maillet du soleil sur la tête, que j'ai eu la nausée chez sa sœur, que j'ai si mal déjeuné et que... et que Birame III... Il s'étonne.

– Je me demande pourquoi cette affaire vous tracasse tant. Qu'est-ce qu'il y avait entre cet étudiant et vous ?

Là, le ton et le regard sont flic, super-flic. Il est absurde. Qu'est-ce qu'il pourrait y avoir entre ce gamin et moi ? Je n'ai aucun goût pour les initiations, si c'est à cela qu'il songe.

– Est-ce que je ne vous ai pas donné ma parole que toutes ces rumeurs sont fausses ? Orchestrées par certains...

Sa parole, sa parole ! Qu'est-ce qu'elle vaut sa parole ? Étalon d'or coté en Bourse ? Ou coquillage sans valeur de l'océan Indien ? Qui me le dira ?

– Attendez-moi, voulez-vous ? Je vais me débarrasser de mes collaborateurs.

Collaborateurs qui collaborent à quoi ? Qu'est-ce qu'on fabrique quand on est ministre de la Défense et de l'Intérieur ? Même à l'heure sacro-sainte de la sieste !

– Je croyais que vous le saviez déjà : on assassine et on emprisonne de malheureux étudiants.

Il s'en va en riant. Ce rire, je ne peux pas le supporter. Il a un peu la sonorité autosatisfaite de celui de mon père. Curieux les rires ! Certaines personnes gloussent, en mettant la main devant la bouche parce qu'il leur manque des dents. Certaines lancent en l'air des coups de trompette à la Louis Armstrong. Et c'est tout à fait ce qu'il faut éviter. Un rire doit être étudié comme une gamme : c'est une des premières leçons qu'on m'a apprises. Le rire fait le nègre... M. le Ministre met près d'une heure à se débarrasser de ses collaborateurs. Si je lui disais tout à trac que je l'aime ? Je sais, ce sont des choses qui ne se disent plus. Ou alors, avec tellement de désinvolture que le cliché en est renouvelé. Et puis, je ne sais même pas si c'est vrai. J'aime cet homme ou une certaine idée que j'ai besoin, à travers lui, de me faire de l'Afrique ? A bien réfléchir aimer c'est toujours se faire une idée. Dans mon cas, c'est plus

grave, parce que l'idée que je me fais de lui et par conséquent de l'Afrique est vitale, et en même temps si vague, si imprécise. Quelle est cette idée ?... Celle d'une Afrique, d'un monde noir, que l'Europe n'aurait pas réduit en caricature d'elle-même. Qui pourrait dire : « Du temps où l'Occident était un bordel, nous autres gouvernions nos peuples avec sagesse, nous autres créions, nous autres innovions. » Au lieu d'expliquer cela qui est long, je dis : Si on ne faisait pas l'amour ? Il m'interroge poliment.

– Vous n'êtes pas bien ?

Il ne s'agit pas de cela ! Simplement, nous n'avons jamais parlé. De rien. A la petite lueur qui s'allume dans ses yeux, je devine que je recommence à l'amuser. Alors, allons-y. Faisons l'amour. Et tant pis pour moi, avec ma rage de psychanalyse !

– Vous savez ce que vous n'avez pas encore compris ?

Monsieur le Ministre, il y a pas mal de choses que je n'ai pas encore comprises. En somme, je n'ai rien compris. A rien.

– Ici, il n'y a pas de place pour les petits problèmes personnels, la sentimentalité, les caprices. Nous sommes au lendemain d'une révolution...

Ah oui ? Certains affirment qu'elle n'a pas eu lieu, votre révolution. Ou alors, qu'elle a été si vite trahie...

– Vous parlez de choses que vous ignorez...

Là, il a raison. Cependant s'il m'expliquait, je ne suis pas plus obtuse qu'une autre, je comprendrais. L'ennui, c'est qu'il ne désire rien m'expliquer. D'abord parce qu'il estime que ce n'est pas mon affaire ; je suis une étrangère. Et surtout parce que mon sexe l'intéresse plus que ma tête ou mon cœur ou les deux. Allez, allez. Faisons l'amour ! Et que cela saute ! Que cela saute haut ! On raconte chez nous l'histoire de cette négresse dont les reins étaient de véritables ressorts à boudin et qui régulièrement envoyait ses partenaires au plafond. Je crois même qu'il y a une biguine là-dessus.

L'Institut est fermé pour un mois. Aux vacances du ramadan ont été ajoutées des *vacances disciplinaires*. Ce que cela résoudra, je n'en sais rien. Mon problème est le suivant : dans l'immédiat, dans la pratique, qu'est-ce que je vais en faire de cette liberté ? Mes collègues parlent d'excursionner en Jeep. Merci ! Je ne ferai pas des kilomètres et des kilomètres pour rencontrer nez à nez quelque singe, daim, buffle ou hippopotame. Les zoos de mon enfance me suffisent. Ils disent aussi que les danseurs de la forêt se peignent de kaolin et se juchent sur des échasses. J'en ai ma claque des danseurs ! Si c'était possible j'irais dans le Nord. Mais ce n'est pas possible. N'y pensons pas.

Les enfants d'Abdourahmane sont en rond autour de moi. Je leur ai acheté des boîtes de peinture. Alors ils peignent. Celui-là une case, celui-là une voiture. Celui-là un canot. Qu'est-ce qu'ils deviendront ces enfants-là ? La révolution (si elle a eu lieu) ne semble pas avoir changé le sort de leur père, boy-cuisinier-blanchisseur comme devant. Avec deux femmes, dont l'une vend des arachides grillées à trois pas de la mosquée. Et l'autre crache le sang. Il a fallu mon intervention personnelle pour faire admettre leurs aînés à l'école. Pas de place m'expliquait la directrice. Autour de nous une marée d'enfants, une ardoise neuve à la main. Sur le trottoir des parents désemparés n'ayant pu caser leur progéniture. Pauvre Mwalimwana, quel poids sur ses épaules ! Bien sûr, Saliou me dirait qu'au lieu de construire des écoles il préfère fortifier ses camps militaires. Saliou...

Quand on parle du loup, dit-on, on voit la bête. Le voilà qui traverse le jardin. Il semble avoir dormi dans son boubou, tant il est froissé. Si Dieu existe, qu'il fasse qu'il ne me parle pas de Birame III. Je ne pourrai pas le supporter. Il a l'air sombrement ironique.

– Je viens de recevoir mon affectation dans un C.E.G. de brousse. Évidemment c'est cousu de fil blanc. Ils pensent que je vais refuser ce poste... ce qui leur permettra de me radier des cadres... Mesure disciplinaire !

Décidément, ici, on ne badine pas avec la discipline !... Curieux, l'affection ! Cet homme que je ne connaissais pas, il

y a deux mois, voilà qu'il m'est cher. Mes sœurs et moi, je l'ai dit, c'était Cendrillon et ses aînées. Nous ne nous sommes jamais aimées.

– Qu'est-ce que vous faites de vous-même toute la journée !

Pas grand-chose, avouons-le.

– Est-ce que vous n'avez pas envie de vous rendre utile ?

Que veut-il que je fasse ? Que j'imprime clandestinement des tracts ? Que je les cache dans mon soutien-gorge ? Que...

– Cessez de vous moquer !

Il s'explique. Il a un ami, médecin, au centre de P.M.I. de Mafanko. Par semaine trois consultations de nourrissons. Deux consultations prénatales. Depuis des mois, il réclame une assistante compétente, capable de lui établir un fichier, correspondant aux carnets de maternité remis aux mères. On croirait que c'est chose facile à trouver, n'est-ce pas ? Hélas ! Les secrétaires, que l'École Nationale forme tant bien que mal, ne songent qu'à se caser dans quelque ministère dans l'espoir que, Dieu aidant, le ministre ou le directeur de cabinet les remarqueront et... Bon, bon, Saliou, j'ai compris. Les ministres sont les versions locales du Prince Charmant. Et le building administratif, une sorte de Hollywood où de jolies inconnues sans talents guettent le Destin... Travailler au dispensaire ? Aider ce médecin débordé en attendant ?... En attendant quoi ? Qu'importe ! L'idée me sourit assez. Saliou semble content.

– Dans le fond, vous êtes quelqu'un de très bien... Et ce qui vous est arrivé, c'est de ma faute...

Le voilà qui commence à débloquer ! Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

– J'aurais dû vous prendre par la main, vous guider...

De mieux en mieux ! On ne peut guider que celui qui s'y prête. Sinon cela devient intolérable interférence. Et puis me guider jusqu'où ? Dans le lit d'un copain militant ? Qu'on baise dans le même esprit ? Pourquoi pas dans son lit à lui ? Pour être sûr que le message me parvienne ? Saliou, je devrais

être vexée : vous n'avez jamais eu envie de coucher avec moi. Évidemment l'adultère est bourgeois, me direz-vous. Ce n'est pas ce qu'il me répond. Il ne répond rien. Il se borne à me regarder. Et ma plaisanterie, pas très fine, je l'avoue, tombe à plat. Il me regarde donc et me dit après un instant.

– Vous savez, je vous aime beaucoup.

Je ne dois pas être dans mon état normal ; car ces quelques mots me mettent les larmes aux yeux. Oui, travaillons avec ce médecin ! On me l'a répété depuis l'enfance : le travail, c'est la santé. L'oisiveté est la mère de tous les vices. *Kan nèg pas ka travaye, i ka fè kimbwa*. Quand le nègre ne travaille pas, il fait du quimbois.

Ce disant, on oublie les malheureux qui pendant des siècles ont travaillé pour rien, sué pour rien. Je ne suis pas d'accord avec Césaire quand il proclame par la grâce de Christophe :

– J'en demande trop aux hommes. Mais pas assez aux Nègres, madame. (Parce que ne vous y trompez pas, j'ai lu Césaire comme tout le monde. Je veux dire tous ceux de notre monde, le tiers monde.)

A mon avis les Nègres, il serait grand temps qu'on leur foute la paix, qu'on les laisse danser, se saouler et faire l'amour, ils l'ont bien mérité.

Au lieu de cela on leur demande de prouver, prouver, prouver à coups d'efforts débilitants qu'ils sont aussi, aussi, aussi... que les Blancs. Moi je dis pousse.

Le médecin s'appelle Yéhogul, ce qui ne doit pas me surprendre, car il n'est pas de ce pays. Mais d'un État situé plus au sud. Il est petit, trapu, couturé de balafres. Pas du tout la noblesse longiforme des hommes qui nous entourent.

– Saliou m'a beaucoup parlé de vous !

Qu'est-ce qu'on peut dire de moi ? Cela m'intrigue.

– Quand pourrez-vous commencer à m'aider ?

Saliou répond à ma place. Il a pris la direction des opérations, assis sous un bébé Guigoz aux yeux bleus. Je

commencerais le lendemain, parce que pour l'instant il m'emmène à Diamfamani. Qu'est-ce qui se passe à Diamfamani ?... Rien. C'est un village où habite une de ses tantes qui le ravitaille en poulets, œufs, lait caillé.

Belle distraction ! Mais j'ai le choix entre le suivre ou tourner en rond chez moi, attendant un éventuel appel de mon évasif amant. Femme-objet, femme-eunuque... ! Va pour Diamfamani ! Au kilomètre 20, Saliou commence.

– Comment peut-on aimer un assassin ?

Pour l'amour du Ciel, parlons d'autre chose. De choses neutres, indifférentes. Du temps, tiens, comme les Anglais. Hélas, le temps lui-même est porteur de catastrophes. On prévoit la pire sécheresse de mémoire d'homme. Et à sa suite, la famine. Les sujets neutres, indifférents n'existent pas dans ce pays. On est constamment agressé, violé, sommé de prendre part.

Si j'étais restée à Paris, j'admirerais des Kandinsky à la galerie de Swann. Foi de moi, si un DC-10 s'arrêtait sur le bord de la route, je le prendrais. Mais pas de DC-10 ; des hommes, des femmes, des enfants attendant les rares autobus accroupis sous les baobabs. Parfois des ânes. La tristesse de cette terre me pénètre jusqu'à l'âme. Les premiers temps, je n'y étais guère sensible, tout occupée de mon problème à moi. A présent...

Ceux qui écrivent « Couleurs d'Afrique-Pour-nos-yeux-atteints-du-gris-de-nos-villes-elles-brouillent-nos-sens-éclatent-en-cris-en-parfums ». Comment font-ils ? Que voient-ils que, moi, je ne vois pas ? N'oublions pas, la vérité est dans l'œil qui regarde. Non dans la chose regardée.

– Avez-vous votre maillot ? Il y a par ici une plage...

Leurs plages, je les connais. La mer lourde, houleuse et glacée. Pas comme celle de mon enfance, où je rêvais de me noyer. Je fais la planche. Je regarde les nuages. Mabo Julie crie.

– Ne mouille pas tes cheveux. Est-ce que tu ne sais pas que l'eau de mer va les gâter ?

Neuf ans.

Saliou s'assied. Il retrousse son boubou au-dessus des genoux, découvrant ses jambes sèches, ses chaussettes tire-bouchonnées dans de vieux souliers de cuir. Il fait couler le sable entre ses doigts.

– Vous savez comment tout cela a commencé pour moi ? Quand j'ai perdu ma mère. J'avais douze ans. Elle était malade depuis quelque temps déjà. Elle croyait que la deuxième femme du père l'avait maraboutée. Elle se collait partout des versets du Coran. Et puis un jour, il était évident qu'elle allait très mal. On l'a attachée dans un pagne qu'on a noué à une longue perche. Et puis on est partis. Mon père allait devant avec son frère. Moi derrière. On a fait cinq kilomètres pour arriver à l'hôpital. On a attendu trois heures. Les infirmiers passaient sans nous regarder. Enfin on a vu le médecin. C'était un Blanc. Il a jeté un regard à ma mère et il a dit : « Ces gens-là m'amènent toujours leurs malades quand il n'y a plus rien à faire. » Je comprenais le français, parce que j'allais à l'école.

Évidemment, l'histoire est touchante et peut marquer un gosse. Il peut s'imaginer après cela qu'il a un compte personnel à régler avec la pauvreté, l'ignorance, la superstition... La mort. Que les hommes ne crèvent plus comme des chiens. Moi, qui ai vu ma mère bercer quotidiennement des maux imaginaires, je ne suis que ce que je suis.

– Je ne vous reproche rien... Je me demande seulement comment vous amener à comprendre.

Comprendre ? C'est-à-dire trouver mon chemin de Damas ? Saül, Saül. Les écailles tombent de mes yeux... Et je m'en vais à toute allure acheter *Le Petit Livre rouge* !... Il ne rit pas. C'est un fait, mes plaisanteries n'amuse jamais Saliou.

– Birame III, ce n'était pas assez. Pour vous ce n'était qu'un gamin sans importance...

Ah, ne parlons pas de Birame III. Moi, j'ai décidé de croire en Ibrahima Sory.

– Bien sûr, cela vous arrange ; cela vous évite les remords. Vous cachez votre tête dans le sable !

J'en ai assez ! Si on continuait jusqu'à Diamfamani ? Il se lève. Des pêcheurs qui tirent leur barque sur le sable nous saluent au passage.

– *Salam malaikum.*

– *Malaikum Salam.*

– Avez-vous la paix ?

Non bien sûr. La paix est une denrée de luxe, comme le sucre avant la découverte de Colomb.

Diamfamani se compose d'une demi-douzaine de concessions. Celle de la tante de Saliou est la dernière sur la route de Tenigbé. La tante est la première femme d'un gros homme au crâne rasé qui dort dans un pliant et qu'on réveille en hâte à notre arrivée. Tout le monde me regarde avec curiosité. Bientôt, je le sens, il faudra que j'y aille de mon petit couplet sur mon lieu d'origine. Ou alors Saliou s'en chargera. La tante rit.

– Elle dit que vous ne devez pas m'écouter parce que je ne suis pas bon.

Comment cela ? Le mari qui parle plus ou moins le français se met en demeure de me l'expliquer. Du temps des Blancs, il n'y avait pas de routes bitumées, pas de ponts pour traverser les rivières, pas d'écoles pour envoyer les enfants et pas de quinine contre la malaria. (J'ai déjà entendu cela quelque part !) Et Saliou qui dit toujours du mal du Mwalimwana. Qui lui manque de respect. Et à présent le voilà sans travail avec une femme et trois enfants sur les bras. Cela m'intéresse d'entendre l'oncle. Si ceux-là même que Saliou prétend défendre n'ont que faire de ses soins ! La partie me semble perdue d'avance.

Saliou hausse les épaules.

– Ils sont mystifiés !

Facile à dire !

Une sorte de paix règne sur ce village. La deuxième femme vient d'égorger un poulet. On va faire une sauce en mon honneur. Tout le monde jeûne. Je suis la seule à manger. Allongée dans un pliant rayé, tout contre le mur de banco, je suis bien. Je ferme les yeux. Je rentre dans la nuit utérine. Au creux du ventre maternel. Des images imprécises défilent dans ma mémoire de fœtus.

Je ne sais pas où je vais. Je ne sais pas pourquoi je suis ici. Pour un moment, quand même, je suis bien. Un petit garçon aux trois quarts nu me regarde de loin, curieusement. Je suis loin, mon petit bonhomme. Dans le ventre de ma mère que je n'aurais jamais dû quitter.

On pourrait s'imaginer que c'est facile d'établir des fiches avec les renseignements suivants.

Nom du père :

De la mère :

Profession du père :

De la mère :

Nombre d'enfants Vivants :

Décédés :

Et cetera. C'est une tâche qui semble simple. Eh bien, non. D'abord parce que mes interlocutrices entendent à peine le français et que, moi, je ne parle pas leurs langues. Ensuite parce qu'il leur faut un calcul fou pour me dire l'âge de leurs enfants vivants, le nombre de leurs enfants décédés. Et puis parce qu'elles mêlent à leurs enfants ceux de leurs coépouses... Bref, on n'en sort pas. Je déchire régulièrement quatre cartons jaunes avant d'arriver à un résultat. Le pire est qu'elles se rient de moi, ces femmes. Gentiment, bien sûr. J'ai l'air de les amuser beaucoup. Je suis leur persane-noire. Yéhogul me le dit à nouveau.

– Apprends les langues ! Ce n'est pas difficile.

Il a réalisé un prodige. Lui, étranger, c'est un étranger comme moi, il parle les cinq langues principales du pays. Avouons-le, j'en ai marre de ce boulot. Mais je m'obstine. La dernière femme s'éloigne. Il va mieux, son nourrisson. La peau moins terreuse, il recommence à s'intéresser à ce qui se passe autour de lui. Il l'a échappé belle.

– Je te ramène ?...

Ces hommes-là ont la spécialité des voitures déglinguées. On s'avance au son de la ferraille.

– Saliou t'a dit ?

Quoi ?

– Il ne t'a rien dit ? Bon.

De quoi parle-t-il ? Il prend l'air mystérieux. Qu'il les garde pour lui, ses mystères ! La paix de Diamfamani n'a guère duré. Je vis à la limite de l'exaspération. Je suis, je le sais, sur un chemin dangereux : je transpose ma frustration personnelle sur le pays et ses hommes. Et je m'irrite des appels du muezzin, de la crotte des moutons, de la psalmodie des mendiants et même des sourires des enfants. Car pourquoi sourient-ils ? Quand moi je n'ai pas le cœur à rire. Yéhogul me conduit tout de même à bon port. Et Abdourahmane s'avance, les yeux baissés.

– Quelqu'un est venu. Un soldat. Il dit qu'il va revenir tout de suite.

Ah, qu'il revienne. Qu'il revienne vite. Et qu'il m'emmène. Qu'on quitte cette ville. Qu'on aborde à Heremakhonon, mon île. Je suis à la proue de mon navire. Les vagues de la mer déferlent sur le pont...

Le vieux gardien ouvre les grilles. Agossou me salue. Et Abdoulaye aussi. Le maître m'attend. Me voilà sans force, toute faiblesse devant lui. Mais que se passe-t-il ? Il a l'air dur.

– Elles vous plaisent, vos nouvelles fonctions ?

De quoi parle-t-il ? C'est évident, cette fois encore, la rencontre ne se fera pas selon mes vœux.

Je me ressaisis. J'interroge. C'est cela ? J'explique.

– Vous occuper ! Je pense que vous auriez pu trouver d'autres occupations.

Alors là, Saliou a raison. Ibrahima Sory est un féodal, un réactionnaire. En ce moment où le M.L.F. prône la révolution féminine, Ibrahima Sory me reproche de m'occuper de façon utile dans ce dispensaire ! Qu'est-ce qu'il voudrait que je fasse ? Que je me livre à des travaux réputés féminins, couture, broderie, crochet ?

– Je vous l'ai déjà dit, Véronica, je ne ferai rien pour vous sauver.

Me sauver de quoi ? Suis-je en danger ?

– Vous devez bien savoir qui est Yéhogul ? Il a été chassé de son pays pour menées subversives. Il nous a adressé une demande d’asile politique, et malgré notre opposition, Mwalimwana l’a acceptée. Depuis il se mêle de notre politique intérieure. Il s’allie aux pires exaltés...

Je vous dis qu’un mauvais génie me poursuit. Je touche une rose et elle se transforme en cactus. Mes doigts saignent. Yéhogul à mes yeux n’est qu’un petit homme, bon médecin, passionné de son métier, un peu paternel à mon endroit. C’est que je n’ai pas la clé des personnages. Que je prends le valet de pique pour celui de cœur, le roi de trèfle pour celui de carreau... Tout s’éclaire : voilà le secret de son amitié pour Saliou. Si je vous donne ma parole que je ne savais rien de tout cela ? Il n’est pas satisfait. Ses yeux sont de plus en plus durs.

– Qu’est-ce qu’il y a entre Saliou et vous ?

Un flic. Je m’en rends compte : j’ai affaire à un flic. Je cherche mon salut dans les bras d’un flic.

– Dans ce cas, pourquoi l’accompagnez-vous dans sa famille ?

Ah non ! L’interrogatoire a assez duré. S’il ne s’agissait que de cela, pourquoi ne m’a-t-il pas convoquée dans son bureau du ministère, un greffier derrière une machine à écrire, deux soldats gardant l’entrée ?...

Il me dit alors cette chose extraordinaire :

– Vous ne quitterez pas cette maison avant demain.

Mais, cher ami, je ne demande pas mieux. Simplement j’aurais aimé que l’invitation se fasse sur un tout autre ton. Qu’elle n’ait pas l’air d’un ordre. Il redevient courtois.

– Pardonnez-moi un moment. Abdoulaye va s’occuper de vous.

Je connais le topo. Il va disparaître pendant des heures. Je vais feuilleter des revues, lire, boire du jus de pamplemousse. Si j’avais un peu de respect de moi-même, est-ce que je ne partirais pas d’ici ? Mais il y a une secrète et malsaine volupté à être traitée en objet. Je m’enfonce dans un divan recouvert

d'une peau de bête. Au moins, le mobilier d'Heremakhonon ne me donne pas la nausée. Si on devait le définir, on dirait qu'il est plutôt de style oriental... Surprise ! Ibrahima Sory réapparaît au bout de quelques minutes seulement et s'assied à côté de moi.

– J'aimerais comprendre qui vous êtes.

Qui je suis ? Nous l'avons déjà dit et redit. Je suis une voyageuse paumée à la recherche de son identité. Des voyous m'ont dépouillée de mes papiers. Je gis dans le ruisseau, ma robe relevée jusqu'au ventre. Je gis et je geins. Un couple passe, des Blancs. Ils disent :

– Est-ce qu'ils ne peuvent pas aller crever chez eux ?

Embrasse-moi, mon nègre avec aïeux. Laissons-les se battre au-dehors, parce que la mort leur a pris leurs mères quand ils avaient douze ans. Tout cela n'est pas notre affaire. Nos mères à nous mourront de vieillesse.

Il y a des fois où on se surpasse. On ne sait pas pourquoi. Des fois dont on sait qu'on se souviendra, quand on sera une vieille femme desséchée. Des fois pour lesquelles on accepte de vivre, car c'est sûr, une fois mort, on ne fait plus l'amour. Il y a des fois comme cela. Après on se regarde. Et on sait que quelque chose est changé. Même si on ne l'avoue pas. Il s'écarte légèrement de moi. Je le retiens impulsivement. Il m'embrasse avec une douceur dont il n'est pas coutumier et murmure :

– Laisse. Je dois travailler.

Je ne suis pas une midinette. Mais ce tutoiement me paraît révélateur. Je le laisse aller. Presque heureuse.

Et je reste seule. Il fait sombre dans la pièce. On pourrait croire que c'est la nuit. Une nuit qui a les cheveux noirs et bouclés de la Bête à Man Hibé. Qui joue d'un harmonica d'argent. Mais qui ne fait plus peur aux enfants. Mabo Julie est morte.

La nuit est ample. Mes rab m'ont quittée et sont partis jusqu'à la pointe de Sangomar. Oui, je sais, c'est un leurre. Ce n'est que la paix des sens. Demain, ils seront là à nouveau à

taper du bec contre la fenêtre. Mais demain ne viendra jamais. La nuit va s'installer comme Ado-Kpon. Les hommes, les femmes, les enfants changeront de visage. Ils seront tous des nyctalopes. Avec de longs cheveux huileux d'Indiens.

La nuit a odeur de frangipane. C'est un peu une odeur de mort. On la respire dans les cimetières. Ti-Sapoti est assis sur une tombe. Il cherche son père et sa mère. Gare à qui le prend dans ses bras. Mais ce n'est pas la nuit. C'est le plein jour. La chaleur est immobile. Le temps dans ce pays a une qualité de lenteur que je ne lui ai connue nulle part. D'habitude le temps vole. On n'a pas sitôt ouvert l'œil que la nuit s'installe. On vit la fièvre de ce qu'on n'a pas fait et que l'on voudrait faire. Ici, rien de tel. Enfin je parle pour moi. J'imagine que pour les autres, ceux qui ont des réunions-meetings-conseils, les choses doivent être différentes. Le tout serait donc d'avoir à faire ? Mais quoi ? Je ne peux tout de même pas passer vingt-quatre heures sur vingt-quatre au dispensaire ! Ainsi donc, Yéhogul est aussi un « révolutionnaire », un « élément subversif », pour utiliser le jargon du Quotidien unique. Je l'ignorais. Il n'a jamais essayé de me convertir. Souvent il se plaint de ses conditions de travail. Il me parle aussi de la grande misère du peuple. C'est tout !

Abdoulaye me verse du thé dans une petite tasse de porcelaine chinoise. Quand même je garde le souvenir des heures précédentes. Heureuse ? Evidemment non. Une part de moi sait avec netteté que cet homme ne me donne rien. Du plaisir. Oui, beaucoup. Une autre se complaît dans la passivité. La somme des deux ne fait pas le bonheur. Sûrement pas !

Je me suis fait des idées. Je me suis imaginé que ce tutoiement de l'après-midi signifiait quelque chose. Alors, j'attends Ibrahima Sory avec une anticipation enfantine. Comme si, dès son retour, il allait brusquement jeter le masque, me révéler plus que son corps. Déception des déceptions. L'après-midi se traîne. La nuit prend la relève. Pas d'Ibrahima Sory. Oh, j'imagine : les affaires de l'État ? L'État, c'est moi et rien d'autre. L'État devrait être ma fantaisie et mon désir. La taie d'oreiller brodée a laissé une marque sur ma joue droite. Je ne vais tout de même pas pleurer. Comme une midinette. Soyons cynique : est-ce que je n'ai pas eu mon

content pendant l'après-midi ? Non. Que voulez-vous, je suis une insatiable. Je veux dire, j'ai le cœur plus grand que le sexe.

Dans l'esprit où je suis, si ce n'était mes devoirs vis-à-vis de Yéhogul et des mères du dispensaire, je resterais là ce nouveau matin sur cette terrasse. A attendre. Il finira bien par revenir. En même temps je sais que ce serait minable. De l'orgueil, j'en ai tout de même un peu !

Près du garage, le jeune militaire astique la Mercedes. J'ai minimisé la courtoisie de cet homme. Il ne rentre pas de la nuit, mais me renvoie sa voiture. J'aurais mieux aimé un message, une explication. Rien de tel. Le jeune chauffeur m'ouvre la portière en claquant du talon. Tout de même, tout de même. Est-ce pour cela que je suis venue en Afrique ? Est-ce dans ce rôle que je trouverai mon identité ? Au diable ! Laissons là mon identité. Est-ce que toute cette quête n'est pas vaine ? *Vaine*.

A l'entrée de la ville, une longue file de voitures est à l'arrêt et des militaires, le fusil en bandoulière, vérifient les papiers des conducteurs. Évidemment, ils nous laissent passer. Même ils nous saluent de la main. Devant le marché, d'autres militaires. Devant la Maison de la radio. La foule est rare et silencieuse. Les aveugles ont déserté les abords de la mosquée de Matanko. Malgré mon état d'apathie, cela m'intrigue. Que se passe-t-il ? Le chauffeur répond.

– A cause d'hier.

Hier ? Il hoche simplement la tête. Je m'en suis aperçue : ces gens sont incapables de fournir une explication cohérente et structurée. Que veut-il dire ? Il répète seulement :

– C'est pour hier.

Au dispensaire, Yéhogul n'est pas là. Quelques femmes sont assises sur la terrasse, leurs petits carnets jaunes à la main. Inutile de les questionner. Elles ne m'entendront pas. Je finis par dénicher deux infirmières dans la salle des pansements. Elles me regardent avec stupeur. Comment ? je ne suis pas au courant ? Ah, qu'elles m'expliquent ! Je ne suis pas au courant, car je vis, moi, dans un autre monde.

Hier, me dit l'une d'elles, il y a eu une manifestation. Manifestation ? Pourquoi ? A cause de cet étudiant. Cet étudiant ? Cet étudiant qu'ils ont tué. Ce n'est pas sûr, ce n'est pas sûr qu'ils l'aient tué. Ah non ? C'est ce qu'on dit. Qu'elles continuent ! Une manifestation depuis la mosquée de Matanko jusqu'à la place des Martyrs. S'il y avait beaucoup de monde ? Elle-même n'y était pas. Mais son mari... Il y était, son mari. Mwalimwana n'a pas aimé cette manifestation : alors les militaires ont tiré. Des morts ? Des blessés ? On dit que oui. Beaucoup ? Beaucoup ? Elles ne savent pas.

Tout s'explique. Les pièces du puzzle s'emboîtent l'une dans l'autre. Je comprends la rage d'Ibrahima Sory à m'interroger. Son interdiction de quitter Heremakhonon. A sa façon, il voulait me protéger. Me protéger moi, mais les autres ?

La Mercedes est repartie. A la station Esso, un chauffeur de taxi rafistole une chambre à air. Nous traversons la ville en diagonale. Quand il arrive à la hauteur des militaires, le chauffeur brandit sa carte tricolore du Parti.

Oumou Hawa est dans la cour, son bébé au dos. Elle trempe dans une marmite de sauce une grande cuiller de bois. C'est sans doute cela, le courage. Ne rien changer aux gestes quotidiens de la vie. Qu'on me pardonne ! Je n'ai pas cette maîtrise de moi. Elle dépose la cuiller, et me désigne un tabouret.

– Saliou va sûrement rentrer pour déjeuner.

Oumou Hawa, parlez-moi d'hier. Pendant que, moi, je croyais redécouvrir le plaisir, d'autres marchaient nu-tête en plein soleil, et se faisaient canarder par les flics. Leur sang coulait.

– Non, pas de morts... Enfin pas jusqu'à présent. Beaucoup d'arrêtés. On dit qu'on les a emmenés au camp de Samiana...

Samiana ! Je me sens glacée. Quel Samiana ?

– Il n'y a qu'un camp de Samiana. C'est le plus terrible du pays. On dit que là, on essaie toutes sortes de tortures.

Je sais la part qu'il faut faire à l'imagination populaire. Certains sont toujours prêts à jurer qu'ils ont vu des soucoupes volantes et des martiens. Tout de même, Samiana ! Il l'avait bien choisi, notre lieu de rendez-vous ! Oumou Hawa, où tout cela nous conduira-t-il ? Elle tend son sein à son nourrisson sans répondre. Je ne connais rien à ces questions ; il me semble cependant que si l'ennemi est trop puissant, je veux dire, si c'est lui qui commande aux flics, aux militaires, qui possède les camions, les canons et les hélicoptères, que la lutte, la lutte n'a pas de sens. Pourquoi se battre quand on se sait perdant d'avance ? Le nourrisson tête avec de petits soupirs de bien-être.

– Saliou dit qu'il faut se battre quand même.

Se battre à mains nues ? Comme les premiers chrétiens devant les lions ? C'est cela qu'il veut, Saliou : fabriquer des martyrs pour la nouvelle religion ? Elle change le nourrisson de sein. Est-ce qu'elle ne regrette pas, elle qui pourrait mener une tout autre vie ? Évoluer comme sa sœur Ramatoulaye parmi des meubles Directoire. Ou simplement vivre dans le Nord avec un pieux musulman qui ne déposerait son chapelet que pour lui faire un enfant. Ou encore... Elle fait la moue.

– Regretter ? A quoi cela sert de regretter ?

Je n'en tirerai pas davantage, je le sais. A nous, les occidentalisés, les longues explications psychologiques, les enfances examinées à la loupe, les cheveux coupés en quatre. Ici, on me l'a dit, pas de place pour les petits problèmes personnels.

– Rentrons. Il fait trop chaud dans la cour.

Une pétarade, un grincement de freins, Saliou est de retour. Pour la première fois, depuis que je les connais, l'un à côté de l'autre, elle vaquant à ses occupations, lui aux siennes, comme s'ils participaient de deux mondes distincts, je vois Saliou prendre Oumou Hawa dans ses bras, la serrer très fort contre lui, lui parler doucement à l'oreille. Elle sourit, et je m'en aperçois, ses yeux sont pleins de larmes. Cette femme souffre. Plus que je ne peux l'imaginer. Mais une extrême pudeur lui interdit de nommer son mal. A nous je le répète, les

occidentalisés, les déballages au premier venu, l'exhibitionnisme, les pleurs, et l'arsenal du pathétique. Son mouchoir de tête a glissé sur ses épaules. Saliou caresse ses cheveux lisses, tressés en losange. Elle souffre et ne me l'a pas avoué.

– Chaque fois que je quitte la maison, elle a peur de ne pas me revoir vivant.

Il la taquine. Elle, comme honteuse de sa faiblesse devant moi, quitte la pièce...

Saliou, pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

– Vous me l'avez assez répété. Nos problèmes ne sont pas les vôtres. Les vôtres ? Les vôtres ? Quels sont les vôtres ?

Expliquez-les-moi. A vrai dire, je ne les connais pas.

Évidemment les miens sont absurdes. D'ailleurs, en ce moment, ils se brouillent dans mon esprit.

Parlez-moi de la manifestation.

– Ils vous diront qu'il n'y avait que quelques étudiants et quelques *intellectuels exaltés*. C'est la formule. Ce n'est pas vrai. Les chauffeurs de taxi avaient quitté leurs voitures. Les vendeuses du marché, leurs étalages, les fonctionnaires, leurs bureaux. Tout le monde était dans la rue.

C'est-à-dire que moi, qui n'étais pas sur les lieux, je ne saurai jamais la vérité. Et puis, aurais-je été présente que j'aurais déformé la réalité à travers les prismes de mes désirs et de mes rêves. Il n'y a pas de réalité, c'est connu. Les faits sont du verre de Murano.

– S'il y a des secteurs bien organisés dans ce pays, ce sont... la police... et l'armée. Il était clair qu'ils connaissaient notre projet bien à l'avance et qu'ils n'ont rien laissé au hasard.

On y vient, à la responsabilité d'Ibrahima Sory. Pourquoi la sienne ? Est-ce qu'il ne se contente pas d'obéir à Mwalimwana ? Saliou rit amèrement.

– Mwalimwana est un faible, assez généreux, assez idéaliste. Il l'a montré aux premiers temps de l'indépendance.

Mais précisément il a dû céder devant l'agitation des féodaux du Nord qui le trouvaient trop révolutionnaire. Et maintenant deux hommes gouvernent réellement ce pays, Ibrahima Sory et son cousin Siradiou, qui est le mari de sa sœur Ramatoulaye.

Mais qu'est-ce qu'ils veulent, Ibrahima Sory et ceux de son parti, si c'est d'un parti qu'il s'agit ? Car ce n'est pas par sadisme, cruauté imbécile qu'on fait fusiller des hommes, des femmes.

– Ils appartiennent à un autre monde. Ils ont été élevés dans une certaine idée de l'Afrique. Pour eux, les hommes sans naissance ne sont que de la canaille, bonne à travailler dans les emplois qu'ils veulent bien leur donner. Oh, ils favorisent les arts ! Vous l'avez entendu, l'Ensemble de musique traditionnelle de l'Armée ? Vous l'avez vue, la troupe du Ballet national ? Elle a émerveillé Paris et New York. Jamais on n'avait à ce point exprimé l'âme de l'Afrique. L'âme, l'âme, c'est pour la préserver qu'ils nous tueront jusqu'au dernier. Nous qui affirmons qu'il faut guérir les corps.

La querelle me dépasse. Peut-être si on me dessinait deux camps, un impérialiste, un socialiste, un pro-Washington, l'autre pro-Moscou, malgré ma haine pour les slogans, je pourrais m'y retrouver. Mais ces subtilités ! Parce que, en fin de compte, c'est au nom de l'Afrique que ces hommes se battent et se tuent. Parce que chacun l'aime à sa façon, la voit à sa façon, lui imagine des priorités. Ou est-ce que je ne comprends rien, cette fois encore ? Ou est-ce que tous ces mots, âme, corps, ne sont que les masques d'autres réalités ? Il me faudrait un maître impartial qui ne se moque pas de mon ignorance. Est-ce que cela existe ? Tout le monde prend parti. Les *impartiaux* sont des paumés comme moi, ballottés d'un camp à l'autre sans savoir ce qui s'y passe.

– Il vaudra mieux ne pas venir ici pendant quelque temps. Nous allons être surveillés...

Qu'est-ce que je risque ? Oumou Hawa a mis le couvert pour nous deux, comme à chaque fois. Elle s'en va dans la cour rejoindre ses enfants. Cette apparente soumission, cet apparent détachement cachent un monde que je

n'appréhenderai jamais. Elle, cependant, pourrait me guider. Être le *chief linguist* qui interprète les propos de l'oracle. Est-ce que le chemin de la révolution passe par l'amour d'un homme ? Est-ce que c'est l'amour d'un homme qui conduit à l'amour d'une cause ? En somme il suffirait de faire un juste choix. Juste, cela veut dire quoi ?

– Vous savez le rêve que j'ai fait ? Pas la nuit dernière. La nuit dernière, il n'était pas question de rêver. J'étais devenu un polygame, tout bedonnant. Vous dormiez dans la chambre de droite. Oumou Hawa dans celle de gauche. Révélateur, n'est-ce pas ?

Il veut que je sourie. Est-ce bien l'heure de sourire ? Puis, brusquement, son expression change.

– Je me fais beaucoup de souci pour vous !

En un sens, il est impayable. Il se fait du souci pour moi. Quand, de son propre aveu, sa maison est surveillée, que sa femme pleure dès qu'il se déplace. Pour moi. Peut-être sait-il qu'en fin de compte je suis la plus démunie. Allons, pas d'attendrissement. J'ai toujours haï l'attendrissement au point que ces ancêtres dont sans cesse on me remémorait la pitoyable condition, je leur souhaitais des peines encore plus dures. Pour les punir. Mais de quoi ?

De s'être fait avoir. Les victimes sont toujours coupables.

Non, ce n'est pas un après-midi à errer dans les rues. Les militaires cependant ne me disent rien, et me regardent passer. Illogique, je voudrais qu'ils m'interpellent, me brutalisent, me violent. Car alors, ce serait me sommer de prendre parti.

J'aterris je ne sais trop comment devant l'*Hôtel de Picardie*. Jean Lefèvre et Adama m'accueillent par des conseils de prudence.

– Avec ces salauds, le doigt sur la détente, une balle est vite perdue. Vous ne devriez pas être dehors.

Je m'assieds entre eux. Qu'est-ce qu'ils pensent de cette manifestation ? Ce qu'ils en pensent ? Oui ! oui !

– Ils vont tuer le commerce. Qui songera à sortir prendre un verre avec toute cette flicaille dans la rue ?

Les voilà, les *impartiaux*. Qui voient les situations sans passion. Je ne sais pourquoi je m'entête. Pensent-ils vraiment qu'ils l'ont tué, cet étudiant ? S'ils l'ont tué ? Adama est catégorique.

– Bien sûr ! Des sauvages pareils ! C'est la trique, la trique du Blanc qu'il leur fallait.

Jean Lefèvre est plus nuancé.

– Peut-être qu'ils ne l'ont pas tué. Qu'ils font des expériences sur lui. On dit que leurs camps sont pires que ceux des nazis.

Les revoilà, les soucoupes volantes ! Et les *gens gagés* laissant leurs corps dans le lit des conjoints qui les enduisent de piment ! Malheureusement, je n'ai pas le cœur à en rire. Qu'est-ce que je suis venue chercher ici ?

Rentre chez toi, ma petite. C'est là qu'il faut aller te regarder en face. Dans les yeux de ceux que tu crois haïr. Et de ceux que tu ne connais pas. Ils me l'ont assez répété : ces derniers ne sont bons qu'à forniquer et danser. Était-ce vrai ? Je ne me le suis jamais demandé.

Le pire est quand Ado-Kpon s'installe. Les chauves-souris s'envolent en piaillant. Une sorte de vie frénétique s'empare de la ville. Frénésie qui ne cache pas l'inanité. Tam-tam inane ; ça, ce n'est pas moi qui ai trouvé cela.

Adama me propose de passer la nuit à l'hôtel. Au moins, ainsi, je serai en sûreté.

Deux boys en pantalon bouffant disposent les couverts dans la salle à manger. L'un d'eux fait tomber des cuillers. Jean Lefèvre le couvre d'un torrent d'injures.

On pourrait croire que je l'avais rêvée, cette inscription au tableau. Oui, est-ce que je ne l'avais pas rêvée ? C'était peut-être ma propre conscience qui se matérialisait ? Tant les étudiants sont dociles et respectueux. Il est vrai qu'ils ont intérêt à l'être. Avec des militaires en faction à la grande porte de l'Institut. Des miliciens faisant les cent pas dans la cour. Et

chaque jour, des cours d'instruction civique par le nouveau directeur. Voilà un homme d'idées ! Il a compris qu'il fallait contrebalancer l'effet apparemment désastreux de la lecture intensive des *Principes du... du...* et du *Petit Livre rouge*, par celle d'autres textes rédigés par des nationaux. C'est ainsi que circule une sorte de catéchisme des hauts faits de Mwalimwana et de ses pensées. Je ne l'ai jamais feuilleté. Ils ont intérêt à l'être, dociles et respectueux. Du moins en apparence. Ce qui se passe derrière leurs regards, sous l'herbe rase de leurs cheveux, je ne le sais pas. Je fais mes cours, je suis payée pour cela, non ? Et grassement. Mon salaire mensuel vaut cinq fois le revenu annuel moyen d'un autochtone. Quelle triste farce, d'enseigner la philosophie ! Enfin, l'enseignement tout court est une vaste blague. Un milicien surveillant pousse la porte et aboie :

– Tous à l'amphi C.

Qu'est-ce qu'on leur veut encore ? Ils quittent la salle en faisant claquer les talons : on leur a imposé une démarche militaire.

La ville aussi a repris son visage quotidien. Le marché pue comme à l'accoutumée. Une longue file de chômeurs devant le bureau de la main-d'œuvre. Des désœuvrés devant la Maison de la radio. Des mendiants aux alentours des mosquées.

On pourrait penser qu'il ne s'est rien passé. Devant le dispensaire, les femmes attendent. Elles ôtent leurs cure-dents de leurs bouches pour me saluer. Je me suis mise à les aimer plus que je ne saurais le dire. Est-ce que c'est vrai ? Est-ce que je les aime ? En fait, j'oscille sans cesse entre l'amour et la haine. Ce que j'aimais le jour précédent, le lendemain m'exaspère. Yéhogul a l'air soucieux. Il vérifie si la porte est fermée. Lui, il aime jouer au conspirateur.

– Ils m'ont interrogé quatre heures au commissariat central.

Interrogé sur quoi ? Une femme entre. Son bébé magnifique est bardé de gris-gris. Le marabout mandingue rêvait d'avoir une fille médecin. Peut-être serait-il heureux de me voir dans ce cabinet, même si je ne fais qu'y remplir des

fiches. Tout de même, c'est une fière idée qu'a eue Saliou ! Je retire, de ces quelques heures au dispensaire, une petite sensation d'utilité. Oh, toute petite ! Yéhogul d'ailleurs ne cesse de répéter que ce qu'il fait n'est qu'une goutte d'eau dans la mer. Il est comme Saliou : à citer des chiffres et des statistiques déprimants. Comme s'il ne voulait pas qu'on ait jamais la paix. Pourtant la paix, tant que je suis au dispensaire, je l'ai. Enfin, la paix ! Le mot est peut-être mal choisi : une sorte de repos de l'esprit.

– Je crois que pour moi, c'est bientôt la fin.

La fin ? Il s'interrompt. Une autre femme entre. Ce bébé-là a la peau terne, le ventre ballonné, le blanc de l'œil jaunâtre. Yéhogul lui enlève du cou un collier de gris-gris. La mère laisse faire, trop inquiète pour protester. La fin, qu'est-ce qu'il veut dire ?

On pourrait croire que rien ne s'est passé. Rien et surtout pas cette nuit où je me suis imaginé qu'on avait dépassé le plaisir. D'ailleurs qu'est-ce que cela signifie, dépasser le plaisir ? Atteindre-une-zone-irréelle-où-l'âme-parle-à-l'âme ? Nous, les occidentalisés, nous rêvons trop. Ibrahima Sory ne veut de moi que ce qu'il prend, et qu'il prend bien. Le bébé pleure, un pleur faible et maladif. Que la mère se rassure cependant. Il s'en sortira ! Ce n'est qu'une diarrhée bénigne. Oui, le marabout mandingue rêvait d'une fille médecin. Comme, des trois, j'étais la plus douée, cela me revenait. C'était un accord tacite que j'ai brutalement dénoncé. De cela aussi, ils m'en ont voulu. Mais pourquoi, pourquoi est-ce que je devais satisfaire leur orgueil ?

– Je crois qu'ils vont m'expulser.

Redescendons sur terre. Yéhogul lave ses mains, petites et dodues. Des mains d'évêque, comme on dit. En tout cas, celles de Mgr Duchapuis ressemblaient à des pinces à sucre. Je l'ai remarqué ! Vous expulser, pourquoi ?

– Ils n'ont aucune preuve, mais des preuves, ils en fabriqueront. Ce n'est pas ce qui les gêne.

Qu'est-ce que je dois dire ? S'il est expulsé, bien sûr, j'en aurai de la peine. Cependant est-ce de ma peine qu'il s'agit ?

Dans cette affaire comme dans les autres, il ne s'agit pas de mes petits sentiments personnels. Il a une femme, et six ou sept enfants, Yéhogul ! Quelle vie si on a un tel homme pour père ! J'imagine que les mots Peuple-Révolution-Justice, on doit les prendre en haine comme moi Race-Intelligence-Distinction, et n'avoir rien de plus pressé que de s'embourgeoiser. Ainsi va le monde ! Pas du tout juste, mon analyse. Si elle l'était, moi, précisément, je devrais être une combattante aux côtés de Saliou et Yéhogul. Ou alors, je n'ai pas été capable d'aller au bout de mon refus. Ma révolte, un leurre. Cette vérité me frappe, m'éblouit. Je ne m'en suis jamais si nettement rendu compte. En vérité, je ne fuis rien. A travers Ibrahima Sory, je cherche à les rejoindre sur un plan magnifié. Débarrassés de leurs ridicules. Ayant droit d'être tels qu'ils étaient, arrogants, méprisants. Seigneur, nous vous remercions de nous avoir faits différents... : que pour moi la célèbre prière n'ait plus goût de farce. En résumé, je cherche non pas à les fuir. Mais à me légitimer. Aussi ce n'est pas surprenant si Ibrahima Sory me refuse l'amour, qui, selon ma théorie, pourrait me sauver. Lui n'a que faire d'une bâtarde.

Je sors sur la terrasse. Les dernières femmes attendent. Le vieux gardien hernieux, qui tout de même vient de faire un enfant à sa femme, a fermé les grilles. Lucidement je m'aperçois une fois de plus que ce que je venais faire dans ce pays est absurde. En même temps, je sais que je n'en bougerai pas. Retenue par un espoir que je sais cependant déçu d'avance.

Au cinéma Piazza, on joue *La Vallée de l'or noir*. Pas de révolution de ce côté-là : les cow-boys de mon enfance continuent d'abêtir le peuple. Pas de *mon* enfance, en vérité, car je n'allais au cinéma que pour voir des films soigneusement choisis. N'empêche, j'ai vu Shirley Temple entourée de ses négrillons. Je l'entends encore, le petit cireur, roulant des prunelles blanches dans sa gueule enciragée.

– Pourquoi on appelle botte, botte, Mam'zel' Shirley ?

Tout le monde riait. Moi, je souffrais, j'étais malade. Littéralement.

– Tu n'as pas aimé ce film ? Que cette enfant est difficile !

A côté du cinéma Piazza, il y a un bar où se trouvent les putains. Je l'ai découvert, à ma surprise, il y a beaucoup de putains dans cette ville. Ce sont de très jeunes filles mal fardées, et qui portent des minijupes de cuir. Je souffre de les regarder. Non, je ne souffre pas. Elles me gênent. La pauvreté, la misère, cela ne gêne pas. Il y a toujours eu des riches et des pauvres sous tous les cieux. Mais la prostitution ! On a beau dire que c'est le plus vieux métier du monde. Analyse faite, on s'aperçoit que c'est une invention, encore une, que l'Afrique n'avait pas faite. Avec l'écriture, la poudre à canon, la liste est longue ! Elles me gênent, ces putains. Elles sont la preuve que l'Europe est passée par là. Je me retrouve par-delà ce qu'on appelait le canal dans le quartier du Carénage. Ce que j'allais faire si loin de chez moi ? Je ne sais plus. Peut-être simplement regarder. Les hommes portaient des tricot de corps déchirés. C'est depuis ce temps que l'idée contradictoire de misère et de débauche s'associe pour moi à ce dessous masculin, et je remercie les fabricants de sous-vêtements, influencés par l'Amérique, d'habiller les hommes de T-shirts. Je suis sûre que je ne pourrais pas jouir avec un homme qui porterait tricot de corps. Les femmes étaient mal fardées elles aussi, fessues. Ah, fessues ! J'ai appris par la suite que cette conformation particulière s'appelle statéopygie. Rentrée chez moi, je regardais dans la glace mes fesses sans relief et j'éprouvais un grand soulagement. Quant à ma mère, cependant, la vue de ses fesses me choquait et me désespérait. Il me semblait que ce Dieu, qu'ils remerciaient chaque jour, devait, à part lui, bien s'amuser. Ces fesses, c'était la tache originelle ! Les femmes portaient des robes à fleurs violettes et grossières, et des chaussures à hauts talons. Leurs cheveux, décrêpés à grands coups de vaseline, frisottaient autour de leurs têtes. Cela m'a donné un coup, quand j'ai vu tante Paula pour la première fois, trônant dans son hôtel, *Le Relais des Isles*. J'ai dû braver ma nausée parce que j'avais besoin d'elle. En moi, c'était confusion et chaos. Ainsi cette putain rangée des voitures, mais si visiblement putain, c'était la sœur de mon père ! Le même ventre de femme les avait portés, les avait enserrés de son ombre opaque et bénéfique.

Oui, ces putains me gênent. En même temps, elles me fascinent et j'entre dans le bar. Celle qui est assise à ma

gauche n'a pas seize ans. Elle boit un verre de bière. Elle a la voix rauque et les yeux rougis.

– Ma sœur, tu es de quel pays ?

Ma sœur ? Je sais, cela ne veut rien dire ; c'est une formule de politesse. Hélas ! j'ai la triste manie de voir partout des symboles. J'explique. Il est très évident qu'elle ignore sa géographie et que je pourrais aussi bien descendre de Mars. Elle ne cache pas son étonnement.

– Et c'est des Noirs aussi dans ces pays-là !

Tout de même, tout de même. Est-ce que ce n'est pas vous qui nous avez vendus ? Enfin pas elle. Cette pauvre enfant n'a sûrement jamais vendu que son cul. Et pas bien cher, j'imagine. Vu le niveau de vie général.

– Tu paies un verre ?

Si je lui demandais brutalement : « Qu'est-ce qui t'a emmenée là sur ce haut tabouret, avec cette jupe minuscule qui découvre tes jambes, qu'en musulmane tu devrais cacher ? » Qu'est-ce qu'elle répondrait ? Je le devine. Elle ne s'offusquerait pas. Elle me dirait sobrement, comme ce jeune soldat à Samiana :

– Il y a beaucoup de chômage.

Le serveur lui verse une bière. A moi un deuxième jus de pamplemousse. Je m'approche plus près d'elle. Elle a une odeur, étrangement familière, de parfum, de poudre à bon marché et de sueur. Lisette sentait ainsi. Une petite bonne qui venait nous chercher à l'école quand Mabo Julie ne le pouvait pas. Qu'est-ce qu'elle pense, je veux dire, du régime du Mwalimwana, de la récente manifestation ?

– Tu écris dans le journal ?

Non, je ne suis pas une journaliste, rassure-toi ! Je suis une sœur paumée et qui voudrait comprendre. Elle regarde autour d'elle, puis violemment crache par terre. C'est beaucoup et c'est peu, ce crachat. Deux hommes entrent dans le bar. Elle cesse de s'intéresser à moi. Je retrouve la chaleur moite de la rue.

Non loin du bar, il y a le marché. Et devant le marché, le chauffeur de Ramatoulaye, les bras chargés de vêtements brodés. Ramatoulaye est dans la Mercedes, et me manifeste son mécontentement, car je ne viens pas la voir. Si je lui expliquais que c'est la faute de son mobilier, pour sûr, elle me croirait folle. Parce qu'elle en est fière de ses meubles Directoire. Tout comme le marabout mandingue l'était.

– Ton père, il a une drôle d'allure quand même !

Qui se permettrait de dire cela ? Jean-Marie, bien sûr, ce ne pouvait être que lui. Il insistait.

– Tu l'aimes, ton père ?

J'affirmais que oui, car je n'osais pas encore amener mes haines au grand jour. Et lui, est-ce qu'il n'aimait pas son père ?

– Le salaud, j'espère qu'il crèvera.

Le malheureux père se trouvait à cet instant précis dans une clinique de luxe où il subissait une opération des plus délicates. Il en réchappa, car les vœux des enfants n'ont jamais tué les parents, Dieu merci. Et sa mère, est-ce qu'il aimait sa mère ? Il hésitait.

– C'est une pauvre femme.

Mes amants se sont toujours moqués de ma famille. En un sens, je les ai choisis pour qu'ils puissent s'en moquer à ma place. Jean-Michel se tordait.

– Tes sœurs, tes sœurs, quel tableau ! Et leurs maris !

Qu'est-ce qu'il dirait si je le mettais nez à nez avec Ibrahima Sory ? C'est sûr, il ne rirait pas.

Ramatoulaye a changé de parfum et remplacé sa perruque Carita par un mouchoir de tête de deux mètres de circonférence. Est-ce que je l'accompagne chez Oumou Hawa dont le dernier-né est malade ?

– Oumou Hawa, elle tue notre mère ! Et le Vieux aussi, parce qu'il l'a toujours préférée à tous ses autres enfants.

Quelle sale manie de préférer un enfant à un autre ! L'amour doit être donné à tous, également. Il me semble que

ce serait ainsi si j'étais mère. Mais bien sûr, je n'enfanterai jamais. Est-ce que j'ai envie de voir Oumou Hawa et Saliou ? Non, j'ai envie d'aller à la dérive à travers la ville, me heurtant aux mendiants, aux putains, aux militaires. Des moutons échappés d'une concession voisine barrent la rue. La Mercedes ne peut pas avancer. Ramatoulaye passe la tête par la portière et lance un torrent de paroles dont je devine la signification bien que je n'aie guère fait de progrès dans l'étude des langues nationales. Finalement, la Mercedes se fraie un passage, et s'éloigne. Un jeune garçon lance de toutes ses forces un crachat dans sa direction. Voilà, c'est le deuxième crachat de la journée. Nos regards se rencontrent. Il me brave du sien. Comme dans ces jeux d'enfants où on parie qu'on ne baissera pas les yeux le premier. Il a le visage intelligent et sensible de Birame III. Est-ce que ce n'est pas le fantôme de Birame III apparu au milieu des détritiques du marché pour me rappeler ? Non, non, le soleil m'a frappé trop fort sur la tête. Il s'approche.

– Tu m'as appelé ?

Est-ce que je l'ai appelé ? Enfin, puisqu'il est à quelques pas de moi, je ne peux plus reculer. Et puis tous ces crachats, il faut qu'on me les explique !

Il rit. Un rire défiant.

– Tu es de la police ?

Allons bon, est-ce que j'ai une gueule de flic ? On m'a déjà pas mal insultée, mais à ce point-là. Je suis une étrangère, tu comprends. Parachutée là-dedans.

– Noire américaine ?

Ces satanés Noirs américains ont pris le devant de la scène à cause de Mahalia, Aretha ou James Brown. Nous qui ne pouvons offrir que les susurrements de nos chanteurs de biguine, évidemment, nous ne faisons pas le poids. Il marche à côté de moi, ses pieds sont nus et maigres dans des sandales de plastique en lambeaux. Il est méfiant et hostile. Si je lui disais : « Je t'en prie, aide-moi » ? Il me rirait au nez et me prendrait pour une cinglée de plus. Car ce pays regorge de cinglés, je veux dire de cinglés étrangers. L'espèce la plus

courante, celle qui s'extasie devant le moindre objet, le moindre geste...

– Ils sont sublimes !

... et considèrent l'Afrique comme le bain de jouvence de leur âme-d'Occidental-épuisée-desséchée-par-la-civilisation-technique. Ils ne se lavent plus beaucoup, je veux dire, le corps, et apprennent les langues du pays. Sont-ils sincères ? Croient-ils vraiment que l'Afrique n'ait rien d'autre à faire que de donner sans cesse et toujours ? Des hommes pour creuser et bêcher, le fouet au cul ; des épices, de l'or et de l'ivoire pour les colliers des belles dames ; à présent des baumes et des onguents... Est-ce bien à moi cependant de critiquer ? Quand moi, aussi, je vais la main tendue. Je suis une mendiante de première grandeur. Un parasite. Un pou.

Alors que faire à présent ?

Je réveille un chauffeur de taxi endormi, un mouchoir noué autour du front. Allez, fais démarrer ton engin. Parce que à présent, j'ai mes grandes et mes petites entrées à Heremakhonon. Que le maître soit présent ou pas, il me l'a dit. J'ai fait, reconnaissons-le, un pas en avant. Je suis promue au rang d'objet dont la constante présence concourt à l'agrément des lieux. Je suis un arum dans un vase ; je dis arum. Car la plante, comme moi, est exotique. Elle ne pousse pas sous ces cieux.

Troisième partie

Il y a des moments où on a envie de se marrer. On ne peut pas, semaine après semaine, piétiner à l'intérieur du même cercle. De ma villa à l'Institut. De l'Institut à Heremakhonon. Avec de brefs crochets au dispensaire, chez Saliou ou à l'*Hôtel de Picardie*. Ma vie ressemble à la promenade d'un couple de vieillards sur la place de la Victoire. Du kiosque à l'Allée centrale à l'Allée du bord de mer. Et retour. Pour l'instant, je n'en peux plus.

Je suis, c'est certain, d'un caractère casanier. Les exercices physiques me font horreur. (A part l'amour, bien sûr.) J'ai toujours pensé qu'il fallait laisser les sports aux cancres. Et l'on m'a appris que la danse et les plaisirs associés sont l'exutoire de ceux qui ne peuvent prétendre à rien d'autre. En dépit de ces convictions que je viens d'énoncer j'étouffe. La fin du jour est moite et torride comme j'imagine – à tort ou à raison – qu'elle doit être dans le sud des États-Unis. Bientôt il va falloir ramer à travers une nuit interminable. C'est presque une situation d'adolescence : des masses de désirs et personne pour les satisfaire. Dans ce pays où le téléphone est un luxe, le moyen de communiquer rapidement est d'expédier son boy avec un petit mot griffonné. Je pourrais alerter Adama qui enfilerait sa robe de soie pour m'escorter là où je voudrais aller. Mais je frémis à l'image que nous offririons. Deux putains en chasse. Reste Pierre-Gilles, ce coopérant célibataire qui souvent traverse la rue pour bavarder et vider un verre. Je le sais homosexuel et amoureux d'un jeune Peul qu'il a pris à son service et qu'il tente de retenir prisonnier comme Albertine. Malheureusement, le jeune Peul hétérosexuel et qui se prête à ses désirs pour la même triste raison : « Le chômage, ma sœur, le chômage ! » le trompe avec Mariama, une jolie jeune fille qui garde les enfants trois villas plus loin. On peut se demander pourquoi parmi tant de coopérants sains d'esprit, comme de corps, j'ai choisi de me rapprocher de celui-là. La raison est évidente. Leur santé précisément me fait peur ; ils ont les mains pleines d'enfants, de fermes à retaper en Normandie, de moulins en Dordogne, de bateaux et de comptes en banque. Ils portent sur les choses et les gens des jugements nets et tranchants. Pierre-Gilles est le seul qui me ressemble.

Pas de doute, ma brusque invitation le surprend et ne l'emballe guère. Le jeune Peul, un genou à terre, semble ranger des disques. Il possède cette gracilité inflexible qui est celle d'Ibrahima Sory. Ses mains sont démesurées et très fines.

– Où voulez-vous aller exactement ?

Où ? Il doit bien en exister, des lieux de plaisir, dans cette ville. Des lieux où on se défoule. Où on se souvient que l'on est jeune et que la mort ne bat pas le tambour. Le jeune Peul laisse tomber :

– *Miami Club.*

Pierre-Gilles aussitôt s'inquiète. Est-ce qu'il s'y serait rendu ? Et avec qui ? Ah, qu'il remette à plus tard ses scènes de jalousie ! Il est beau gosse, Pierre-Gilles. A Paris, il ne devait pas manquer d'avances. Il semble, hélas, avoir des goûts exotiques. Il m'a confié avoir aimé un secrétaire de l'ambassade du Japon et avoir voulu se tuer quand ce dernier a été muté en Malaisie. Au lieu de se suicider cependant, il est parti pour l'Afrique et le voilà aux prises avec un amour impossible. Enfin, amour !

Non, il n'est pas très chaud pour m'accompagner. Parce qu'il le sait, une fois qu'il aura tourné les talons, le jeune Peul ira retrouver Mariama. En même temps, c'est un copain qui se doute que, pour moi, tout va assez mal. Il capitule donc.

– De toute façon, il est trop tôt pour sortir.

Certes ! Mais buvons, buvons en préliminaire à cette nuit qui sera folle et libératoire. Il me regarde, franchement inquiet de cette exubérance.

– Votre ministre vous a plaquée ?

C'est le seul à qui je me confie plus ou moins. Plaquée ? Non. Simplement il est des moments où je ne peux pas supporter le schéma immuable – et combien frustrant – de mes relations avec lui. C'est comme si un metteur en scène irascible, faisant répéter la même séquence, et arrivant à chaque fois au même endroit, hurlait :

– Coupez.

Même, je me suis rendu compte que c'est pour moi seule que le plaisir de ces rencontres varie, selon ce que j'apporte d'impatiences ou de rêves. Pour lui, il est toujours le même, je veux dire, il ne signifie rien que ce qu'il est. Alors buvons, buvons ! Pourquoi encore j'aime la compagnie de Pierre-Gilles. Parce qu'il s'est attaché à donner ce qu'on appelle une âme, et que je ne sais pas nommer autrement, à sa maison. La plupart des coopérants vivent dans la grisaille de ces logis de fonction où le mobilier administratif se retrouve, palier après palier. Saliou et Yéhogul vivent dans le dénuement le plus extrême. Pierre-Gilles, lui, parcourt des kilomètres pour acheter un masque, une couverture, un objet. Il met à cette quête la même énergie qu'à poursuivre l'Amour. *Jobaliped* porte une tapisserie qu'il vient de ramener du Nord ! Ainsi donc, il s'est rendu dans le Nord ! Il hausse les épaules.

– Plus pauvre, plus misérable encore que le reste du pays. Un autre monde, fanatisé et moyenâgeux.

Ah, qu'il ne vienne pas gâter lui aussi mes images. En vérité si on m'offrait le moyen d'aller dans le Nord, je refuserais. Car je sais le danger de telles entreprises. Alfa sert le whisky. Il n'en boit pas lui-même, car me rappelle-t-il un musulman ne boit jamais d'alcool. Évidemment je pourrais ricaner, rappeler à mon tour que le Coran interdit la sodomie. Mais ce serait trop facile. Alfa est une victime. Pierre-Gilles aussi d'ailleurs. Et moi ? En fin de compte, nous sommes trois victimes dans ce living-room. Si chacun se confiait et si nous comparions nos expériences ? L'idée séduit Pierre-Gilles. Alfa nous regarde avec surprise. Dire quoi ? De qui veut-on qu'il parle ?... De tout. De son père. De sa mère. De ses frères et sœurs. De la première femme qu'il a possédée. De celle qu'il a aimée... Il rit : pas de doute, il nous prend pour des cinglés. D'ailleurs il le dit.

– Les Blancs sont fous.

Pour être plus exact, il aurait dû dire : les Blancs et leurs élèves. Ou les Blancs et leurs créatures. Mais ce raccourci qui m'englobe n'en a que plus de force. Je n'aime guère la manière dont la nuit commence. Par des constats sans joie. Si Alfa révélait non pas ce que nous voulons qu'il révèle, mais ce

qui lui tient à cœur, pas de doute que son récit serait autre que ce que nous attendons. Une longue bataille pour apprendre des rudiments d'écriture, pour se nourrir, se vêtir, subsister. J'ai honte.

– Ma mère est une pianiste de grand talent. Elle joue Debussy.

(Évidemment c'est Pierre-Gilles qui parle.) Il ne s'agit pas de ma mère qui tapotait bravement son Chopin.

– Mon frère aussi est quelqu'un de très bien. Il s'est fait un nom comme pianiste de concert.

Oui, oui. Le topo est archiconnu. Le mal-aimé-qui-ne-joue-pas-le-jeu-qu'on-attend-de-lui. Nous commençons très mal la nuit. Vraiment très mal.

– L'être que j'ai le plus aimé ? A part ma mère, bien sûr, qui ne le saura jamais...

Pierre-Gilles, Pierre-Gilles, nous commençons mal ! Évadons-nous. Buvons. Au bout du troisième whisky, tout va mieux. Pas que nous voyions tout en rose. Mais nous commençons de flotter au-dessus de nous-mêmes, de laisser là où elle est la cohorte de nos phantasmes.

Pierre-Gilles possède une Fiat bleu nuit qui démarre au quart de tour. Il feint de ne pas remarquer la hâte d'Alfa à fermer les portes du garage. Le *Miami Club* est à la sortie de la ville, au fond d'une longue allée empierrée. On ne distingue d'abord surgissant de la nuit qu'une bâtisse carrée devant laquelle de nombreux désœuvrés se tiennent. L'un d'eux s'empresse de nous ouvrir la porte, peinte en rouge vif, espérant ainsi récolter quelques francs... que Pierre-Gilles lui donne libéralement. Lui, comme moi, apaise tant bien que mal sa conscience. Nous nous trouvons dans un hall. Un jeune garçon, assis derrière une table, nous tend des tickets sans nous regarder. Nous poussons un rideau de velours écarlate lui aussi crasseux et la salle de danse nous apparaît. Pleine à craquer. A gauche une petite estrade sur laquelle un orchestre se démène. A droite un petit bar assailli de clients. Le gérant reconnaissant en nous des hôtes de marque se précipite et nous case tant bien que mal. On nous regarde avec bienveillance, ce

qui me surprend. En vérité, ce peuple est trop accueillant. J'imagine l'effet que Pierre-Gilles et moi produirions dans quelque salle des fêtes des Antilles. Ou au festival des Caraïbes à Paris. Ici rien de semblable, de très jeunes, des jeunes et des moins jeunes dansant en toute insouciance des versions africanisées du *rhythm'n' blues*, ingurgitant de l'alcool et riant à gorge déployée. Qui sont-ils ? Que font-ils ? Quels sont leurs héros ? Leurs rêves ? Leurs désirs ? Ils sont les intermédiaires entre la masse qui fait la queue aux fontaines ou aux dispensaires, pour qui le français est une langue parfaitement étrangère et le monde s'arrête aux limites du pays, et la minorité qui fait les lois ou celle qui les conteste. Ce sont déjà des privilégiés. Ils ont déjà résolu les premiers problèmes. Ils ont déjà des loisirs. Une femme, ou plutôt une jeune fille, arrive vers nous, souriant et tentant d'onduler des hanches, bien que ses chaussures à lourds talons la handicapent.

– Ma sœur, tu es avec nous ce soir !

Une demi-minute de flottement. Puis je la reconnais : c'est la petite putain du bar *Alcatraz*. Elle interroge familièrement :

– C'est ton mari ?

Mari, comme sœur, ne signifie rien. C'est un terme poli pour désigner qui couche avec toi. Pierre-Gilles pour donner du poids à mon affirmation se croit tenu de m'embrasser tendrement. Il sent Arden for men, un after-shave que j'ai beaucoup aimé... Non, halte aux souvenirs. Cette nuit, vivons-la au présent. Elle s'appelle Kadidiatou, prénom qui ravit Pierre-Gilles. Elle refuse un verre et s'éloigne en nous promettant de revenir bientôt. Le plus logique, quand on se trouve deux, dans une salle de bal, même si l'on n'est qu'une apparence de couple, est de danser. Ce que nous faisons. Pierre-Gilles est, il faut l'avouer, bien meilleur joueur que moi. Il me serre dans ses bras, appuie sa joue contre la mienne. Pour ceux qui nous voient l'illusion doit être parfaite.

Wish I was back

In your arms

In your arms

Oh what could I do

What could I do.

L'accent du chanteur n'est certes pas parfait. On pourrait penser qu'il est ridicule dans son jean trop serré, son blouson clouté et son imitation de coiffure afro. Mais personne ne semble s'en plaindre. Une lumière rouge, supposée faire plus intime, s'est répandue. Je demeure trop lucide, trop intriguée par ces hommes et ces femmes que je n'avais pas encore côtoyés. Eux aussi sont l'Afrique. Mais une Afrique déjà badigeonnée du vernis de l'Occident. Ils ont rejeté le boubou. Évidemment on ne danse pas en boubou. Cela entrave les mouvements. Pas atteinte, la libération que j'espérais ! Combien de whiskies faudra-t-il encore ? Un temps, je n'en avais pas besoin, pour que de petites ailes me poussent. Je m'élançais sans effort jusqu'au faite de l'ylang-ylang dont les fleurs blanches donnent, conservées dans l'alcool, un parfum poivré. De là, assise sur un nuage, je regardais l'île, envahie de tubéreuses et de bougainvillées.

Bon, me voilà reprise par le sentimentalisme !

– Vous n'avez pas tellement l'air de vous amuser !

Non, disons la vérité. J'ai peur que la nuit ne soit pas très réussie, en fin de compte. Un serveur nous apporte une bouteille de champagne enveloppée d'un chiffon douteux, dans un seau à glace, et nous désigne une sorte de malabar, le genre d'homme dont j'ai horreur, le crâne poli comme un miroir, les yeux fixes et brillants, vêtu d'une gandoura brune et chaussé de souliers vernis.

– C'est Baké qui envoie cela, pour mademoiselle.

Qui est Baké ? Il paraît surpris. Je ne connais pas Baké ? Baké est un grand commerçant qui possède les seuls magasins non nationalisés du pays. Même Mwalimwana a peur de lui. Voilà Pierre-Gilles ravi ! C'est lui qui adresse un signe de tête et un sourire au dénommé Baké pour le remercier. Débouchons donc cette bouteille ! Sans que je sache trop comment, nous avons lié conversation avec un couple, assis à une table voisine. Il se rapproche. Le cercle s'agrandit. On emplit donc quatre coupes. On rit. Ne me demandez pas de quoi. On parle. Je ne sais pas non plus de quoi. Je crois cependant que je parle moi-même. Et que je ris. Kadidiatou

revient vers nous, s'inquiète de mon bien-être et me murmure à l'oreille :

– Baké t'aime beaucoup.

Puis elle sourit à Pierre-Gilles qu'elle ne songe pas à vexer. Il ne pourrait qu'être flatté du succès de sa *femme*. Elle s'assied près de moi et chuchote :

– Tu peux tout avoir avec Baké !

Tout ? C'est-à-dire ? Elle a un geste large.

– De l'argent. Des bijoux. Une voiture... C'est un ami de Mwalimwana. Ils étaient petits ensemble.

Pourquoi n'est-il pas ministre, en symbole de longue amitié ?

Elle rit.

– Il ne sait pas lire, ni écrire.

Cela manquait à ma collection, un amoureux illettré !

Elle s'éloigne, rappelée par des devoirs au bar. L'épouse alors me dit :

– C'est une putain.

Sans mépris. Comme on dit c'est un commerçant. Ou c'est un infirme. Du ton d'un constat. Comment se voient-ils les uns les autres ? Le mari m'invite à danser. C'est trop absurde. Je ne m'amuse pas. Je veux rentrer chez moi. A présent la lumière a changé et teinte d'indigo les chemises des hommes. Pierre-Gilles, le seul Blanc de la salle, y prend des allures de saint de vitrail. Si je lui disais « je veux rentrer », il n'en serait somme toute que trop heureux. A l'heure qu'il est Alfa doit faire jouir Mariama et rire avec elle des exigences de son maître.

– Les Blancs sont fous.

Je pourrais rire, moi aussi, s'ils ne m'avaient entraînée dans la folie avec eux. Et pas de *ndöp* pour cette folie-là ! Qu'est-ce que j'espérais en venant ici, je veux dire, dans cette salle de danse ? Voilà qu'elle se peuple de visages familiers dont chacun a une expression différente. Moquerie. Mépris.

Surprise. Saliou, lui, me regarde avec reproche. Sûrement qu'il désespère de me détacher d'Ibrahima Sory. Les conversions, cela ne se fait pas de force. Surtout ne pas penser à Ibrahima Sory. Le serveur apporte un plat chargé de brochettes de mouton, fumantes et couvertes de piments.

– C'est Baké...

Pourtant il a disparu, Baké. A la table qu'il occupait, il ne reste que trois hommes et une très jolie femme en grand boubou lamé qui mâchonne une noix de kola, l'air absent.

Nous nageons en pleine fraternité. Un homme et une autre femme sont venus se joindre à nous. La main de Pierre-Gilles se pose sur ma cuisse. En même temps, je le sens, la beauté du nouveau venu à notre table l'émoustille. Comme elle me tire moi-même de mon demi-abattement. Qu'est-ce qu'il fait cet homme ? Comment s'appelle-t-il, d'abord ? Notre double attention le trouble. Il bafouille.

– Amar. Je travaille à Comarex.

Qu'est-ce que c'est Comarex ? On croirait une marque de préservatifs.

– La fabrique nationale de chaussures.

Il s'enhardit. Dès demain matin, il me fera parvenir de jolis *samara* de cuir. Il bénéficie de 35 % de réduction. Quelle est ma pointure ?

– *Leave him to me.*

Nous sommes les seuls à savoir l'anglais à cette table, Pierre-Gilles ne risque donc pas d'être compris. Mais pourquoi lui obéirais-je ? Il est évident que j'ai toutes les chances de mon côté. L'homosexualité est un luxe que ce jeune garçon ne doit certes pas pouvoir s'offrir. A moins que Pierre-Gilles ne mette le paquet. Ce qu'il ne peut décemment faire en pareil lieu.

Pas de doute, je marque des points : Amar m'invite à danser. Je m'arrange pour en marquer davantage, et la lumière bleue vient m'aider dans ma tâche. Un véritable jeu d'enfant ! Excitables, ces jeunes travailleurs de Comarex !

– Vous êtes une garce !

Pierre-Gilles qui a dû se résigner à inviter une des femmes me murmure son dépit au passage. La bouche de cet inconnu a goût agréable de gingembre et les pulsations de son sexe sont merveilleusement rythmées. Personne, à part Pierre-Gilles et la malheureuse compagne restée en rade à la table, ne nous prête attention. La lumière bleue est de plus en plus épaisse. Tout de même, mon premier souci sera de lui offrir une bonne eau de toilette, si l'aventure doit se continuer. Il est évident cependant qu'elle ne se continuera pas. Pourquoi pas ?... Cela me changera de mon nègre avec aïeux. La danse suivante, par pure perversité, Pierre-Gilles m'intercepte. Amar, visiblement déçu, s'éloigne, s'assied, refusant d'inviter une autre partenaire. De la table, il nous surveille.

– Je fais cela pour votre bien. Sa femme finira par vous arracher les yeux.

Amar m'a déjà affirmé que ce n'est pas sa femme : une fille qu'il n'aime pas et qui s'accroche à lui. Il en est encore au stade où l'on ment. C'est-à-dire qu'il est encore pur. L'excitation éveillée par les précédents attouchements se reporte sur Pierre-Gilles. D'autant plus que cet Arden forme une rampe de souvenirs. Et puis il semble parfaitement équipé pour donner du plaisir. Incurablement homosexuel ? Il rit, flatté, j'imagine.

– Vous voulez qu'on essaie ?

Est-ce qu'il a déjà essayé ?

– Une fois avec une cousine... qui s'appelait Sandra... et qui était à moitié anglaise.

Attention ! Nous allons retomber dans l'ornière. Je ne tente pas cependant de réagir. Au contraire je questionne. Est-ce que cela avait marché ?

– Plus ou moins ! C'est plus tard, avec une femme que j'ai beaucoup aimée...

Est-ce que nous n'avions pas décidé de vivre cette nuit au présent ? Au lieu de cela, nous traçons un cercle autour de nous. Nous y cherchons nos disparus... La lumière revient

juste à temps pour nous empêcher de sombrer davantage. Et debout près de notre table se tient le sieur Baké, flanqué d'un de ses lieutenants. Il a troqué sa gandoura contre un costume à l'européenne, bien coupé, ma foi. Il me salue et dit avec autorité :

– Tu viens danser, mademoiselle ?

Je ne saurai jamais pourquoi je refuse. Est-ce pur caprice de l'ivresse ? Parce que tout de même j'ai pas mal ingurgité. Est-ce parce qu'il ressemble au Dr Carzavel ; c'est-à-dire à travers lui au marabout mandingue et toute la clique ? Est-ce parce que, des bras de Pierre-Gilles aux siens, la distance est trop grande ? Des millions d'années-lumière... Est-ce pour plaire à Amar qui me regarde ? Il se fait un silence autour de nous.

Baké répète plus fort.

– Tu viens danser ?

Cette fois c'est un ordre. Je persiste à secouer la tête sans mot dire. Et c'est alors que, dans le silence, Amar se lève. A moitié saoul lui aussi, car nous lui avons offert la possibilité de boire à profusion, frustré peut-être dans son incompréhension du jeu que Pierre-Gilles et moi jouons avec lui, animé aussi, j'imagine, par un puéril désir de bravade.

– Mademoiselle a dit qu'elle ne veut pas danser.

Tout se passe très vite. Le lieutenant de Baké lui appuie sur l'épaule et tente de le forcer à se rasseoir, cependant que Baké qui semble n'avoir rien entendu continue de me fixer. Amar refuse de s'asseoir. Sa compagne intervient pour l'en prier. Il la gifle. Elle crie. Un homme se lève à une table voisine et bouscule Amar qui le frappe. Et brusquement c'est la bagarre. L'orchestre s'arrête. Le gérant arrive en courant. Des verres roulent sur le sol. Une voix crie :

– Appelle la police.

Je vois du sang sur le visage d'Amar. J'entends crier. La lumière s'éteint. Ou est-ce qu'elle ne s'éteint pas ? Et je me retrouve dehors, dans la nuit noire à couper au couteau. Ma

main dans celle de Pierre-Gilles. Des gens courent. Une patrouille de flics arrive.

Pour une nuit réussie, c'était une nuit réussie ! Au petit matin ce mélange de bière, whisky, champagne m'a fait rendre mes tripes. Depuis, j'ai un mal de crâne. Enfin, dans notre fuite, j'ai dû me heurter quelque part, et je souffre de l'épaule. Oui, ce fut une triste nuit !

Le quinquéliba, affirme Abdourahmane, a en pareil cas d'heureuses vertus. Va pour le quinquéliba ! Franchement, n'est-ce pas à vous dégoûter des sorties nocturnes ? Peut-être que nous avons rêvé tout cela ? Amar et ce sang sur son visage. Baké et ses lèvres épaisses. Cette foule étrange, je veux dire, inconnue de moi, avide de plaisir. Pierre-Gilles ne voit pas les choses aussi sinistrement que moi et assure que je dramatise. Il me rappelle fièrement que j'ai tenté de le violer, imite le parler de Baké et affirme que, somme toute, il s'est beaucoup amusé. Il a bien de la chance. Moi, la dixième tasse de quinquéliba ne lave pas ce goût d'inutilité, d'inanité.

On frappe à la porte : Abdourahmane qui m'annonce avec son elliptisme coutumier :

– Le chauffeur est venu.

C'est bien la première fois qu'un appel d'Ibrahima Sory ne me cause aucune joie. Si je restais au lit ?

Dehors, le soleil me décoche ses fléchettes. Le chauffeur refermant la portière s'inquiète de ma santé. Faut croire que j'ai une sale mine ! Comme nous quittons la ville, pour la première fois, je remarque un panneau : Comarex. Un mur bas. Une barrière peinte en rouge. Une flèche indiquant : Parking. Qu'est-ce que j'espère voir ? Un gardien en kaki s'approche. Qu'est-ce que je vais lui demander ? S'il y a un employé prénommé Amar ? Et après ? Je réalise mon absurdité. Nous reprenons notre route.

A Heremakhonon, le début de séquence est immuable. Le maître m'attend dans cette petite pièce qu'il affectionne. Il est

vêtu avec un relatif négligé d'un pantalon bouffant et d'un petit boubou de soie blanche, brodé et largement échancré. Il ne me fait aucune observation sur ma mine, m'exprime son plaisir de me voir et me tend une gourde minuscule contenant une pommade brune d'un air taquin.

– Est-ce que vous voulez me masser ? Est-ce qu'on apprend cela aux femmes, chez vous ?

J'avoue que cela ne fait pas partie de l'a b c de notre éducation. Je vais tout de même essayer. La pommade a une forte odeur épicée. D'où vient-elle ? Est-ce que quelque marabout l'a fabriquée avec un peu de sang humain, des cheveux, des ongles ?...

Il rit.

– Sûrement, sûrement. C'est ma mère qui vient de me l'envoyer et Dieu sait ce qu'elle contient.

Je le masse de mon mieux, bien que, à tout prendre, si l'un de nous devait être soigné, c'est bien moi. Son torse est étroit et doux sous mes mains. Il entrouvre les yeux qu'il tenait fermés et leur expression d'extrême vigilance, qui contraste avec son attitude d'abandon, me frappe. Il les referme.

– Véronica, je suis un homme très patient. Il y a en moi des trésors de patience. Mais je vous le conseille, n'en abusez pas.

Le ton est courtois, presque affable. Surprise, je dépose la gourde d'onguent sur une table. Que veut-il dire ? Il se redresse, s'adosse à un coussin et me regarde.

– Je regrette, croyez-moi, d'avoir si peu de temps à vous consacrer. Je comprends que vous ayez parfois envie de vous distraire. Mais est-ce que vous devez vraiment fréquenter des dancings de mauvaise réputation, pleins d'ivrognes et de putains, y provoquer des bagarres...

Quand garderai-je à l'esprit que j'ai affaire à un flic ? Inutile de nier les faits. Précisons seulement que ses zélés informateurs les ont passablement noircis. Il ne m'écoute pas et parle à présent avec une violence contenue qui ne permet pas la réplique.

– A cause de vous, j’ai connu une des pires humiliations. Baké est venu me trouver ce matin, sans savoir, bien sûr, ce qu’il y a entre nous. Il m’a raconté.

Alors là, l’affaire me paraît savoureuse ! Ce gros porc prétentieux se plaignant qu’on ait osé lui refuser une danse ! Qu’espérait-il ? Un décret du ministre de l’Intérieur pour m’y forcer ?...

– Il ne se plaignait pas de vous... Mais de ce garçon qui l’a insulté, qui a tenté de le frapper publiquement et que la police a arrêté en état d’ivresse...

Qui l’a insulté ! frappé ! Que la police a arrêté !

– Il voulait être sûr que celui-ci recevrait la punition qu’il mérite... Vous pensez bien que je ne pouvais désobliger Baké...

Ces derniers mots sont dits avec une authentique cruauté. Je suis sans voix. Littéralement, la pièce tourne autour de lui. Baké ment. Il ment. Et à cause de ses fables, ce pauvre Amar... Qu’est-ce qu’ils vont lui faire ? Ibrahima Sory me fait remarquer :

– Les pleurs des femmes ont cette particularité qu’elles viennent toujours après.

Est-ce que cela veut dire que je pleure ? Alors c’est de colère. Parce que Amar n’a rien fait. Rien.

En même temps, il m’attire contre lui, détache ma ceinture, défait les boutons de mon chemisier. Je devrais, je le sais, protester, m’éloigner de lui avec horreur. Essayer de faire rendre justice à Amar. Facile à dire. Il me demande d’un ton moqueur :

– Ce Blanc qui vous accompagnait, est-ce qu’il s’intéresse aux femmes à présent ?

Je suis trop lasse. Pour défendre Amar... Pour me défendre. Me défendre contre quoi ? Contre le désir ? Je n’y songe déjà plus.

Les ailes qui n’arrivaient pas à me pousser la veille se sont déployées. Je m’élève à la verticale au-dessus des ylangs-

ylangs et de là j'aperçois la fleur de sang-dragon. Écarlate. Écarlate. Comme le sang des humains. J'aperçois aussi la mer bleue comme la toile d'indigo des teinturiers de Kano. Je ne suis jamais allée à Kano. Mais je sais, le palais de l'émir est en or. Sheiku Umar a retrouvé sa mère. A Ber Kufa...

Quelque part, dans la villa, une sonnerie retentit. Il bouge. Quelqu'un frappe discrètement à la porte, ce qui ne s'est jamais produit quand nous sommes ensemble. Il soupire.

– C'est Abdoulaye... Parce que j'ai un important Conseil des ministres à cinq heures.

Qu'est-ce qu'ils fabriquent à leurs incessants conseils, réunions, meetings ?

– La sécheresse... Il faut prévenir la famine. L'armée va être mise à contribution...

Il ramasse ses vêtements tombés à terre et se rhabille. Pour lui, l'interlude est fini. Tant pis si pour moi c'est l'interlude seul qui compte. Je fais une tentative désespérée pour retrouver son attention. Parce que, tout de même ! Je ne suis peut-être pas menacée de famine comme les hommes et les femmes du Begemdir. Mais je mérite quelque souci. Il est déjà à mille lieues et me caresse rapidement la joue en s'éloignant.

– Allez bavarder avec Ramatoulaye, tiens. Elle vous aime beaucoup.

Tous ces gens qui m'aiment beaucoup : Baké, Ramatoulaye... J'en pleurerais !

Agossou est à son poste, derrière un rideau de rosiers géants. Il m'adresse un clin d'œil malicieux. Abdoulaye s'approche de son pas léger. Pour le dîner, qu'est-ce que j'aimerais qu'il ordonne au cuisinier ? Il a raison, il faut se nourrir en ce bas monde. En somme Abdoulaye, c'est la version mâle et africaine de Mabo Julie. Le même soin attentif et qui n'attend pas de récompense. Des êtres nés pour servir. Mais tandis que Mabo Julie chantait et bavardait dans la cuisine, lui, il sert en silence. Silencieux et hiératique comme son maître. A présent j'ai mauvaise conscience. On pourrait même dire que je souffre. Voilà à quoi elle a abouti, ma nuit !

Mon-besoin-d'exécutoire a fait une victime. Parfaitement innocente. Que vont-ils lui faire à ce garçon ? Tout ce qu'on peut lui reprocher : « Tapage dans un lieu public. » Cela ne peut pas aller chercher bien loin. Même si Baké est intervenu ? J'ai à la fois besoin de me confier et d'être rassurée. Saliou, seul Saliou !

Abdoulaye me rejoint près de la grille. Sans lever les yeux, il m'explique que M. le Ministre ne sera pas content si je retourne en ville si vite. Eh bien, que M. le Ministre se fâche ! Je suis très brave quand Ibrahima Sory est loin de moi. Je veux dire, très lucide. C'est sa présence qui gâche tout, qui m'enlève mes moyens.

Les taxis en maraude sont rares dans ce beau quartier. Une file de voitures de luxe devant la résidence de l'ambassadeur du Ghana, et deux gardes en habit à dorures. Une réception chez les nantis. Finalement un taxi où sont déjà assis deux El Hadj, le visage entouré du voile blanc, s'arrête. Je prends place près du chauffeur.

Saliou est seul. Leur dernier-né, cela je l'ignorais, a été hospitalisé et, comme ils le permettent à l'hôpital Jomo-Kenyatta, Oumou Hawa demeure auprès de lui. Les deux autres enfants, il a dû les envoyer à son frère aîné à Tenigbé. Il ne savait qu'en faire. Est-ce à cet homme en proie à de tels soucis domestiques que je vais raconter mes méfaits absurdes ? Pas besoin de les raconter, il est au courant ! Et je m'en aperçois, sa version n'est pas différente de celle d'Ibrahima Sory : Amar y figure comme l'agresseur ! Ah non ! rétablissons les faits... Il hausse les épaules.

– Vous savez combien de prisonniers politiques il y a dans les camps de ce pays ? Combien de pères de famille sont arrêtés chaque jour pour des « délits d'opinion » ?...

Je l'ignore, en effet.

– ... et vous vous imaginez que les copains bougeront pour une histoire de cul ?

Une histoire de cul ! Il a raison, mais histoire, de cul ou pas, un innocent est victime d'une injustice. Il me répond sèchement :

– Nous sommes des militants politiques. Pas des chevaliers redresseurs de torts.

Cela signifie-t-il qu'Amar peut crever ? Oh, je n'avais pas la prétention d'en faire un martyr. Au moins d'intéresser à son sort.

– Puisque Baké est intervenu personnellement, on lui collera une amende, un ou deux mois en prison. Pas davantage !

Pas davantage ! Et c'est Saliou qui parle ainsi ! Avec cette indifférence ! On pourrait même dire avec cette cruauté. Il secoue la tête.

– Vous êtes étonnante ! Vous acceptez la mort de Birame III sans broncher. Et vous voilà dans tous vos états pour un petit branleur rencontré dans un dancing.

Ça, c'est un coup bas. Sûr, je pourrais me défendre, expliquer. Mais pourquoi ? Qu'il crèvent ! Qu'ils s'entassent dans les prisons ! Qu'ils disparaissent de la surface de la terre !

– Vous refusez de comprendre !

Ah ! pardon, j'ai parfaitement compris. Il y a des prisonniers, voire des morts qui n'en valent pas le coup. La révolution n'en veut pas pour son fumier.

Pourquoi est-ce que j'ai quitté Heremakhonon, où, somme toute, j'étais bien ? Quelques picotements de conscience pour un « petit branleur de dancing » ? Allons, j'étais folle.

Qu'un taxi me ramène en vitesse ! Et je demanderai à Abdoulaye de me faire préparer un plat au nom compliqué qui ressemble au *calalou* de mon enfance. On y met des feuilles de siguine, des gombos, du crabe et du piment. Surtout du piment que ne supportent pas les esprits et les fantômes. Qui les chasse, qui les chasse... Je divague. Oui, divaguons.

Nous passons devant le commissariat central que, *mea culpa*, je n'avais jamais tant regardé. Une bâtisse de plusieurs étages. Dans la cour, des *black* Marias surmontés de phares rouges, sinistres comme des yeux crevés. Si j'entrais là-dedans et si je m'informais d'Amar ? Probablement, je ne ferais

qu'envenimer les choses. Autant me tenir tranquille. Tirer un trait. Saliou, Saliou c'est la première déception.

Abdoulaye m'accueille avec satisfaction. J'ai appris à lire sur ce visage qui ne révèle jamais rien. Les paupières rigides et grises comme les palourdes que j'arrachais au ventre de la mer. Le front bombé comme une calebasse. Les joues creusées. Qu'est-ce qui leur apprend cette impassibilité, cette maîtrise d'eux-mêmes ? Alors, le nègre exubérant, spontané comme un enfant, encore une invention de l'Europe ? Non. Car les nègres, ce n'est pas eux ! Mais nous ! Nous qu'on appelle, plus noblement, la diaspora ! Ils ne sont pas des nègres, mais des Africains. Pour beaucoup, hélas, le processus de *négrification* semble amorcé. Au diable, ces pensées ! Pour les chasser, obéissons au maître. Traversons le jardin et allons bavarder avec Ramatoulaye. Il suffira de fermer les yeux sur son mobilier.

Ramatoulaye revient précisément de la réception de l'ambassade du Ghana. C'était Mme l'Ambassadrice qui recevait. Son thé hebdomadaire. Avec un soupir de soulagement, Ramatoulaye enlève sa lourde perruque qui la fait ressembler à une des Suprêmes. Ses cheveux apparaissent, tressés en rosaces. En voilà une qui se *négrifie* à plaisir ! Si je lui criais : « Attention ! » Car c'est ainsi que toute l'affaire a commencé. Par le désir apparemment innocent de Tegbessou de rouler en chaise à porteurs. D'Agadja de jouer de l'orgue. Ça n'avait l'air de rien. Et puis après tout a été foutu. L'Europe, l'Europe, il faut à tout prix la tenir à distance ! O surprise ! Ramatoulaye ne me traite pas de folle. Elle me répond avec tristesse.

– On ne peut pas. Dans le fond, c'est cela le drame de notre pays. Ceux qui comme Ibrahima Sory essaient de sauver le passé, on les appelle *réactionnaires*, un mot nouveau. On dit qu'ils veulent *mystifier* le peuple, *l'exploiter*, des mots nouveaux, ceux-là aussi. On dit qu'il faut *progresser*. Le progrès, c'est quoi ?

Elle brosse la perruque à petits coups.

– C'est quoi ? Mes enfants qui se moquent de tout ce que je crois.

Ah non, nous n'allons pas sombrer dans la mélancolie. J'en ai marre de la mélancolie. Je le dis, il y a quelque chose dans ce pays qui fait que quoi qu'on tente, c'est regret, remords, désenchantement. Non ! Heureusement Hafsa apporte à Ramatoulaye sa dernière-née, la cinquième en cinq ans précise Ramatoulaye avec un soupir. Nous parlons contrôle des naissances. Pilule. Stérilet. Ma foi, ce sont des sujets hautement féminins et pas démoralisants.

La douceur du soir à Heremakhonon me surprend à chaque fois. Peut-être que cela tient aux grands arbres. Aux fleurs. Au silence. Surtout au silence. Un domestique dans les dépendances joue d'un instrument dont je ne sais pas le nom. Un air toujours le même. J'entends rire les frères et neveux d'Ibrahima Sory qui habitent une partie de la villa où je n'ai jamais pénétré. Les dalles de la terrasse sont chaudes, comme les roches de la rivière Rose après avoir emmagasiné le soleil toute la journée. Les lavandières sont dans l'eau jusqu'aux mollets, leurs robes relevées sur leurs belles jambes noires et luisantes, puis nouées entre les cuisses. La mousse du savon va en s'effilochant. Oui, on peut tout oublier. On peut basculer en arrière. Or cela, je m'en aperçois, je le désire de moins en moins. Comme si le présent m'avait rattrapée à la course. Pas que j'aie gagné au change ! Je dois même dire que je préférerais mes anciens fantômes. C'étaient des fantômes de bonne compagnie : ils n'avaient pas de sang au visage. Eh bien, elle lui aura coûté cher sa soirée au *Miami Club* et ses deux danses avec une étrangère. A l'heure qu'il est, il doit nous maudire ! Pas que sa malédiction ait beaucoup de poids. Elle n'empêchera pas Pierre-Gilles d'enculer Alfa tout à l'heure. Et moi... Ainsi va la vie !

Les grilles du jardin s'ouvrent, puis se referment. Un bruit de moteur : cela veut dire que M. le Ministre est de retour. J'entends son pas. Il vient s'asseoir près de moi. Abdoulaye, en un geste dont l'humilité me blesse à chaque fois, change ses babouches, puis se retire.

– J'ai passé tout le Conseil des ministres à penser à vous.

L'aveu est de taille : je pourrais être flattée.

– Je me demandais si Abdoulaye arriverait à vous retenir. Et si demain matin, je n'apprendrais pas que vous avez encore été mêlée à une sale histoire.

N'exagérons rien ! Des sales histoires, il n'y en a pas eu tellement !

– Vous trouvez ! Dès votre arrivée, vous n'avez rien fait d'autre que vous lier au militant d'un parti interdit...

Qui ? Saliou ?... Ce n'est pas ce qu'il est à mes yeux. Et de son parti, je ne sais rien. Il ne m'en parle jamais.

– De quoi parlez-vous alors ?... On dit qu'il est amoureux de vous. Qu'il souhaite vous prendre comme deuxième femme. Mais qu'il a peur d'Oumou Hawa.

Quel mépris dans sa voix pour cet homme *qui a peur de sa femme* ! Pas à lui que cela risque d'arriver. Planquée dans le Nord, sa légitime !

– Je ne crois pas à l'amitié entre un homme et une femme. Sauf s'il s'agit d'un pédéraste comme votre collègue de l'Institut...

Cet homme est odieux. Lucidement, je m'en rends compte. Il est trop sûr de lui. Il manque de sensibilité. Je cherche un point faible, je le trouve ! Bizarre qu'il ait donné sa sœur à Saliou, en dépit des évidentes divergences entre eux. Il rectifie vivement. Trop vivement, ce qui veut dire qu'il est touché.

– Donné ! J'ai fait tout ce que j'ai pu pour empêcher ce mariage. Mais il s'est arrangé pour lui faire un enfant. Alors le Vieux a eu peur du scandale et a accepté... Est-ce qu'il vous a raconté comment, un jour, Siradiou mon cousin, qui s'est ensuite marié à Ramatoulaye, Thierno, qui était fiancé à Oumou Hawa, et moi l'avons rossé ?...

Pas de quoi se vanter ! A trois contre un !

– Il n'était pas seul, mais ses compagnons ont pris la fuite. Des lâches comme lui !

Bon, ne nous lançons pas dans une discussion sur Saliou. Ce n'est ni le lieu ni l'heure. Et puis la discussion serait stérile.

En somme ce qu'il me faut pour voir la vie presque en rose, c'est *a good fuck*. Pas qu'en cela je sois différente du reste des humains, remarquez. Mais c'est tout de même frappant. Au lendemain de ces douces heures à Heremakhonon, j'ai tendance à ne pas chercher midi à quatorze heures, à penser que mon séjour dans ce pays n'est pas totalement inutile. Inutile pour moi, s'entend ! Même Amar qui compte peu. Qui devient un incident désagréable, sans plus.

Pierre-Gilles qui ignorait tout de la suite des événements, qui en était resté à notre fuite sans gloire du *Miami Club*, est tout de même surpris et choqué.

– C'est un pays sans loi !

Enfin, disons que la loi y est celle du plus fort, avec moins d'hypocrisie qu'ailleurs.

– On pourrait peut-être essayer de voir sa femme. L'aider.

C'est-à-dire effacer nos remords par quelques paroles de circonstance, des sourires, un chèque. Un chèque surtout ! Nous l'avons déjà compris. L'argent puisqu'il est rare guérit tout dans ce pays. Un collègue coopérant qui brisa la jambe d'une jeune fille, au volant de son Ami 8, fut surpris de s'entendre bénir par le père de la victime : il avait libellé un chèque.

– Hé ! Baké est méchant ! Plus méchant que Mwalimwana !

Ça, c'est Alfa ! Et c'est comme l'oraison funèbre d'Amar. On se met à parler d'autre chose. Pierre-Gilles vient d'acheter un balafon qui a ceci d'original... Il l'explique longuement, avec passion, avec feu. Moi je vois de petites calebasses de grosseur irrégulière, nouées de lianes et fixées sous des lattes, irrégulières elles aussi. Bien sûr, j'aime le son du balafon. Il a également acheté une statuette bambara. Homme assis, mains posées sur les genoux. Tronc très longiforme. Bras démesurément allongés et très fins. Jambes trapues, la tête est

assez grosse. Il sent toujours l'Arden for men. Oui c'est dommage !... Bien sûr, j'ai un cours en fin de matinée. Lui aussi. Mais les cours sont devenus une formalité ennuyeuse qui se débite dans le plus grand silence des étudiants. Je sais ce que cache ce silence. Je sais ce qui se passerait s'il n'y avait pas les militaires à la porte, les miliciens dans la cour. Les inscriptions refleuriraient au tableau. Les tracts rempliraient les casiers. Le catéchisme de Mwalimwana lancerait des flammes sous les manguiers. Suis-je payée cependant pour me préoccuper des pensées et des désirs secrets de mes étudiants ?

La ville prend des airs de fête. Des miliciens grimpés le long des poteaux électriques accrochent des drapeaux et des ampoules multicolores. Les petits enfants revenant de l'école primaire les regardent bouche bée. Armés de fourches, les militaires en tenue de combat s'attaquent aux tas d'ordures qui se dressent aux carrefours. On badigeonne de blanc une permanence du Parti. Pourquoi ce remue-ménage ?

Le nouveau directeur nous l'explique, choqué de notre ignorance. Ne savons-nous pas que le lendemain est la date anniversaire de la libération de Mwalimwana ? *Mea culpa, mea culpa...* Du temps des Blancs, comme on dit du temps des fées, Carabosse, bien sûr, Mwalimwana et quelques autres qui étaient alors cheminots avaient organisé la première grève nationale qui paralysa tout transport de marchandises à travers le pays. Évidemment les Blancs l'emprisonnèrent lui et quelques autres. Alors le peuple se souleva, marcha jusqu'à la prison et on dut libérer ces hommes dont on avait maladroitement fait des héros.

Hélas ! ces compagnons de Mwalimwana, ceux qui avaient été emprisonnés avec lui (le nouveau directeur hoche tristement la tête) n'étaient que des démagogues avides de remplacer un pouvoir par un autre ; c'est ce qu'ils prouvèrent sitôt l'indépendance. Deux s'exilèrent dans un pays ennemi d'où ils calomnient le régime. Un troisième mourut de maladie, que la terre lui soit légère ! Le quatrième, ah ! le quatrième ! Il avait formé un parti d'opposition que Mwalimwana toléra longtemps dans sa grande bonté, puis qu'il dut interdire. Enfermé à Samiana, il devait s'y donner la mort, que la terre lui soit tout de même légère ! C'est de son

parti que se réclamait l'ancien directeur de l'Institut, le sinistre Saliou, ce qui explique l'agitation qu'il entretenait parmi les étudiants.

Somme toute, ce pays est comme une mare opaque où l'œil de celui qui est demeuré sur la rive ne perçoit rien. Il faut descendre au fond ! Et là des combats furieux, des coups sourds, des luttes à mort, des plaintes ou des cris de victoire... Dieu nous garde de descendre au fond !

Donc la journée de demain sera chômée et payée sur l'ensemble du territoire (et aussi celle d'après). Mwalimwana prononcera un discours sur la place des Martyrs. Les enfants des écoles, les militaires et les militants défileront devant lui... Moi, je serai loin : j'ai toujours haï ce genre de manifestations. Peut-être pour avoir trop défilé moi-même en robe blanche autour de la place de la Victoire. Et fait des mouvements d'ensemble, un, deux, un, deux, sous les yeux indifférents et faussement bienveillants de quelque préfet-sous-préfet-évêque-ministre-des-D.O.M.-ou-des-T.O.M.-en-visite. Ah, oui, je serai loin...

Jean Lefèvre et Adama possèdent une bicoque dans l'île de Kariba, une de ces petites îles qui s'égrènent en chapelet à deux jets de pierre de la côte. Cent fois ils m'en ont offert la clé. On y accède par des bateaux poussifs pareils à ceux des Saintes. L'eau de la mer est bleue comme un dessin d'enfant. Le ciel aussi est bleu. Le marinier a les yeux bleus, souvenir de son aïeul breton. Est-ce le présent ou le passé ? Le présent, le présent. Car ces deux gringalets aux yeux larges et mobiles sont les enfants d'Abdourahmane que j'emmène avec moi. Leur mère a noué dans un mouchoir de tête leur boubou de rechange. On m'a chargée de provisions comme si j'allais traverser le Sahel. Jean Lefèvre et Adama m'ont accompagnée jusqu'à la jetée de bois aux balustrades de fer rouillé, mangée de coquillages qui ne sont pas comestibles. Pierre-Gilles et Alfa m'ont promis leur visite.

C'est le présent ? Ou est-ce que c'est le passé ? En témoignage d'amitié, voilà qu'on nous expédie sous la garde de Mabo Julie chez Dr Bageot, sénateur et maire de Grand-Bourg dans l'île de Marie-Galante. Je garde le souvenir d'une

traversée de cinq heures sur une mer démontée. Il flotte dans l'air une odeur que je n'ai plus jamais respirée de goudron, d'asa foetida, de vomi, et de sel. Un enfant dégueule par-dessus bord à côté de moi. Des porcelets noirs hurlent entre les pieds des passagers. La jetée est branlante, tapissée de roues de voitures en caoutchouc délavé. On me hisse comme un paquet jusque dans les bras de Mme Bageot, petite femme frêle qui a une grande réputation de bonté. C'est le passé. C'est le passé. Les habitants curieux de voir les visiteurs venus de la « grande » île sortent de leurs maisons basses, de bois rose ou vert avec des persiennes peintes en blanc. Les femmes ont des madras à trois pointes. Il y a deux flamboyants devant l'église. Au pied du grand crucifix de la place, des pétales rouge sang. Le Dr Bageot et sa femme habitent la plus belle maison du bourg. Mais moi je préfère celle d'en face qui a son nom en lettres bleues sur fond d'émail blanc. Dans le corridor un peu sombre, il y a un chat couleur de cendre. Mme Bageot le prend dans ses bras ; il ronfle comme une toupie. Elle nous fait admirer ses yeux verts pareils à ceux d'un serpent à sonnettes. Je m'accroche à Mabo Julie qui me force à me tenir loin d'elle. Au rez-de-chaussée, dans une berceuse en rotin, est assise une vieille femme les yeux couverts de taies blanches, les cheveux d'un gris jaunâtre comme sa peau fripée, les seins gros et mous dans une robe à corps, à carreaux mauves. Ma grand-mère qui m'a toujours terrifiée est morte l'année précédente et il me semble alors la revoir, ressuscitée, portant dans ses vêtements comme un terrible souvenir une odeur de cadavre et promenant sur mon visage ses mains calleuses et froides.

– *Tala, sé pli piti là ?*

J'éclate en pleurs. Quel séjour ! Je refuse d'approcher la grand-mère ! Le chat non plus, je ne veux pas le voir. Quand le Dr Bageot, qui a très mauvaise haleine, veut nous embrasser, je hurle.

– Pourquoi fais-tu la vilaine ? me demande-t-il. Regarde tes sœurs...

Justement la chose à ne pas dire ! Mon antipathie pour tout ce qui m'entoure, née de ma peur enfantine du changement,

devient haine. Je rêve de tuer, d'incendier, d'expédier la vieille femme, ma grand-mère ressuscitée, *ad patres*. Quand je retourne à la Pointe, j'ai maigri de deux kilos. On en conclut sans rire qu'à moi, enfant d'une île, la mer ne réussit pas. A cause de moi, on passe les vacances suivantes à Saint-Claude, au pied de la Soufrière.

De moins c'est ce qu'ils disent. Moi, je n'y ai jamais cru que c'était à cause de moi. Ils cherchaient un prétexte pour se pavaner à Saint-Claude, dans ce fief de la mulâtraille où les Noirs marchaient sur la pointe des pieds, les békés s'étant réfugiés encore plus haut dans les hauteurs. On les a donc eues ces vacances à Saint-Claude. On a loué la villa de mulâtres désargentés qui possédaient une boulangerie-pâtisserie à Trois-Rivières où ils habitaient désormais. Et là, croyez-moi, ce fut l'anonymat le plus complet. A quatre-vingts kilomètres de la Pointe, où son nom faisait tant de bruit, le marabout mandingue était un inconnu. Point de salut respectueux, de visites, de conseils prodigués en pleine rue à des interlocuteurs attentifs. Pas de banc à l'église. On s'asseyait avec le commun sur des chaises de paille branlantes et même si on mettait de gros billets à la quête, la quêteuse, je la revois encore, une petite mulâtresse aux nattes de deux mètres de long, aînée d'une famille qui habitait à l'entrée du bourg une villa style sudiste, au fond d'une allée de palmiers, ne nous accordait pas un regard. A Saint-Claude, nous n'étions pas des intrus. Simplement nous n'existions pas. Ma mère, qui se piquait de footing, avait beau s'entourer le cou de son mètre de collier chou, s'abriter d'un large chapeau et nous pousser devant elle le long de la route abrupte qui semblait buter dans la montagne, verte et feuillue, refuge favori de la Bête à Man Hibé, le bruit de nos pas ne s'entendait pas. Ni celui de nos voix ! Nous n'existions pas. Disons-le, disons-le ! C'est là que pour moi tout a commencé. Et non pas lors de ce baptême de poupée que j'ai déjà décrit et où je l'ai approché pour la première fois. J'ai menti. On ment toujours en se confessant. Rien de plus menteur que les confessions.

C'est là !

Les curés, c'est connu, ont de bonnes œuvres. Alors ils flattent ceux qui peuvent les financer, leurs œuvres. Aussi le

curé du lieu se lia-t-il avec le marabout mandingue et Marthe, ma mère, qui l'invitèrent un après-midi à prendre un verre de porto. On lui révéla les dons de pianiste de mes sœurs. Ce qui nous valut pour la fête de la commune non seulement d'être invités en bonne et due forme à la salle Anne-Marie-Javouhey (fraîchement repeinte pour l'occasion), mais encore de voir figurer sur le programme de la représentation, décoré de deux figures dansant le menuet, les noms d'Aïda et Jalla Mercier jouant au piano à quatre mains je ne sais quel duo. Il était bien obligé, le curé, de prouver sa reconnaissance pour sommes reçues. Et puis sûrement, dans son âme de chrétien, il croyait travailler au rapprochement des nègres et des mulâtres, ennemis héréditaires. A moi, petite fille sans talents de société, on enfila une robe de dentelle à trois volants ; on brossa vigoureusement la chevelure crêpue qu'on planta d'un « nœud » de soie rose. Et ainsi attifée, je pris place dans la salle et regardai autour de moi ce monde. Ce monde qui n'était pas le mien. Ce monde, je le sentais, qui, feignant de m'ignorer, me méprisait de toutes ses forces. Et pourquoi ? Parce que le sang noir, chez eux tellement dilué et dont on pouvait nier la présence, gonflait mes veines, circulait souterrain, secret mais omniprésent à travers mon corps dodu, bien nourri, bien soigné de petite fille de huit ans. Je regardais. Et toutes les femmes me paraissaient plus belles que ma mère qui pourtant était aussi bien vêtue : un drapé de soie grège et une capeline. Je m'en souviens aujourd'hui. Elles me paraissaient plus belles avec leur peau à peine cuivrée, à peine bronzée, leurs cheveux souples et ondulés que ne martyrisait pas le peigne à décrêper chauffé sur la braise et trempé – pschtt – dans la *petroleum jelly*. Elles me paraissaient plus belles parce qu'elles étaient claires, possédant donc ce qui manquait à ma mère pour qu'elle fût tout à fait belle, et digne de figurer dans cette salle claire et carrée, décorée de peintures pastel. Une petite fille récitait un poème sur l'estrade. Ses anglaises fauves accrochaient le soleil, et je souhaitais passionnément ressembler à cette fille. Être cette petite fille. Être-Être. En même temps, j'avais honte. Honte de ce désir que toute mon éducation prétendait détruire. Nous n'avons rien à leur envier, me répétait-on. Rien ? Alors pourquoi les imiter ? Les imiter jusqu'à ce seuil qu'on ne devait pas

franchir ? Les imiter, les égaler, rivaliser avec eux, sauf sur ce point ? Je ne comprenais plus. J'étais perdue. Au milieu de ces visages gracieux et haineux. Gracieux et haïssables. Qui m'attiraient mais que je devais haïr.

Oui c'est là. Là que j'ai su que ce désir secret, et la honte de ce désir, ils l'éprouvaient aussi et mentaient. A eux-mêmes comme à moi. Et ce baptême de poupée n'était que ma vengeance à moi. La réalisation d'un rêve enfoui sous des années d'éducation, d'instruction, et qui se réveillait tenace et vivant. Je me retrouvais salle Anne-Marie-Javouhey, mais non plus aux derniers rangs (le curé avait fait ce qu'il avait pu). Au premier. Enfant élue, conduite jusqu'à l'estrade décorée d'un voile bleu, étoilé d'argent, par un de ces petits mulâtres aux yeux de jade qui m'avaient si cruellement ignorée – des années auparavant assise entre mon père et ma mère, mes sœurs terminant leur duo à quatre mains, ne recueillant que les applaudissements polis du curé et de quelques autres, curés aussi, en tout cas membres du clergé, dont la bienveillance est à vendre, et regagnant leurs places la tête haute comme on nous avait dit qu'il fallait marcher. Piètre vengeance, me dirait-on, perpétrée dans l'ombre d'une des chambres de tante Paula. Dehors le soleil flamboie. La mer dans laquelle nous irons nager à grandes brasses est bleue. Comme un dessin d'enfant. Comme celle qui m'entoure à présent.

Fodé, le plus petit des enfants d'Abdourahmane qui m'accompagne, a mal au cœur et vomit contre le bastingage. Une grosse femme, qui sent la marée, me tend un citron et m'explique avec des gestes et des rires ce que je dois en faire.

– Elle demande si c'est ton enfant ?

Non, ce n'est pas le mien.

Première et piètre vengeance. Passons à la deuxième. Curieux, la deuxième a moins goût de vengeance. Ah, non. Plus de mensonges. Regardons les choses en face. Moins goût de vengeance ? Oui. C'était d'une fuite qu'il s'agissait. Une fuite que j'espérais sans retour. Qu'ils se bouffent le nez. Qu'ils gesticulent. Qu'ils crèvent dans leur île de deux kilomètres carrés. Moi je suis loin. Loin, loin. Je suis à Paris.

Fodé appuie sa petite tête dure et ronde contre mon sein. Peut-être que, dans dix ans, il se souviendra de ce voyage. Alors, comment le verra-t-il ? Et moi, quel visage ? Le bateau heurte la jetée. On hisse les paniers, les caisses, les enfants. Je tends la main à un homme torse nu qui porte un pantalon bouffant très sale et qui rit parce qu'une bouffée de vent relève ma jupe au-dessus de ma tête. Les femmes autour de moi rient aussi, avec réprobation. Ces étrangères tout de même, elles n'ont pas d'honneur ; elles montrent jusqu'à leur slip.

La bicoque de Jean Lefèvre et Adama est petite, entre les cocotiers. La mer la baigne presque. Comme nous allons y être bien !

Parce qu'il y a des moments où l'on est content d'être loin de tout. Ce n'est pas une idée romantique. Solitude-silence-loin-du-bruit-de-la-ville. Non. Mais on a amassé des faits dans les coins de sa vie comme une ménagère malpropre des détritiques sous les meubles. Et on veut les regarder en face.

Un. Amar. Si je suis malheureuse et troublée c'est de ne pas l'être davantage. C'est-à-dire de pouvoir m'en foutre. Aller, venir, faire l'amour, bavarder. C'est la prise de conscience de mon indifférence. De ma cruauté.

Deux. Birame III. Là on avance en culpabilité. Car si j'ai pu continuer comme si de rien n'était, c'est que j'ai feint de croire à la parole d'Ibrahima Sory. Que je me suis persuadée que j'y croyais. J'ai acheté ma paix au prix d'un mensonge. Car il ment. Ment-il ? Me voilà ramenée à Ibrahima Sory qui en vérité est au centre de tout. Au centre de quoi ? Il y a belle lurette que j'ai abandonné ma quête. Au fait qu'est-ce que je quêtais ? Alors, au centre de quoi ?

Fatigants, ces enfants ! Fodé s'est coupé sur un coquillage. J'ouvre ma boîte à pharmacie. Il repousse en hurlant ma main qui tient le coton imbibé d'alcool. Je persiste à penser que cet enfant, que ces enfants sont plus heureux que moi. Moi, enfant. On me dira qu'ils portent des habits en haillons, que leur père se loue chez l'étranger. Qu'ils ne connaissent pas le yaourt à la fraise. Qu'il a fallu ma venue parmi eux pour qu'ils découvrent les jouets. Je sais, je suis engagée dans un débat sans issue, et Fodé qui s'en va en claudicant ne me dira pas s'il

est heureux, plus heureux, moins heureux. Parce qu'il ne le sait pas.

Piètre vengeance, en vérité. Piètre fuite. Et la troisième affaire qu'est-ce qu'elle est ? Ah non ! Je ne vais pas recommencer à me poser des questions là-dessus. La mer est bleue comme un dessin d'enfant. Et chaude. Comme un ventre de lapine. Elle passe son petit nez mobile entre les mailles de la toile métallique et je regarde jusqu'au fond de ses yeux rouges. La troisième affaire, c'est moi qui veux lui donner une dimension qu'elle n'a pas. Moi seule.

Voilà que ces enfants se battent. Et que leurs hurlements me parviennent. Comment voient-ils ce voyage ? Comment est-ce que je vais figurer dans leurs phantasmes ? Les enfants chargent de symbolisme un objet, un être insignifiant. Comme moi, Celia Theodoros. (Theodoros ! Qu'est-ce qu'ils ont dû s'amuser à nous coller ces noms-là !) Lapidée dans la cour de l'école. C'était moi, moi. La part de moi-même que je haïssais. Curieux que la deuxième affaire soit, et de loin, la moins importante dans ses implications. Bien sûr, c'est elle qui m'a conduite là où je suis à présent, de l'eau jusqu'au cou, mes pieds effleurant le sable. Symboliquement, elle devait compter davantage. Or, c'est le contraire : c'était purement une aventure individuelle. Avec un homme qui pour moi n'était pas *un Blanc*. Mais certainement le plus proche des trois, un amant, un ami, un copain aussi. Je sors de l'eau parce que le vent fraîchit et que ces enfants doivent avoir faim.

La visite de Pierre-Gilles, bien que promise, je n'y comptais guère. Or le voilà qui débarque par le premier bateau. Alfa ne l'accompagne pas ? Non, Alfa ne l'accompagne pas. N'insistons pas. A chacun ses drames, les miens me suffisent. En ce moment, la ville doit retentir du grondement des chars – grincement des jeeps – roulement des tambours – vrombissement des avions – martèlement des talons – les notables assis autour de Mwalimwana doivent suer dans leurs habits d'apparat. Quelle dépense d'énergie ! Je n'ai jamais compris le sens des défilés. Il paraît que le peuple aime

cela. Que cela lui fait sentir la force de son pays. Qu'après il se sent respectueux des autorités.

Quelle paix sur cet îlot ! Je suis Vendredi, ou presque. Un Vendredi à qui l'Occident n'a plus rien à apprendre. Un Vendredi déjà trafiqué. Pierre-Gilles entraîne les enfants loin de la plage dans des bouées multicolores. Cela m'intrigue : comment figurerons-nous dans les souvenirs de ces deux gosses ? Et d'abord qu'est-ce qu'ils deviendront ? Des balayeurs, les yeux noyés de rêve sur un trottoir de Paris ? Tout de même pas. Mwalimwana aidant, ce pays sortira de son ornière, se couvrira d'hôpitaux, de dispensaires, d'écoles, de routes, d'autoroutes et d'H.L.M. C'est cela n'est-ce pas qu'il faut souhaiter ? Quelle paix ! Si je faisais le bilan de mon séjour. Non. Pas de bilan. Surtout pas. Car il serait nettement négatif et cela me plongerait dans l'abattement. Parce que enfin qu'est-ce que j'ai fait tous ces mois ? Cela n'a pas d'importance. Je n'ai rien fait, c'est sûr. A mon retour, je n'entretiendrai pas mes amis assis en rond dans mon salon. Je n'aurai pas de masques à exhiber. Pas de statuettes. Pas de souvenirs de chasse. D'équipées. De randonnées. On peut se demander si j'en ai eu pour mon argent. L'argent de mon voyage, s'entend. Comme ce n'est pas moi qui l'ai payé. Quelle farce ! Moi qui pleure mon identité détruite, car c'est cela n'est-ce pas ? Je viens ici commis voyageur de l'Europe pour détruire d'autres identités. Moi qui fuis les aliénés de mon île natale, je viens ici œuvrer à d'autres aliénations. Car c'est cela, bien réfléchi ? Oui c'est cela. Et après ? Il faut bien que je gagne ma vie. Oui, prenons-le sur ce mode défensif et pleurnichard, à la fois. Qu'est-ce que vous voulez ? Il faut bien que je croûte... Si Pierre-Gilles n'y fait pas attention, il va noyer ces gosses. Et nous serons frais avec des cadavres de plus ! Toujours cette manie de dramatiser. Amar fera son mois de taule et retournera chez Comarex fabriquer ou vendre ses *samaras*. Birame III... Bizarre comme je recommence à penser à Birame III après l'avoir longtemps tenu éloigné. J'ai rêvé de lui. J'ai revu notre première sortie quand il me servait de guide à travers la ville et que je l'écoutais si peu.

– L'histoire le jugera pour tout ce sang versé.

Il l'avait dit sans rire. Parce qu'il n'avait pas peur des clichés. Cliché, cela veut dire quoi ? Qu'on est endurci, aguerri aux grandes idées et aux mots qui les expriment. Qu'on en a honte. Qu'ils vous gênent comme une putain les mots vertu – chasteté – virginité.

Pierre-Gilles s'allonge sur un drap de bain orange. Il me dit brièvement :

– Alfa va se marier.

Ah bon. Je comprends ! Avec Mariama ? Non. Avec une fille de son village qui l'attend depuis des années. Eh bien, tout est bien qui finit bien. Il a amassé l'argent de la dot et, Pierre-Gilles étant très généreux, de quoi acheter quelques meubles qui feront de l'effet dans sa case en banco. Vous avez mal ? Vous souffrez ? Cela ne pouvait pas finir autrement. Non, non, je refuse de m'attendrir sur une histoire de ce genre. Comme Saliou sur celle d'Amar. Trois mois qu'il est au chômage, Saliou, de quoi vit-il ? Comment nourrit-il sa femme et ses enfants ? Et tous les parasites ? J'imagine que les copains l'aident, les autres militants ? Comment il fonctionne, son parti clandestin ? Car il fonctionne. Est-ce qu'il fonctionne ? Bien sûr. Il a organisé la manifestation de la mosquée de Matanko. Qu'est-ce que j'en sais ? Strictement rien. Pauvre Pierre-Gilles, je ne peux vous offrir que du jus de pamplemousse glacé. Vous ne songez tout de même pas à vous tuer, cette fois encore ? Il hausse les épaules. Ce qu'il y a de terrible dans ces fins de liaison, c'est qu'on sait qu'un jour on ne souffrira plus ; qu'on imagine subrepticement le prochain amour, déjà curieux et impatient de le rencontrer. Et qu'en fin de compte on se joue partiellement la comédie du désespoir inconsolable. J'avais les larmes aux yeux en montant la passerelle, mais la pensée que j'allais voir Paris, la tour Eiffel, les Invalides que je n'avais jamais vus car, si bizarre que ce soit, je n'étais jamais venue à Paris, ni mes sœurs, le marabout mandingue et Marthe ne s'embarrassant pas d'enfants lors de leurs *séjours culturels* dans la capitale et nous laissant avec Mabo Julie avec à charge du Dr Carzavel et de sa femme de nous visiter chaque jour.

Cela se terminait toujours en catastrophe, ces séjours culturels de mes parents, rappelés par des télégrammes, des lettres, des appels téléphoniques. Tout de même, ils avaient le temps de nous rapporter des masses de présents. Je suis peut-être trop dure avec eux. S'ils singeaient, c'est qu'on ne leur avait appris rien d'autre. Des victimes, voilà ce qu'ils étaient. Eux comme moi. Eux avant moi. Fodé entoure mon cou de ses bras. Sa mère se plaint que je le gêne. Le moyen de faire autrement devant des enfants si démunis. Je veux dire matériellement. Et qui ne le savent pas. Ce qui est peut-être la clé de leur charme. Pas exigeants, querelleurs, avides comme les autres marmots.

La matinée s'étire. Molle et chargée de riens. Le goût du sel. L'odeur du large. Le rire des enfants. La vie s'est arrêtée. Au moins pour nous. Pas pour ceux de la ville dont on aperçoit les bâtiments, tout proches dans la luminosité de l'air. Mwalimwana doit à présent discourir. Saliou m'a dit qu'il tente d'imiter Fidel Castro et prononce des discours fleuves de quatre et cinq heures. Comme il parle en français, les trois quarts de ses auditeurs ne le comprennent pas et ce sont les responsables des sections du Parti qui donnent le signal des applaudissements et des chants politiques. J'imagine qu'Ibrahima Sory est assis à sa droite. Ou à sa gauche, côté du cœur, l'air impénétrable comme toujours, l'air d'attendre. Et Saliou doit être perdu dans la foule. Qu'est-ce qu'il espère, Saliou ? Qu'est-ce qu'ils espèrent, lui et ses copains de parti ? Et moi qu'est-ce que j'espère ? Rien, ce point est résolu. Pensons à autre chose. A quoi ? Oui, à quoi ? Je me redresse sur un coude. De loin la ville paraît belle. Blanche avec à gauche un étagement verdoyant. Pierre-Gilles est immobile au soleil, ce qui amuse beaucoup les enfants. Fodé lui passe de l'huile à bronzer sur le corps. Ils pensent, c'est évident :

« Les Blancs sont fous. »

Au moins Pierre-Gilles aura gagné cela de son séjour : un bronzage à faire pâlir d'envie ses connaissances. Moi, je n'aurai rien à raconter. Rien à exhiber. L'avion s'est posé sur l'aéroport du Raizet. Qu'est-ce qu'ils ont comme voiture, à présent ? Ils ouvrent la porte et l'odeur me frappe : citronnelle.

D'abord citronnelle, puis d'autres que je ne sais plus nommer.
Neuf ans !

– Raconte...

Quoi ?

Je mets des œufs dans une casserole en émail bleu. Sur la table de formica, les tomates sont rouges. Les femmes en font des piles derrière lesquelles elles se tiennent, leur bébé accroché à leur sein. Elles sourient quand je passe. Trois mois que je suis ici et je n'ai pas avancé d'un pas. Avancé dans quoi ? Un œuf s'est cassé, merde. Mabo Julie m'aurait reproché de ne pas avoir mis de sel dans l'eau. Sa spécialité était le cochon de lait aux aubergines.

On nous l'enviait, Mabo Julie ; parfois ma mère la prêtait aux amis pour quelque cérémonie. Pas étonnant qu'à présent le marabout mandingue ait la goutte. J'ai cherché à ne plus avoir honte. Et c'est d'une autre honte qu'il s'agit à présent. D'un sentiment de culpabilité, ce qui n'est pas exactement pareil. Qu'est-ce que j'en ai assez ! Pierre-Gilles s'assied en face de moi et pèle des pommes de terre. Il a de l'estomac, tout de même. J'aurais cru qu'une rupture avec Alfa le mettrait complètement à plat. Sûrement qu'il a mal, mais il se tient. Comme Jean-Michel quand je lui ai annoncé que je partais pour l'Afrique ! Il feignait même d'en rire.

– Tu vas chercher tes aïeux !

Dans le fond, c'était cela.

Mes aïeux, je ne les ai pas trouvés. Trois siècles et demi m'en ont séparée. Ils ne me reconnaissent pas plus que je ne les reconnais. Je n'ai trouvé qu'un homme avec aïeux qui les garde jalousement pour lui seul, qui ne songe pas à les partager avec moi. Si nous pouvions échanger nos enfances, alors pour moi, plus de salle Anne-Marie-Javouhey. Plus de zombies à exorciser. Mon père, un vieil ascète au visage entouré d'un voile blanc. Ma mère se teint les pieds au henné. Sa lèvre est bleue comme l'indigo. Les Blancs ? Les Blancs ne sont que des chiens incirconcis ! Oui, mais pour cela, il faut l'Amour.

Nous déjeunons à l'ombre d'un amandier. Je pose ma tête sur la poitrine de Pierre-Gilles. L'esprit ailleurs, il me caresse le visage. Est-ce que nous ne sommes pas dégueulasses d'être là, allongés au bord de la mer ? Il se soulève, m'obligeant à me déplacer et à faire rouler ma tête jusqu'à ses cuisses.

– Dégueulasses pourquoi ?

Évidemment, il ne peut pas me comprendre. Je suis un animal ambigu mi-poisson, mi-oiseau, une chauve-souris nouveau modèle. Une fausse sœur. Une fausse étrangère. Il faudrait tout recommencer depuis le commencement. J'ai pris un mauvais départ dans ce pays. J'aurais dû m'intéresser. M'intéresser à ce qui se passait autour de moi. Tenter de comprendre... Le pouvais-je ? J'y serais peut-être parvenue si j'avais pu m'oublier, mais m'oublier, je ne le pouvais pas. Et puis zut ! Le temps s'est totalement arrêté. Il est assis au faîte d'un baobab pelé, les branches chargées d'oiseaux muets, couleur de cendre.

Nous nous approchons de la sortie du port, entouré d'une haute grille verte, quand nous nous heurtons à un détachement de soldats. Pas nonchalants et rieurs comme ils le sont souvent. Durs, la main sur la hanche, l'air très soldat, quoi ! L'un d'eux nous arrête.

– Vos papiers s'il vous plaît.

Quelle blague ! Est-ce que cet homme s' imagine vraiment que je m'en suis allée à la mer pour deux jours avec en poche ma carte d'identité et mon livret de séjour ? Car il en faut un dans ce pays, délivré par les Affaires étrangères et remis en cas de départ définitif. Apparemment oui. Car il fait signe à un autre militaire qui s'approche de moi d'un pas viril et m'ordonne :

– Suivez-moi !

Pierre-Gilles, homme plus prudent que moi et par conséquent en règle, je veux dire, ses papiers en poche, tente d'intervenir. Le premier militaire le fait taire d'un geste et le

voilà qui reste avec Fodé et Sidiki entre les jambes, les paniers à la main et les draps de bain encore mouillés, l'air parfaitement ridicule. Pour ajouter à l'absurdité de la situation, Fodé de me voir interceptée si brutalement se met à hurler. Qu'est-ce qui se passe ? Le port est cerné par des militaires, armes au poing. Une petite fourgonnette vert sombre est à l'arrêt. Un militaire m'y fait monter. A l'intérieur se tiennent déjà deux garçons à l'air terrifié, et une jeune fille qui mâche un cure-dents d'un air impassible. J'ai tout de même le droit de savoir ce qui se passe. Cette fourgonnette a une terrible odeur de vomi : j'ai toujours été sensible aux odeurs. Le militaire m'ordonne :

– Silence.

Si cette scène survenait à un autre moment, je pourrais en rire. J'ai tout de même le sens du ridicule. Mais il est six heures du matin ; je suis fatiguée par deux jours de mer. J'aimerais rentrer chez moi, prendre un bain d'eau douce, me changer. Et aussi j'ai la conviction de n'avoir rien fait qui me fasse mériter ce traitement. Le militaire n'a pas vingt ans et a des balafres sur la joue. Il répète en refermant les portes de la fourgonnette :

– Silence.

Est-ce que je vais obéir ? Les deux jeunes gens m'adressent des regards suppliants. La jeune fille ne bronche pas. On croirait qu'elle ne m'a pas vue monter. Par une sorte de fenêtre grillagée je vois la large avenue qui entoure le quai, silencieuse, désertée par les habitués vendeurs de quinquéliba et de pain enduit de margarine qui assurent aux travailleurs du port leur petit déjeuner. Il se passe quelque chose. Mais quoi ? Un troisième militaire arrive, poussant devant lui deux adolescents. Si c'est là toute leur moisson ! Ils prennent place dans la fourgonnette qui démarre, avec une secousse qui nous jette les uns contre les autres.

Je n'avais jamais pensé qu'un jour je me baladerais à travers la ville, dans un si triste équipage. Elle est loin la Mercedes d'Ibrahima Sory ! Les militaires sont partout. Au coin des rues où personne ne semble s'approcher des fontaines, des camions sont à l'arrêt. Sur la place des Martyrs

encore décorée des stands de feuillages où hier Mwalimwana et les notables se sont assis, le long de l'avenue Mahatma Gandhi, récemment baptisée ainsi en hommage à l'apôtre de la non-violence. Je n'en ai jamais tant vu, de militaires, même après la manifestation ratée des semaines précédentes. Inutile d'interroger mes compagnons ; ils sont visiblement terrifiés. A part la fille qui continue de mâcher puis de crachoter ses bouts de bois avec flegme de droite et de gauche ! Amusant de considérer la ville à travers ce grillage. Des taalibés pareils à des moineaux pouilleux sortent d'une cour et s'arrêtent tout saisis. Est-ce qu'on va leur demander leurs papiers à eux aussi ? Une femme est debout au bord d'un trottoir, la main en visière au-dessus des yeux. Elle hésite visiblement à avancer.

Nous approchons du commissariat central. Il existe une justice immanente. Il y a quelques jours, Amar y était conduit à cause de moi. Aujourd'hui c'est mon tour. Je regarde l'énorme bâtisse, sept étages. Sept étages de flics, occupés à quoi ? A leur besogne sordide, qu'on appelle le maintien de la loi et l'ordre. Bah, il en faut des policiers. Comme disait ma concierge, il faut de tout pour faire un monde. Sur le toit de l'édifice, un drapeau et des antennes comme celles de la télévision. Nouvelle secousse puis un militaire ouvre la porte de la fourgonnette. Nous descendons. Des militaires guident à travers la cour d'autres files de prisonniers pareilles à la nôtre. Car nous sommes des prisonniers. Tous terrifiés (à part moi). Un homme à côté de moi marmonne des phrases incompréhensibles qui sont peut-être des prières. Un El Hadj pris on ne sait comment dans cette mêlée tortille son chapelet. Est-ce ma faute si la peur de mes compagnons ne me gagne pas ? Je trouve seulement la plaisanterie de mauvais goût. Dans l'entrée vaste et carrée, un énorme portrait de Mwalimwana en costume Mao comme toujours nous accueille. On nous fait asseoir sur des bancs de bois blanc, disposés parallèlement au mur. Est-ce que ce jeu va durer longtemps ?

Il ne m'amuse pas. Je me lève. Un policier debout en bout de file hurle dans ma direction :

– Assis !

Je l'ignore, et pousse une porte au hasard, la première, le long d'un couloir clair et dallé. Je me trouve dans une petite pièce où, derrière un bureau encombré de classeurs, un policier lit le Quotidien unique en se curant les dents. Il lève la tête, surpris. En même temps, sur mes talons, entre le policier qui vient de m'ordonner de m'asseoir. Il commence de vociférer, je le coupe déclarant avec arrogance que je veux parler au ministre de la Défense et de l'Intérieur. Le policier assis me dévisage, hésitant visiblement entre le désir de se moquer de ma prétention et la crainte que celle-ci ne soit fondée. Je me suis dédoublée et répète avec une arrogance, accrue et dont je ne me serais pas crue capable, que je n'attendrai pas plus longtemps. Il se décide à se relever et sort de son bureau, me laissant sous la garde de son collègue qui ne sait plus trop quelle attitude observer. En un sens, je me fais honte. Mais pourquoi ? Je ne vais tout de même pas traîner dans ce hall, permettre ce jeu absurde et qui n'est pas marrant. Au mur il y a une photo de Mwalimwana, même modèle que dans le hall, mais réduit. Dans un angle, il y a aussi un ventilateur qui tourne en grinçant.

La porte s'ouvre. Cette fois c'est un officier de police avec une casquette plate. Il me regarde sous le nez puis se décide à me demander mon nom. Il est très évident qu'il a peur de commettre une gaffe. Il disparaît. Comment cela s'est-il passé pour Amar quelques jours auparavant ? Sûrement qu'il a protesté qu'il n'avait rien fait : tout juste avalé quelques verres de trop. Où est-il en ce moment ? L'officier reparaît avec deux autres policiers. Sans un mot ils me conduisent dans une autre pièce plus vaste où il y a deux fauteuils. Je m'assieds. Ils disparaissent. Je n'avais jamais approché de si près la flicaille. Dieu merci, cela n'entraîne pas dans les relations du marabout mandingue qui se disait volontiers anarchiste. Et qui faisait des tirades contre l'État. Tout en acceptant la Légion d'honneur et la croix de je ne sais plus quel mérite.

Est-ce que je vais rester longtemps dans cette pièce ? J'approche de la fenêtre, et je vois la cour pleine de monde. Je veux dire, de policiers, de militaires, d'hommes et de jeunes gens. Peu de femmes. A moi cela semble peu crédible, toute cette agitation. Je ne peux pas la prendre au sérieux. La porte

s'ouvre et le chauffeur d'Ibrahima Sory entre en hâte, entouré cette fois de cinq hommes, dont un officier corpulent, le visage bonasse. Ah, pas d'excuses ! Est-ce que je peux simplement savoir ce qui se passe ? Et pourquoi on m'a fait subir ce traitement ? Ce traitement, n'exagérons pas. Toute l'affaire n'aura pas duré une heure et personne ne m'a manqué de respect. De respect ! Est-ce que je mérite le respect ? Voilà que je me surprends à parler comme ma mère qui n'avait que ce mot-là à la bouche ! A l'entendre, on ne la respectait jamais assez. Un officier se décide à répondre à mes questions. Évidemment de l'île de Kariba où je me trouvais je n'ai rien appris. La veille, une bombe à retardement a été placée sur le chemin que devait emprunter la voiture de Mwalimwana se rendant à la place des Martyrs. Heureusement, il y a eu une erreur quelque part, la bombe a explosé trop tard, tuant trois dignitaires du Parti, des hommes et des femmes de la foule massée le long des rues. Un deuil national de trois jours est déclaré en l'honneur de ces martyrs... Et aussi l'état d'urgence. Il faut retrouver les auteurs de l'attentat. Alors là, chapeau ! Je n'aurais jamais cru l'opposition si bien organisée. En vérité, je n'y croyais même pas à cette opposition. De quoi se composait-elle ? De quelques bavards comme Saliou, de quelques mystérieux comme Yéhogul ? La chose prend soudain réalité.

Je retransverse le hall, entourée cette fois du chauffeur et de deux officiers presque obséquieux. Je revois mes compagnons d'infortune assis sur leurs bancs de bois. Je ne parviens pas à rencontrer leurs regards. Ils ne semblent pas me reconnaître. La Mercedes attend dans la cour. Un officier ouvre la portière et c'est alors que je vois Saliou. Saliou, entre deux policiers, les mains dans les poches de son boubou, l'air de flâner. Saliou ! Il a le front de rire en prenant mes mains dans les siennes.

– Il paraît que ces messieurs ont quelques questions à me poser. Mais vous qu'est-ce que vous faites ici ?

Ah, c'est bien de moi qu'il s'agit ! Les policiers nous regardent surpris, prêts, j'imagine, à se raviser sur mon compte car il est évident que j'ai aussi de mauvaises fréquentations.

– Que voulez-vous qu’il m’arrive ? Allons, allons !

Il me caresse la joue comme à un gosse et s’éloigne. Avant d’entrer dans l’immeuble il se retourne et m’adresse un clin d’œil malicieux. Que faire ? Rien. Je ne peux rien faire. Je monte en voiture.

Franchement, je n’étais pas préparée à des événements de cette nature. Et ce que j’éprouve, c’est de la stupeur, plus de l’hébétude. Hier je nageais dans une mer d’indigo. Je jouais avec des gosses. Je me frottais un peu à Pierre-Gilles mi par jeu, mi par désir. Et ce matin je suis précipitée dans le drame, parce qu’il n’y a pas d’autres mots malgré ma terreur des superlatifs. C’est d’un drame qu’il s’agit. Aussi je n’arrive pas à y croire. Comme un dormeur qu’il faudrait réveiller avec un pinçon. Un pinçon, qu’il hurle à la vue du sang et sous le coup de la douleur. Les militaires ont quadrillé la ville. C’est le grand jeu. Tout cela me paraît d’autant plus insensé que le peuple me semble plus inoffensif. Sans défense. Les chômeurs commencent de faire la queue au bureau de la main-d’œuvre. Les femmes se décident à se rendre au marché. Ou est-ce que je me trompe ? Est-ce que ce peuple cache sa force sous une apparence de passivité et de fatalisme ? Voilà où je me trouve pour avoir voulu me tenir à l’écart. Pas capable d’avoir une opinion. La Mercedes quitte la ville. Ah non ! Je veux rentrer chez moi. Le chauffeur secoue vigoureusement la tête : le maître l’a ordonné. Il veut me voir. Oh ! j’imagine ce qu’il aura à me dire. Pas marrant pour un ministre d’être appelé à l’aube parce que sa maîtresse est trouvée sans papiers. Maîtresse ? Il faudrait inventer un autre mot. Celui-ci ne convient pas.

L’agitation de la ville n’atteint pas le quartier résidentiel. Si ce n’est que la villa de Mwalimwana est entourée d’une garde plus épaisse. Ainsi la veille, on a voulu le tuer ! Ou est-ce que c’est une fable pour ratiboiser quelques gêneurs ? Avec la sécheresse et la famine dans les villages, les faux prophètes auraient beau jeu. Alors, il faut prendre les devants ! Les grilles d’Heremakhonon s’ouvrent. Le maître me reçoit dans son bureau qu’un secrétaire quitte en hâte à ma vue. Je tombe dans un fauteuil, car, je m’en aperçois soudain, je suis très lasse. Lasse. Lasse. Lasse. Il est très sec, à peine courtois.

– Je préférerais que vous restiez ici... tant que la situation en ville sera aussi confuse...

Je devrais lui être reconnaissante : c'est la preuve qu'il se soucie de moi. Malheureusement je suis trop lasse pour le remercier. Je me lève. Il reste assis derrière son bureau. Saliou, Saliou, qu'est-ce qu'ils vont lui faire. Je ne sais pourquoi je ne peux prononcer son nom, m'enquérir de lui. La peur. La peur de débrider une plaie ? La peur de libérer l'inquiétude, l'angoisse ? Pourtant, elle est là l'angoisse. Qu'est-ce que je vais faire ? Obéir et rester à Heremakhonon ? Enfin, pour l'instant. Je quitte le bureau et me heurte au secrétaire. Peut-être qu'il écoutait derrière la porte, comme tout bon secrétaire. Il me regarde avec curiosité – et convoitise. Qu'est-ce qu'il ne doit pas s'imaginer !

Je n'ai rien de mieux à faire pour l'instant que gagner cette chambre, qui a fini par devenir plus ou moins ma chambre, où Abdoulaye ne manque pas d'emplir les vases de fleurs. Aujourd'hui des roses. Je m'assieds sur le bord de la baignoire. L'eau coule avec force, je n'entends pas la porte s'ouvrir et je le vois soudain derrière moi, vêtu d'un costume Mao, très probablement mieux en accord avec la situation présente que ses grands boubous somptueux. Pour la première fois depuis que nos étranges rapports se sont instaurés, il ne me paraît pas tout à fait maître de lui. On pourrait presque dire qu'il est tendu, inquiet.

– Il se passe en ville des choses dont vous ne mesurez pas la gravité. Je vous demande de rester ici.

Eh bien ! Est-ce que l'ordre n'était pas déjà donné ?

– Il ne s'agit pas d'un ordre. Si c'était un ordre, vous vous dépêcheriez de désobéir.

La remarque me surprend. Je n'ai jamais manifesté d'indépendance d'esprit particulière. Au contraire. Il regarde sa montre et je comprends qu'il a envie de moi, mais songe à son chauffeur et à son secrétaire qui l'attendent dans le jardin et ne manqueront pas de se murmurer quelques grivoiseries.

– M. le Ministre se paie du bon temps. Quand les choses vont si mal !

Est-ce qu'elles vont si mal les choses ? C'est cela que je n'arrive pas à réaliser. J'ai vu les militaires par camions, les fusils, tout l'attirail de la violence. Mais je n'ai pas vu l'ennemi. Où est-il ? Où se cache-t-il ? Ou alors est-il ce peuple à mains nues sur le visage duquel je ne sais rien lire ? Ce peuple qui se masque ? Qui me le dira ? Ai-je besoin qu'on me le dise ? Ne pourrais-je pas tenter de le découvrir par moi-même ? Faire ma petite enquête personnelle comme un privé américain qui opère en marge des schémas établis. Est-ce qu'il est trop tard ? Pourquoi serait-il trop tard ? Peut-être parce que cette attente imbécile au commissariat central m'a ébranlée plus que je n'en ai conscience, peut-être, parce que de sa part une réponse positive apporterait le réconfort à mon malaise, je veux dire à ma honte, je lui pose la question que le bon sens m'a jusqu'alors interdite et que je ne peux plus retenir : est-ce que vous m'aimez ?

Il a un soupir que je préfère ne pas analyser, et me répond avec assez d'impatience :

– L'amour n'est pas quelque chose dont on bavarde !

Alors là, il en a de bonnes ! Et les poèmes, les chansons, les romans sur ce thème unique ! Toute cette littérature qui remonte aux premiers temps de l'humanité et qui continue de fleurir année après année pour le bonheur des midinettes et des autres. L'amour est certainement la chose dont on parle le plus. On peut dire qu'on ne parle que de cela. Il rit. Il a de belles dents, blanches, assez irrégulières, les canines trop petites et pointues.

– Ce qui est certain, Véronica, c'est qu'avec vous on ne s'ennuie pas !

Elle m'étonne cette remarque-là aussi ! Ainsi donc, je lui parais amusante ! Je m'étais toujours crue encline à la mélancolie, pas distrayante pour deux sous. Il m'embrasse, en homme qui a suffisamment perdu de temps. C'est connu, les atmosphères de cataclysmes et de catastrophes aiguissent le désir. La pluie qui tombe à seaux, la tempête qui fait rage, les cyclones, les incendies ou, comme c'est le cas présent, l'agitation politique. J'étreins ses épaules qui se mouillent de sueur ; en même temps, sous mes paupières, je vois – vois –

Saliou riant dans la cour du commissariat central. C'est comme un film qui se déroule indéfiniment dans ma tête mais qui ne m'empêche ni d'éprouver du plaisir. Ni de jouir. Ni de recommencer à éprouver du désir. C'est horrible. Je voudrais interrompre ce film ; je ne le peux. M'empêcher d'éprouver tant de plaisir ; je ne le peux. Et les images et les sensations discordantes vont de pair, chacune s'amplifiant jusqu'à ce que je souhaite mourir ou que je meure tout à fait, je ne sais pas. Il s'écarte de moi et regarde à nouveau sa montre.

– Ils ne comprendront pas que je sois en retard un jour pareil.

Il s'assied sur le bord du lit et me pose cette question, extraordinaire me semble-t-il dans sa bouche :

– Et vous est-ce que vous m'aimez ?

Moi ? J'imagine que je vous aime, ce qui revient au même. Il ne rit pas, contrairement à mon attente. Au contraire, il semble pensif. Puis comme s'il prenait son parti de la situation et faisait taire ses scrupules, car il doit en avoir lui aussi, même si ce ne sont pas les mêmes, il revient vers moi. Cette fois sous mes paupières, le film s'est modifié. C'est un hélicoptère qui passe en grondant au-dessus d'un pré. L'herbe se couche. Aux commandes de cet hélicoptère est assis un homme dont je ne vois pas le visage, mais qui je ne sais pourquoi me terrifie. Qui s'apprête à sauter de son hélicoptère pour me dévorer telle une bête en m'arrachant un cri de souffrance. Un cri unique, prolongé comme une plainte.

Pour sûr, le chauffeur et le secrétaire ont eu le temps de se débiter des grivoiseries. Ils ont même dû prier Abdoulaye qui leur a opposé un refus d'intervenir discrètement, de rappeler M. le Ministre à ses devoirs. M. le Ministre ne se décide pas à s'éloigner.

– Promettez-moi que vous ne sortirez pas. Cet après-midi, nous enterrons les victimes de l'attentat. Nous craignons qu'ils ne tentent à nouveau d'en profiter.

Alors, ils seraient vraiment gonflés ! Avec tout ce déploiement de force dans les rues ! Ce sont donc des kamikazes ! Ou alors ils sont sûrs de complicités au sein de

l'armée et de la police. Il ne répond rien, se rhabille en silence, regarde sa montre et siffle entre ses dents. A ma manière, j'ai infligé un échec à Mwalimwana.

Je demeure seule, dans la chambre trop climatisée où les roses ont une odeur mortuaire. Je dois aller en ville si je ne veux pas me mépriser tout à fait. Oh ! certes, je reviendrai à Heremakhonon. Il n'est pas question que je m'en éloigne pour longtemps. Heremakhonon et Ibrahima Sory sont des pièges dont je ne pourrais pas me tenir à distance, même si je le voulais. Mais je ne le veux pas. Abdoulaye me supplie à sa manière.

– Dans la ville, y a beaucoup de police et de soldats.

Qu'il se rassure ! Je n'ai l'intention de braver personne. Il me suit jusqu'à la grille et me regarde m'éloigner, impuissant. Parfois la chance joue pour vous. Dûment chapitrés par les responsables des sections, les militants des villages avoisinants sont en route et c'est une succession de camions, de bicyclettes, de taxis, de véhicules de toutes sortes qui déferlent vers la ville, hérissés de drapeaux et de fanions, hommes, femmes, enfants entassés comme des sardines et chantant les chants du Parti. Ceux qui n'ont pas trouvé de place dans les voitures vont à pied, les femmes vêtues de blanc, couleur de deuil, le front ceint de mouchoirs de tête tricolores, les enfants dans leur uniforme d'écolier. Les musiciens font grand bruit et curieusement l'atmosphère semble plus à la joie qu'au chagrin et au deuil. Je le comprends, c'est aussi un référendum que Mwalimwana entend subtilement organiser. Que la foule assistant aux cérémonies lui manifeste son attachement, son horreur de l'attentat commis la veille, et lui renouvelle sa confiance par sa seule présence. Je chemine à côté d'une femme qui porte un enfant dans le dos et qui me fait signe de m'abriter sous son parasol. Devant nous, il y a deux compères qui ne cessent de rire. Elle me les désigne du menton avec une expression de reproche. A l'entrée de la ville, c'est un énorme embouteillage. Les véhicules venant de toutes les directions se rencontrent, et les piétons. Les militaires canalisent la foule, ils ont retrouvé des visages bon enfant et échangent des plaisanteries avec certains. Personne ne me prête attention quand, à la hauteur de la mosquée de Den Bata, je bifurque

dans une rue déserte. Il faut avant toute autre chose que je me rassure sur le sort de Saliou.

Il est chez lui, occupé à un déjeuner tardif et frugal. Oumou Hawa et le bébé ayant quitté l'hôpital dorment dans la pièce voisine.

– Allons, allons. Que voulez-vous qu'il m'arrive ? Est-ce que vous ne comprenez pas que tout cela est une gigantesque farce, destinée à faire oublier les vrais problèmes qui sont le mécontentement du peuple, la colère des étudiants.

Allons bon ! Il va me faire un discours ! Illogique, après avoir souhaité m'instruire, je refuse d'être instruite. C'est que je me méfie de Saliou. Il me propose une vision toute faite, la sienne, des analyses toutes faites, les siennes, des solutions toutes faites. Or, j'y tiens à mon objectivité. A ma foutue objectivité. Tout de même, il parle de farce. Six hommes sont morts. Six innocents. Il hausse les épaules.

– Combien d'hommes sont morts depuis l'indépendance ? D'innocents comme vous dites ? Et eux, sans funérailles nationales, dans l'anonymat le plus complet ou couverts de honte.

Il y a en Saliou une certaine dureté ! Mais l'heure n'est pas à la dispute ! Comme je suis heureuse de le voir assis là sain et sauf ! Il me sourit d'un air taquin.

– Je ne savais pas que vous m'aimiez à ce point.

A ce point ? Peut-être que je l'aime trop pour l'aimer tout court. Il m'est trop proche, trop familier. J'aurais pu faire sa connaissance dans un amphi de la Sorbonne, à quelque meeting d'étudiants de gauche où je me serais fourvoyée, sur un quai de gare où il chercherait la bonne voie. Saliou, c'est un Africain, un homme d'Afrique, qui pour moi ne saurait être l'Afrique et, partant, cristalliser l'amour qu'à travers elle je cherche à me porter. On me comprend ? Non.

– A présent que vous m'avez vu vivant, soyez gentille. Rentrez chez vous. N'en sortez plus.

Pourquoi ? Est-ce qu'ils préparent quelque chose, lui et ses copains ? Je suis à moitié sérieuse, car est-ce que je sais s'il

n'est pas mêlé à cette sombre histoire d'attentat ? Il lève les yeux au ciel.

– Une farce, je vous dis !

Farce, je le répète, le mot me paraît mal choisi. Mais ne gâtons pas l'euphorie du moment. Car c'est presque d'une euphorie qu'il s'agit. De le voir là, de l'autre côté de la table. Oumou Hawa sort de la chambre à coucher, visiblement apaisée. C'est qu'ils l'ont tenue sur le gril trois heures, et ont fouillé toute la maison. Quels moments elle a dû passer ! Je caresse la petite tête rasée du bébé. Saliou me pousse littéralement dehors. Je peux l'affronter, la ville !

Je circule d'un pied léger à travers les rues. Toute la vie s'est portée dans les artères centrales, celle qui va de la mosquée de Matanko, énorme construction sans beauté dont la ville s'enorgueillit cependant, jusqu'à la place des Martyrs, et l'autre, de la permanence nationale du Parti édifiée sur le modèle de la Maison du peuple de Varsovie, pourquoi Varsovie ? Je n'en sais rien, au marché central. Par-dessus les toits bas des cases, les bruits de la foule me parviennent, le tapage des instruments de musique. Aussi, des hurlements de sirènes : les hommes au pouvoir se déplacent.

Surprise des surprises ! Pierre-Gilles, Abdourahmane, ses femmes, quelques collègues coopérants, Adama et Jean Lefèvre se rongent les sangs dans mon living-room. Ils m'accueillent comme une miraculée de Lourdes qui aurait jeté son grabat, et m'expliquent qu'ils s'apprêtaient à prévenir l'ambassade. Mais de quoi, Seigneur ! De ma disparition ! Tenons-nous bien, je vous dis, je suis une irresponsable qui ne réalise pas le danger. Pareille à cette gamine, née sans le sens du toucher et dont les parents vivaient dans la terreur. Ma disparition ! Je n'ai pas pensé un instant qu'on pouvait s'inquiéter à mon sujet. Est-ce que les autres sont fous ? Ou est-ce que c'est moi ? Moi, sans doute. Adama pleure de vraies larmes dans un coin de son mouchoir.

– Si tu savais le souci que je me suis fait !...

On m'assaille de questions. Je ne peux décemment pas raconter à quoi j'ai occupé le plus clair de la matinée. J'ai

toujours menti très mal, surtout à moi-même. Mais il le faut pour l'heure. Fabriquons donc tant bien que mal une histoire qui puisse être crue. Comme il me serait facile de me faire passer pour une héroïne, outragée dans son honneur, dans sa vertu, violée, torturée. C'est d'ailleurs le récit qu'on attend de moi et je déçois tout le monde. Jean Lefèvre est franchement incrédule.

– Ces salauds ont été corrects ?

Oui, oui, je l'affirme, Pierre-Gilles seul flaire le mensonge et me regarde en coin. A lui, tout à l'heure, je raconterai l'affaire et nous en rirons. En somme, ce qui pour des millions d'individus est une tragédie nationale, qui endeuille six familles et plonge des milliers d'autres dans la terreur, est pour nous prétexte à divertissement. Les hommes et les femmes que j'ai vu arrêter ce matin et défiler à travers la cour du commissariat ne riaient pas. Même Saliou qui devait rire jaune. Qui rit devant des fusils ? Seuls ceux de notre espèce. Eh bien ! tout est bien qui finit bien. Je suis rentrée chez moi. Mes amis, ce sont des amis, leur inquiétude l'a prouvé. Rentrez chez vous à votre tour : l'heure n'est pas sûre. On entend dans l'air d'étranges crépitements. Adama et Jean s'engouffrent dans leur voiture. Pierre-Gilles et moi restons seuls. Il boit à ma libération.

Entre nous, la voix de Mwalimwana retrace la carrière d'un des disparus.

« A force de persévérance, d'intelligence et d'humilité, le camarade Sansiba, enfant authentique du peuple, du peuple dépositaire des vertus... »

Ce n'est pas à nous que ce discours s'adresse. Il n'y a pas de raison que nous l'écoutions. Pierre-Gilles, ramenez-moi à Heremakhonon. C'est encore là que je serai le moins mal.

La circulation est interdite dans la plupart des rues. Des militaires sont en faction à un carrefour. Un soldat nous arrête. Nous sommes scrupuleusement en règle. Il nous laisse aller.

Pierre-Gilles sifflote en conduisant à tombeau ouvert sur la route droite, déserte, bordée de fromagers et de baobabs.

Le plus illogique, c'est qu'une fois arrivée à Heremakhonon, je ne sais plus que faire de moi-même. J'écoute inlassablement de la musique du Burundi, belle, grave et funèbre. Je lis. En un mot j'attends. Ah, c'est pour l'heure que je me fais Marilisse ! Abdoulaye s'approche de moi.

– Il y a le feu dans la ville.

Le feu ?

En effet, le ciel est rouge au-dessus des flamboyants, noirs dans l'ombre déjà épaisse. Les domestiques sont sortis de leurs communs ; les jeunes frères d'Ibrahima Sory de leur chambre ; les petites servantes de Ramatoulaye ont sauté par-dessus la haie et tout le monde s'interroge le nez en l'air. Un des fils du cuisinier juché dans les branches décrit avec excitation ce qu'il voit. Il ne voit cependant guère plus que nous : de la fumée, des pans de nuages ensanglantés. Pour la première fois, j'ai peur. Pas pour moi. Je me sens protégée. Pas pour moi ? Et si précisément nous étions visés, je veux dire, les habitants de cette cité dont le luxe est une insulte à la misère de la ville, Mwalimwana et ses gardes, tous, tous. Si précisément la foule que j'ai cru voir obéissante et disciplinée profitait de la nuit pour rebrousser chemin et marcher sur nous, les mains pleines de pierres et de planches ?... Allons bon, je divague une fois de plus. Qu'est-ce qui peut se passer ? Peut-être que la ville est un brasier ? Que les chairs humaines rôtissent ?... Que les cheveux et les ongles crépitent et répandent leur affreux parfum ? Il y a une volupté à s'exagérer la peur. Comme un enfant qui se persuade que le chant qu'il entend est la voix de maman d'Lo. Au bout du chemin et de sa terreur, la robe parfumée de sa bonne. Le malheur c'est que je n'ai personne pour me réconforter. Un lit vide où il faut bien finir par se coucher. Les cavaliers du Burundi galopent en sourdine.

On finit toujours par s'endormir. Je ne crois pas que la peur puisse tenir éveillé des heures. On sombre sans s'en apercevoir, et, les yeux ouverts, la lumière éclatante nous défie. Je sors dans le jardin. Un boy lave la terrasse à grande eau. Est-ce qu'on sait ce qui a brûlé cette nuit ? Il se trouble parce que je lui adresse la parole et qu'il ne sait rien me

répondre. Abdoulaye surgit et m'explique qu'ils ont mis le feu aux permanences du Parti et tenté d'envahir la Maison de la radio. Les choses se corsent. Qui ça, « ils » ? Abdoulaye garde les yeux baissés, cherchant ses mots dans cette langue qui n'est pas la sienne et ajoute encore à la barrière entre nous.

– Ceux-là qui n'aiment pas Mwalimwana !

Est-ce qu'ils sont nombreux ceux-là ? Il réfléchit encore et laisse tomber :

– On dit ça.

En somme je commence de mener ma petite enquête personnelle ! Il est bien temps quand la ville est à feu et à sang. A feu et à sang ? Je saute par-dessus la haie qui nous sépare de chez Ramatoulaye. Ses servantes assises sur de petits bancs de bois sont aux prises avec une énorme lessive. Le savon mousse sur leurs bras. Elles me sourient. C'est-à-dire que je ne sais jamais sur quel pied danser. Tantôt on me sourit, on m'accueille avec bienveillance. Tantôt avec mépris et haine. Alors que je suis toujours la même, que je ne varie pas. Comme si on me regardait successivement à travers des prismes déformants qui ne tiennent pas compte de ma vraie nature. Ramatoulaye est au lit. Elle n'a pas fermé l'œil de la nuit, avec son mari qui n'est pas rentré. Ils ont donc incendié... Oui, je sais. Qui ça ils ? Est-ce qu'elle ne m'a pas déjà expliqué ? Les socialistes, enfin, les marxistes ! C'est pareil, n'est-ce pas ? Est-ce qu'elle ne m'a pas déjà tout dit ? Mwalimwana a voulu planter l'arbre du socialisme et a vu quel fruit cela donnait. Alors il tente de le déraciner, mais c'est peut-être trop tard. Les socialistes, les marxistes ? Est-ce qu'il y en a beaucoup ? Elle lève les bras au ciel, littéralement. Il n'y a que cela ! Les servantes sont marxistes, les boys cuisiniers, les culs-de-jatte sur le marché. C'est comme une gangrène. Quel crédit puis-je accorder à ce bavardage ? Je n'y arriverai jamais à mon enquête. La première chose, je crois, en pareil cas, est de choisir soigneusement ses informateurs. Échantillonnage, cela s'appelle ? Or mes informateurs appartiennent tous au même camp, que ce soit Abdoulaye, boy de ministre, Ramatoulaye, femme de ministre. Tous du pareil au même. Restent Saliou, Yéhogul, et ceux-là je ne veux pas

les entendre. C'est cela mon objectivité ? Je ressaute par-dessus la haie. Le maître est de retour. Le chauffeur lave la Mercedes. Cette Mercedes, probable que c'est la prune de ses yeux ! Si bizarre, invraisemblable que cela soit, je ne suis jamais entrée dans la chambre d'Ibrahima Sory. Il me semble aujourd'hui que les circonstances exceptionnelles m'y autorisent. Il est étendu sur son lit, très bas, et Abdoulaye, genoux en terre, le masse avec beaucoup plus de dextérité que moi sans doute. Il sourit en me voyant entrer, ce qui me surprend, car confusément je m'étais attendue à un froncement de sourcils ou à une gronderie comme de la part du marabout mandingue quand je pénétrais dans sa sacro-sainte bibliothèque, tapissée de livres, les rayons inférieurs occupés par les encyclopédies Quillet, *L'Histoire du Déclin et de la chute de l'Empire romain* d'Edward Gibbon et d'autres volumineux ouvrages reliés de cuir dont je respire encore l'odeur, et dont je n'ai jamais tourné les pages, ma curiosité ne visant que les rayons supérieurs sur lesquels s'étaient *A la recherche du temps perdu* avec pour moi ses titres si mystérieux, par exemple *Sodome et Gomorrhe*, noms de deux villes bibliques dont je cherchais vainement la description au fil des chapitres, m'étonnant au lieu de cela de voir surgir des duchesses et des princes dont la vie ne m'intéressait pas, la formidable série des Zola, je dis formidable parce que ces mots, *L'Assommoir*, *Germinal*, *Le Ventre de Paris*, *La Bête humaine* évoquaient, dans mon esprit de dix ans, de redoutables violences. Il me sourit, dit quelques mots rapides à Abdoulaye qui se retire, me tend la petite gourde dont je n'ai pas oublié le parfum poivré, se laisse faire quelques instants.

– Vous massez très mal, Véronica !

Cher ami, on fait ce qu'on peut ! Si vous me racontiez, vous qui étiez au cœur de l'action, comment cette nuit s'est passée ?

Il ferme les yeux.

– Vous le savez déjà. Ils ont mis le feu aux permanences du Parti et envahi la Maison de la radio. Ce qu'ils espéraient par des actions si démentes, je ne sais pas.

Ils ! Toujours Ils ! Qui sont-Ils ? Où se cachent-Ils ? Comment communiquent-Ils entre eux ? C'est comme une armée, occupée à lutter contre des Invisibles qu'on frappe à grands coups qui sonnent creux. Il rouvre les yeux.

– Dites-moi, ce pédéraste qui est votre voisin, est-ce qu'il s'intéresse aux femmes à présent ?

Hé ! monsieur le Ministre, me feriez-vous l'honneur d'être jaloux ! Et dans un moment pareil quand vous êtes en-pleine-lutte-contre-les-ennemis-de-votre-patrie ! Car c'est cela, n'est-ce pas, qui se passe ?

– Tous les hommes sont jaloux... C'est un sentiment naturel.

Jaloux ! Disons plus exactement possessifs ! Un dessinateur a dessiné cela : Ma voiture – Mon jardin – Ma maison – Ma piscine – Ma femme. Et l'autre qui répond : Mon cul ! Il se redresse sur un coude.

– Et ce Blanc qui était votre amant à Paris, vous me l'avez dit, est-ce que vous lui écrivez ?

Si je m'attendais à une pareille conversation, ce matin ! Moi qui depuis des semaines tente vainement de l'intéresser à autre chose qu'à la courbe de mon ventre ou de mes seins. Enfin, je tente ! Je ne sais pas trop bien comment m'y prendre, dans cette tentative !... Si j'écris à mon Blanc ? C'est même la seule personne à qui j'écrive. J'imagine que Jean-Michel lit mes lettres dans la rue, à l'arrêt aux feux rouges, excitant la rage des automobilistes derrière lui, qui conduit déjà si mal. En poète, dit-il. Bien qu'il n'ait jamais fait des vers, même à seize ans, dit-il aussi.

– Je me demande comment on peut aimer un Blanc. Après tout ce qu'ils nous ont fait... Pour moi, seules les putains devraient avoir commerce avec les Blancs...

Il est évident qu'il ne me vise pas précisément. C'est une réflexion. Ou peut-être que dans sa jalousie, disons jalousie rétrospective, il tente de détruire, de salir une part de moi qui lui échappe. Mais ce mot qu'il a utilisé est celui-là que je ne peux pas entendre. Que je ne veux pas entendre. Putain ? Est-

ce qu'il sait qu'à cause de lui, oui, de lui, étendu là sur son lit bas, moi le massant du mieux que je peux, quarante jeunes gens qui avaient commencé par m'aimer, oui, m'aimer, je me rappelle leur accueil et leurs premières questions à la « sœur » venue de loin que j'étais, « sœur » perdue et qu'on retrouvait comme l'enfant prodigue, m'ont traitée ainsi ? Et non pas en parole, la parole s'enfuit. Par écrit sur un tableau, à la craie, en lettres rouges et capitales.

– Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

Qu'est-ce que vous auriez fait ? Une fois de plus, vous auriez lancé vos militaires dans la cour de l'institut, qu'ils terrorisent des enfants sans défense, embarquent les plus braves, les fassent réciter une autocritique fabriquée de toutes pièces sur une estrade décorée du drapeau national, les emmènent bitumer les routes du Nord, les tuent comme vous avez tué Birame III ? Car vous l'avez tué, n'est-ce pas ? Cessez de mentir.

– De mentir !

Il me gifle. Une gifle sèche, précise, brûlante. Personne ne m'a jamais frappée. Jamais, le marabout mandingue et Marthe ma mère, qui avaient des idées sur l'éducation des enfants, qu'à leur goût on frappait trop aux Antilles et à qui de fermes remontrances devaient suffire. Jamais Mabo Julie que j'ai fait tant de fois tourner en bourrique dans la cuisine. Ni une maîtresse à l'école qui n'aurait pas osé toucher les enfants de M^e Mercier, de peur de se voir traduire, elle, en conseil de discipline et de récolter un blâme. Tout au plus, une bourrade d'une de mes sœurs, pas violentes, plutôt enclines à jouer paisiblement à la poupée. Ce n'est pas la souffrance. C'est la stupeur. Avant la fureur. La fureur de ne pas posséder quelque arme à portée de ma main, arme acérée comme ces flèches dont Pierre-Gilles décore son living-room et que je pourrais planter dans sa poitrine. Le sang gicle. De ma vie, je n'avais jamais éprouvé si violemment l'envie de tuer.

Je me retrouve dehors, le soleil allumant des reflets sur la Mercedes que le chauffeur astique à présent. Et je lui fais sans doute un tel visage qu'il abandonne ses peaux de chamois et

saute derrière son volant, emballant son moteur avant d'atteindre la quatrième et de filer avec moi vers la ville.

Pierre-Gilles est dans son lit. Qu'est-ce que j'ai vu d'hommes demi-nus dans leur lit, depuis le matin ! Il m'apostrophe :

– Où étiez-vous encore ? Est-ce que vous savez qu'on a arrêté votre ami Saliou ?

Arrêté !

– Passeron a eu la riche idée d'aller prendre des photos de rues et s'est fait épingler par les militaires. Il a vu Saliou qu'on faisait descendre d'une fourgonnette, menottes aux poings et salement amoché, a-t-il dit.

Menottes aux poings ? Et amoché ? Pierre-Gilles a beau m'exhorter au calme et me répéter que je ne peux rien faire, je ne l'entends plus. La rue est déserte. Pas un enfant sur le chemin de l'école ; un boy se rendant au marché ; les maisons prudemment closes semblent vidées de leurs habitants. A l'angle un groupe de militaires, l'un d'eux tient une mitraillette, mais ce groupe-là a l'air inoffensif. Des gars de la campagne. Je décide de prendre les devants. J'avance et j'explique que je cherche un médecin.

– Un médecin !

Ils se regardent. Vraiment, a-t-on idée d'être malade un jour pareil ? L'un d'eux, très jeune, se hasarde timidement.

– C'est toi qui es malade ?

J'explique qu'il s'agit de mon enfant qui a la diarrhée depuis la nuit. Ils ont l'air de plus en plus embarrassés. Finalement l'un se décide.

– Descends la rue jusqu'au bout, va à droite, il y a un médecin. Si on t'arrête, dis que Léopard III t'a laissée passer.

Léopard III ! On pourrait rire, si ce n'était pas si tragique. Je descends la rue, tourne à droite, cherchant mon chemin dans cette cité fantôme. J'arrive en vue de la maison de Saliou. Elle est gardée par des militaires. Qu'est-ce que je fais à présent ? A quoi servirait-il de m'approcher ? De poser des questions ?

Tout ce que je récolterai, quelques heures au commissariat central et peut-être Ibrahima Sory après la petite scène de ce matin n'aura-t-il pas très envie de me faire libérer rapidement. Je suis là. J'hésite. J'ai peur, oui j'ai peur, quand j'entends un bruit énorme, grondement – roulement à la fois, comme si de hauts arbres s'abattaient dans une forêt très proche. Une voix étouffée appelle derrière moi.

– Ma sœur, ma sœur !

Une porte s'entrouvre, je suis happée en arrière et je me trouve dans une petite pièce sombre et carrée ; une jeune femme assise sur un mauvais lit tient dans ses bras un bébé endormi ; un autre enfant joue par terre, indifférent, avec des boîtes de carton ; l'homme, qui m'a forcée d'entrer, et un jeune garçon ont le nez collé aux interstices de la porte qu'ils ont à présent refermée et me font signe de me taire. Je m'approche, colle comme eux mon nez au bois rugueux ; le bruit s'amplifie, devient assourdissant. Et je vois s'avancer un tank. Un tank, dernier produit de la technique américaine ou soviétique, je m'en fous, dans la rue étroite et défoncée, bordée de cases en banco ou d'humbles maisons de béton de cette pauvre petite ville de moins de trois cent mille habitants dont la majorité parvient à se nourrir à grand-peine, marche interminablement à pied sous le soleil, et doute quand on lui apprend que l'homme a débarqué sur la Lune. Un tank, son canon pointé, passe. Une terrifiante machine à donner la mort, que les hommes d'un autre continent ont fabriquée et qu'ils vendent. Comme, d'abord, ils ont vendu des perles et des miroirs. Puis des fusils rouillés. Avant d'envoyer leurs missionnaires, leurs prêtres, leurs enseignants dont je suis moi-même qui par conséquent n'ai rien à y redire, mais soudain n'en peux plus d'écœurement et de lassitude...

Le pire, dans des moments pareils, c'est le sentiment d'impuissance. Je ne peux rien faire. Saliou est arrêté. Je ne sais pas où est Oumou Hawa. Yéhogul qui pourrait me renseigner, s'il n'est pas lui-même arrêté, doit être en de fort mauvais draps. Il faut donc attendre. Attendre quoi ? Que le temps passe. La radio ne diffuse que de la musique militaire. L'après-midi, est-ce l'après-midi ? Abdourahmane m'apprend que Mwalimwana va s'adresser au pays par la voie des ondes.

L'éloquence politique m'a toujours paru une chose abjecte. Depuis que le monde est monde, des hommes, on dit des leaders, n'est-ce pas ? montent sur des plates-formes et promettent aux autres hommes des merveilles. Or, ils ne croient pas à leurs promesses. Oui, on me citera quelques idéalistes, quelques illuminés qui y croyaient. Apparemment, qu'ils y aient cru ou non, ils n'ont pas pu les tenir, leurs promesses. Puisque voilà où nous en sommes. Les uns opulents, les autres dans la merde. Je sais, je dois me taire, moi, qui toujours ai refusé de prendre parti. Mais qu'est-ce qu'il aurait changé *mon engagement* comme on dit ? Pas grand-chose. Rien. J'écoute Mwalimwana. Dans l'espoir qu'entre les phrases creuses, redondantes à souhait, je décèlerai un message, une intention. De quoi faire des pronostics comme aux courses de chevaux. Seulement c'est du sort d'un ami qu'il s'agit. Et les parieurs du prix d'Amérique n'ont jamais connu ma fièvre. Mwalimwana parle trois heures. Davantage car je ne peux plus le supporter et tourne le bouton. Que faire ? Attendre. Le jour finira bien par finir. Et la nuit aussi. Alors un nouveau jour se lèvera. Et qu'est-ce qu'il amènera, ce nouveau jour ? Nous ne le savons pas encore. Aussi nous pouvons rêver. Les portes du camp s'ouvrent. Cette blessure que Saliou porte au front est guérie. Elle ne laisse plus qu'une cicatrice d'un rose délavé que bientôt le noir de sa peau recouvrira. Il porte à la main un baluchon. Il marche en boitant car ils l'ont pas mal tabassé. Oumou Hawa le massera. Moi aussi. Demain. Quand demain viendra.

La nuit s'installe. Jamais elle n'a été plus silencieuse. Même le muezzin qui retient sa plainte comme si l'écho le terrifiait. Il se fait un bruit dans la cour. Léger. Une Mercedes, ces beaux animaux ne grincement pas. Ibrahima Sory n'est jamais venu chez moi. Il s'est toujours contenté de me faire quérir par son chauffeur. Je devrais être flattée de le voir là. C'est une victoire. Piètre victoire, en vérité, comme la précédente, et qui survient quand elle ne m'intéresse plus. Quand elle ne m'intéresse plus ? Ne bluffons pas. Quel que soit ce qui se passe au-dehors, quel que soit mon souci pour Saliou, rien ne compte davantage que cet homme, debout sur le seuil de la porte entrouverte derrière lui, sur la nuit et le silence. On me dira que je me suis monté la tête. C'est facile à l'intelligence

de décomposer un sentiment, de le réduire en éléments, absurdes à la lumière de la raison et du bon sens, choquants même. N'empêche, le sentiment demeure. Sa violence et son pouvoir de nous faire souffrir ne s'en trouvent pas diminués. Ibrahima Sory ferme la porte, avec soin.

– Je vais vous donner la preuve que ce Birame III auquel vous vous intéressez tant est en vie.

La preuve ?

– Oui. Je vais vous faire établir un laissez-passer, et vous irez le voir à Tellubery où il se trouve avec ses compagnons. Vous saurez que je ne mens jamais.

Je l'ai profondément blessé, dirait-on. Est-ce qu'il s' imagine que je vais m'excuser ? Et puis, je pourrais faire la difficile. Ergoter. Demander ce que Birame III a fait pour mériter un tel traitement. Pourquoi on le maintient dans un camp depuis des semaines comme un criminel. Hélas ! je commence à m'en apercevoir, il est déjà si précieux d'être en vie que je m'estime satisfaite. J'aimerais parler de Saliou. Mais je le sens, on pourrait dire qu'il vient de capituler sur un point, deux, si on compte sa présence chez moi, il ne faut pas pousser plus loin l'apparence d'avantage. En même temps, ce silence, ce silence est une inqualifiable trahison.

– Est-ce que vous venez avec moi ?

Il doit lui en coûter beaucoup de dire cela. Alors pourquoi le dit-il ? Parce qu'il aime faire l'amour avec moi. Et que dans cet orgueil trop connu du mâle, il ne veut pas me laisser l'initiative d'une rupture. Je ne me fais là-dessus aucune illusion. Si j'étais coquette, c'est-à-dire moins lucide, je jouerais la comédie, et me ferais prier. Toutes ces petites manigances sont indignes, et puis si je ne le suis pas il me faudra affronter la nuit, seule. Seule jusqu'à l'éventuel lever du soleil. La ville est morte. Même les sans-logis qui ont déserté l'abri du marché où ils s'agglutinent d'habitude, et ont pris refuge chez quelque parent qui en ce temps troublé ne les mettra pas à la rue. La lumière des phares fait courir des chiens errants. Des patrouilles circulent l'arme au point. J'accepte son silence parce qu'il n'y a rien à dire. Plus exactement j'ai

compris qu'il n'y a rien que nous puissions dire qui ne finisse par nous diviser. Et que la seule forme de dialogue est celle dont, plus sensé en quelque sorte, il se satisfaisait tandis que moi, dans mon infantilisme d'occidentalisée, je l'estime insuffisante, voire passablement méprisable. Des camions pleins de soldats barrent littéralement les abords de la villa de Mwalimwana. Abdoulaye se permet un sourire d'accueil à ma vue. Qu'est-ce qu'ils doivent penser de notre duo, lui et le chauffeur, derrière le masque du respect ?

Cette nuit aura été la première qu'Ibrahima Sory passe en entier avec moi à l'exception de celle de Samiana où il ne pouvait guère faire autrement. Ce qui prouve que les soulèvements politiques d'un pays ont leurs bons côtés, et leurs étranges conséquences. Ah non, je n'ai pas le cœur à tenter de rire. A trois heures du matin, me voilà rompue de fatigue, de peur, de honte. Pour m'empêcher de prononcer le nom – malencontreux – de Saliou, il m'a fallu recommencer, recommencer encore. Transformer les questions, qui pourraient m'échapper, en plaintes ou en soupirs. Tout ce tapage de l'amour avait aussi pour but de détruire la conscience. Je devrais dire les consciences, les deux. Celle qu'on détruit toujours en faisant l'amour. Et l'autre. Je n'y suis que très mal parvenue. Aux moments les plus inattendus, les portes du camp s'ouvraient, Saliou apparaissait, boitant misérablement le long d'une route interminable, pour se perdre à un détour. Parfois les portes du camp ne s'ouvraient pas. Alors je les escaladais et je voyais des corps d'hommes dans un amphithéâtre, nus et mutilés. Il fallait chercher Saliou parmi ces cadavres, les retourner l'un après l'autre. Puis je le découvrais sous les gradins de l'amphi, souriant, mais considérablement amaigri. Sa blessure saignait au milieu de son front. Ah ! dormons. A Heremakhonon, on n'entend pas le premier appel du muezzin.

Je n'aurais jamais pensé qu'Oumou Hawa pourrait avoir pris refuge dans sa famille. Or, elle est là, de l'autre côté de la haie, chez Ramatoulaye.

– Puisqu’ils n’ont pas de preuves, ils seront obligés de le relâcher.

Moi, je me rappelle Yéhogul un jour au dispensaire : les preuves, on les fabrique. Et je me sens bien portée à le croire. Sûrement, elle s’efforce ainsi de garder la foi. Hier elle a fait antichambre quatre heures devant le bureau du chef de la police qui de guerre lasse l’a reçue, l’a réconfortée et lui a conseillé de voir Mwalimwana. Elle s’apprête à se rendre à la présidence. Et Ibrahima Sory ? Je suis peut-être naïve mais à mon sens ce serait le premier avec qui s’entretenir. Ils le répètent dans leurs proverbes : le sang n’est pas de l’eau. Alors ? Elle secoue la tête.

– Je ne veux pas le gêner !

Le gêner ? Qu’est-ce que cela veut dire ?

– Si je lui demande une chose qu’il ne veut pas faire, je le gêne beaucoup.

Ce code de conduite m’échappe totalement ! Par contre, le point de vue de Ramatoulaye a le mérite de la clarté. Quand on a un mari qui a perdu son travail, qui se fait arrêter deux fois en trente-six heures, qui vous laisse sans un sou, obligée de prendre refuge chez une aînée – heureusement plus fortunée –, on le quitte. A son âge et belle comme elle est, Oumou Hawa trouvera aussitôt un autre mari. Oumou Hawa secoue la tête. Sans excès d’indignation. Comme on repousse une idée qu’on ne partage pas. Je l’ai dit, ce n’est pas du tout leur genre, les démonstrations. Ainsi, j’avais peur du premier regard d’Oumou Hawa. Elle n’a manifesté aucune surprise de me voir à Heremakhonon. Rien du mépris que je redoutais. Peut-être que, moi aussi, elle a peur de me *gêner*. Ramatoulaye soupire.

– Comment est-ce que tout cela va finir ?

On se le demande. Tout de même, la radio a repris ses émissions régulières. Il aura fallu cela pour que j’écoute la radio dans ce pays. J’écoute comme j’imagine des millions d’êtres humains, angoissés, tremblant pour leurs proches. Il paraît que seule la ville a été secouée de cette mauvaise fièvre. Le speaker qui lit très mal son texte en profite pour faire l’éloge des « *citoyens des régions* » que l’Occident n’a pas

viciés. L'Occident ? Qu'est-ce qu'il vient chercher là-dedans ? Il a déjà commis assez de crimes, n'en rajoutons pas. Je sursaute quand le speaker annonce la nomination d'Ibrahima Sory à la présidence d'un Comité de salut public chargé de juger tous les *subversifs* dès qu'on les aura trouvés là où ils se cachent. Il se lance donc dans un éloge du valeureux ministre de la Défense et de l'Intérieur, rappelant en premier lieu la noblesse et l'ancienneté de sa famille, s'interrompant pour faire place à une griotte qui entame d'une voix suraiguë un chant harmonieusement discordant où il est question d'un certain Koli, aïeul plus ou moins mythique de cette illustre famille, m'explique Abdoulaye debout près de moi. Eh bien, j'ai compris. Ibrahima Sory est le dauphin, l'homme qui monte ! Quelle hécatombe en perspective ! Cela va se passer comme cela se passe sous tous les cieux en pareil cas. On liquidera tous les gêneurs. On se vengera de haines personnelles. De rivalités et d'ambitions déçues. Et quand on songe qu'Ibrahima Sory va orchestrer tout cela ! Parce que c'est ce qu'il va faire ! Si je pense trop à cela, je vais rentrer en ville. Dans le fond, est-ce que ce qui se passe dans ce pays m'écœurerait plus que la lecture dans mon quotidien de tel ou tel événement en Amérique latine, en Hongrie ou en Iran ? Est-ce que je ne pourrais pas m'en foutre ? Est-ce que ce ne serait pas simplement un sujet de conversation de retour à Paris ?

– Vous étiez là pendant les événements ? Racontez...

On se met à raconter, à broder sur deux coups de feu qu'on a vaguement entendu tirer. Dans la bouche des voyageurs dans l'Afrique moderne, les coups d'État et autres soulèvements ont remplacé les éléphants dont on exhibait les défenses, et les lions et les tigres. Ce serait cela... Si Saliou – c'est-à-dire un ami – n'était pas en danger. Peut-être que ce à quoi j'assiste de façon si fragmentaire et imparfaite, comme Fabrice sur son champ de bataille, c'est le combat-d'un-peuple-pour-la-liberté-et-la-justice ? Mais s'il m'émeut, c'est parce qu'un ami est en danger. Est-ce que je suis à plaindre parce que, c'est certain, j'ignore les grands sentiments ? Je ne connais que les petits : l'amitié, l'amour. Mes aïeux, mes aïeux, par Ibrahima Sory interposé, me jouent un mauvais tour. Un très sale tour.

Emprisonnant Saliou, ils veulent me forcer à les haïr. Ramatoulaye a raison de poser la question : comment cela va-t-il finir ?

Agossou me fait admirer d'énormes dahlias mauves qui viennent d'éclore. Sa main a la couleur de la terre. Ses ongles sont tout cassés, ébréchés comme de la vieille faïence. Si je pleurais sur son épaule ? Les pleurs n'ont jamais rien changé à rien. Le jardin domine la mer. On y descend par un sentier de chèvre que les frères d'Ibrahima Sory remontent avec des cris joyeux. Eux aussi s'en foutent... Ce sont des enfants, des privilégiés. Ils me saluent poliment en passant devant moi. Si je m'amuse à descendre ce sentier, je vais me rompre les chevilles. La mer en bas fouette les rochers.

Peut-être que je ferais mieux de retourner en ville. Pierre-Gilles me tiendrait compagnie et me raconterait les progrès de ses amours. Au pire, nous irions vider un pastis chez Jean Lefèvre et Adama. Jean Lefèvre nous parlerait de Rouen. Oui, mes aïeux me jouent un sale tour. Ils me tendent un piège. Ils m'obligent à choisir entre le passé et le présent. A me prononcer sur le drame qui se joue dans ce pays. Comme si, eux aussi, ils en avaient marre de mon objectivité. Qu'est-ce que je vais faire ? Je peux fixer le ciel et le soleil à travers la ramure des flamboyants jusqu'à tomber dans une sorte de torpeur, comme je faisais à l'Hérone quand j'étais enfant. Généralement quand j'étais un peu triste sans savoir pourquoi. Un très sale tour.

Est-ce qu'Oumou Hawa est revenue de la présidence ? On dit que Mwalimwana adore les jolies femmes. Savoir s'il ne va pas lui proposer ce très vieux marché : tu couches avec moi et je libère ton mari. Marché qu'une épouse aimante accepte sans rechigner. J'en ai assez. Si je fichais le camp ? Jean-Michel était désinvolte dans le hall du Bourget.

– Quand tu auras trouvé tes aïeux, tu nous reviendras, j'espère ?

Des aïeux tortionnaires, voilà ce que j'ai trouvé. Bon, nt dramatisons pas. Gardons la foi d'Oumou Hawa, qui est partie frapper à une nouvelle porte. Ramatoulaye raccompagne un homme à l'air renfermé, qui me salue sans me regarder.

Comme il s'éloigne dans sa Mercedes de sport rouge, quelle couleur choquante un jour pareil, elle me prend le bras et me confie que c'est un riche entrepreneur, estimé de Mwalimwana, l'ancien fiancé d'Oumou Hawa qui n'a pas cessé de l'aimer bien qu'il ait dû se marier. Ce qui à son âge est normal.

– Oumou Hawa a toujours été têtue. Avec cet homme-là, elle aurait été heureuse.

Non, je ne peux plus tenir, il faut que j'aille en ville. Je reviendrai, je reviendrai, Abdoulaye. Tu comprends, il faut que je me donne l'illusion d'agir.

Terrible comme les choses rentrent vite dans l'ordre ! Les militaires et les policiers pullulent encore, c'est sûr, mais la ville a presque repris sa quotidienneté. On sent que le plus chaud de l'alerte est passé, que chacun se réinstalle avec soulagement dans sa petite misère. Les magasins sont rouverts. Les mendiants psalmodient. Les enfants achètent de l'arachide et se battent. Le chauffeur de taxi sifflote.

Pierre-Gilles me dit que la répression est terrible. On a arrêté plus de deux mille personnes. Certaines sont entassées dans un stade ouvert à quelques kilomètres de la ville parce que les prisons n'en peuvent plus. De qui tient-il ces informations ?

Toujours ma foutue objectivité.

Il a un geste large.

– C'est ce qu'on dit...

On peut tout dire. Il me regarde d'un œil critique.

– Vous avez une sale gueule. Cet homme-là, ma chère, ne vous réussit pas.

Cela, c'est un *understatement*.

Pierre-Gilles a peut-être raison, les prisons sont peut-être pleines. Mais la vie a repris son cours. Pourquoi ? Indifférence à l'égard de ceux qui se sont fait prendre ? Ou peur en manifestant du trouble et de la sympathie d'être suspect à mon tour ? La vie est comme un champignon qui prolifère sur tout

terrain. Sur l'humus noir et gras, le long du tronc moussu des vieux arbres, sous la pourriture des feuilles mortes. Les enfants d'Abdourahmane sautent à pieds joints sur mon lit. Pas du tout repentants, ils se réfugient dans mes bras. C'est sûr, les enfants s'attachent à moi. Aïda et Jalla s'étonnent que mes neveux, qui me voient si peu, aux vacances en *métropole* de leurs parents, pensent à moi, m'expédient des dessins maladroitement coloriés, des photos. Qu'ils me laissent tout de même écouter la radio !

Le speaker, que je me suis mise à détester sans l'avoir jamais vu, simplement d'après le son de sa voix, et parce qu'il parle trop vite, escamotant certains mots, réduisant d'autres à une bouillie d'où émergent les « t » et les « r », annonce que le Comité de salut public, mais je n'ai pas la force de rire de cette appellation qui m'apparaît honteusement parodique, a tenu tard dans la nuit sa première réunion, cela j'en sais quelque chose, Ibrahima Sory étant apparu vers deux heures du matin alors que je ne l'espérais plus, et a décidé de la constitution d'un tribunal populaire qui jugera les responsables de la rébellion, les têtes, les têtes pensantes qui ont entraîné dans leur sillage des millions d'individus mystifiés auxquels Mwalimwana dans sa grande bonté accordera le pardon dès qu'ils auront très publiquement fait amende honorable et juré de marcher droit dans le sentier de la révolution. Ne nous faisons plus d'illusions ! Ils ne vont libérer Saliou ni demain ni après-demain comme Oumou Hawa l'espère. Ils vont le juger comme une tête pensante, et des militants apeurés, tremblant pour leur peau, vont hurler de toute la force de leur terreur :

– Coupable !

Et il écopera de quinze ou vingt ans de prison. Peut-être dix, avec de la chance. Et s'il est sage, ils le laisseront sortir au bout de sept, amaigri, vieilli, boitant misérablement comme je l'ai vu boiter dans mon rêve, le long de cette route interminable jusqu'à un détour. Quand il sortira de prison, je serai loin ! J'aurai secoué sur ce pays la poussière de mes sandales ! Ça, je serai loin ! Mais où ? Est-ce que cela veut dire que je ne peux plus leur échapper ?

Ils seront tous à l'aéroport du Raizet. Ils vont m'entourer, en feignant d'oublier le passé. Oui, oui, elle a fait quelques sottises dans sa première jeunesse. Qui n'en a pas fait ? A présent, elle nous revient. Nous avons gardé, en réserve pour elle, Dr Ferdinand Surinam, qui se croit célibataire endurci. Oui, oui, ils feront des enfants et, comme nous, ils prouveront à ces Blancs, encore incrédules, que la bourgeoisie peut être noire, parfumée, classiquement musicienne. Mes petits amis, calmez-vous ! Vous savez ce qui se passe dans ce pays qui est le vôtre ? Quinze ou vingt ans. De quoi devenir un *vieux-corps* comme on dit chez moi, tout étonné devant la clarté du soleil. Qu'est-ce qu'il a fait, Saliou, pour mériter cela ? Je ne le saurai jamais. Chercher la vérité m'est impossible. On ne s'improvise pas enquêteur.

Eh bien, tout de même, il faut vivre. Qu'est-ce qu'elle va faire, Oumou Hawa ? Probablement espérer, espérer envers et contre tout. Qu'est-ce qu'elles font les femmes de prisonniers ? Je ne sais pas. Je n'en ai jamais connu. On les voit au cinéma : elles apportent des lames à taillader les barreaux, cachées dans les miches de pain. Eh bien, il faut vivre. Saoulons-nous la gueule pour commencer. Avec notre colon et notre putain.

Eh bien, non, il est dit que je ne me saoulerai pas. Un jeune garçon d'une quinzaine d'années, dont le visage ne m'est pas tout à fait inconnu, est dans le living-room.

– Papa demande de venir le voir.

Papa ? Il s'explique : il est un des innombrables enfants de Yéhogul. Il y a des gens qui ont du goût pour les romans policiers, les romans d'espionnage et autres productions similaires. Pas moi. J'ai commencé une fois une « Série noire » dans un train entre Paris et Honfleur. Je ne l'ai pas terminée. Le sort se moque donc de moi qui me fait suivre cet enfant à plusieurs mètres de distance – pour que nous n'ayons pas l'air d'être ensemble m'a-t-il dit, lui qui certainement, vu son âge, en dépit de sa réelle inquiétude, doit se délecter de la situation – hésiter aux abords de la maison de Yéhogul, vérifier s'il n'y a pas de militaires à l'affût et prêts à me mettre la main au collet.

– Tu es venue, merci.

Est-ce que j’aurais pu refuser ?

– Des amis m’ont prévenu. Ils ont signé mon arrêt d’expulsion. D’un moment à l’autre ils vont venir nous embarquer pour l’aéroport.

Sa femme habille les enfants. Une petite femme timide à qui je n’ai jamais eu grand-chose à dire, au cours de nos rares rencontres. Par la fenêtre, la rue apparaît calme et ensoleillée. Sur le trottoir d’en face, un modeste étalage, un *tablier* comme ils disent, d’arachides bouillies, de piments, et de gombos.

– Il faut que tu fasses tout pour voir Saliou. Pour toi, ça ne sera pas difficile, n’est-ce pas ?

Cette question me fouette plus qu’un reproche.

– Dis-lui que les copains et lui ne perdent pas espoir. Nous allons ameuter l’opinion internationale.

Alors là, laissez-moi rire. Elle s’en fout, l’opinion internationale ! Une poignée de nègres de plus ou de moins ! Vous vous imaginez peut-être que les télévisions d’Europe et d’Amérique vont interrompre leurs programmes ? Que vous aurez la une des journaux ? Je vous vois déjà relégués à la quatrième page, tout juste bons à illustrer le-chaos-qui-s’est-installé-depuis-le-départ-des-Blancs !

– Dis-lui, dis-lui...

Oui, je lui dirai quand même tout cela si j’arrive à le voir. Ce qui ne sera pas aussi facile qu’il le croit, Yéhogul. Je le lui dirai parce qu’il faudra lui donner de l’espoir pour qu’il arrive à les supporter, ses quatre murs. Tu crois qu’il en écopera pour longtemps ?

– Vingt ans. Pas moins ! Ils ont trop peur...

Vingt ans ! Alors, vraiment, ce sera un *vieux-corps*.

– Ne pleure pas ! Vous, les femmes, vous aimez trop pleurer. Dis-lui...

Oui, je lui dirai. Même si je ne crois pas un traître mot de ce que je lui dis.

– Si j’ai un conseil à vous donner, Véronica, c’est de vous tenir en dehors de tout cela.

Pierre-Gilles n’a certainement pas tort. A ses yeux, me rendre chez Yéhogul était déjà de la dernière imprudence. Pas qu’il soit insensible ou indifférent. Raisonnable. Je n’ai jamais été très raisonnable, heureusement. Oui je parlerai à Ibrahima Sory. Ce ne sera qu’un laissez-passer de plus à me faire établir. Si seulement le temps pouvait se hâter. Le soleil quitter le milieu du ciel où il trône comme un roi fainéant. Il ne pourra pas me refuser cela. Comment sont-elles, les cellules des prisons ? On raconte beaucoup de choses. On dit que parfois elles n’ont pas plus d’un mètre cinquante de hauteur et que le prisonnier doit y vivre accroupi, dans la puanteur de ses excréments. Bon. Pensons à autre chose. A quoi ? A quoi penser dans un moment pareil ? Toute lecture paraît fade et insipide. Toute musique est choquante. Peut-être aussi qu’ils torturent. Qu’ils mettent des électrodes sur les couilles. La prison, les tortures, voilà des choses dont on ne prévoit pas qu’on se préoccupera un jour. Et si Ibrahima Sory refuse ? Non, il ne refusera pas. Pour tromper l’impatience, si je partais tout de suite pour Heremakhonon ? Abdourahmane dort dans le jardin dans un hamac qu’il a accroché à un arbre. Il a la planque, Abdourahmane. Une patronne absente la moitié du temps et qui ne passe pas le doigt sur les meubles. Sa deuxième femme qui crachait du sang a guéri. Il paraît que ce n’était pas la tuberculose. Quelque chose à l’estomac. Elle est enceinte. Un peu tôt tout de même pour aller à Heremakhonon. Cela ne fera que modifier le cadre de l’attente, non la rendre plus supportable. Peut-être un tour en ville ?

Les militaires ont pratiquement disparu, s’il y a encore beaucoup de policiers. Devant la permanence nationale du Parti les murs noircis par le feu, mais intacts, des curieux, des enfants surtout. Une sorte de barrage de miliciens avec leur ceinture tricolore, l’un d’eux écrit assis derrière une table. Des gens font la queue, je ne sais pourquoi. Un homme me renseigne.

– C’est pour la carte.

Toujours ces renseignements qui n’en sont pas. Parmi ces hommes et ces femmes combien se soucient de Saliou ? Combien savent qui il était ? Ces étudiants peut-être, assurément. Mais les *citoyens des régions* ? Ceux du Nord, fief de la famille d’Ibrahima Sory ? De la forêt, impénétrable, dense, peuplée d’arbres de plus de trente mètres de haut, m’a-t-on dit, où les villages sont perdus dans le torrent végétal ? C’est aussi cela qu’il faudrait découvrir. Surtout cela. Mais comment ? Est-ce que je peux courir de l’un à l’autre : tu connais Saliou ? S’ils le connaissent, ils auront peur de l’avouer et secoueront la tête. S’ils ne le connaissent pas, j’aurai trop mal. Je passe devant le bar de l’*Alcatraz*. Kadidiatou la petite putain est là, juchée sur son tabouret. Oui, la vie a repris. Deux autres l’entourent, grossièrement fardées, les lèvres épaisses, souriantes. Kadidiatou me conduit à l’extrémité du bar.

– Baké a cherché après toi...

Il s’agit bien de cela ! Qu’est-ce qu’elle a pensé de tous ces événements ?... Elle me fait un signe vigoureux de me taire, et désigne d’un coup d’œil le caissier derrière sa machine qui ne cliquette guère vu qu’il y a si peu de consommateurs à cette heure, et qui bâille, découvrant une dentition en fort mauvais état. Nous vidons nos verres, elle de bière, moi de jus de pamplemousse. Pourquoi est-ce que je ne viens plus au *Miami Club* ? Et mon mari, le Blanc ? Amar ? Oh ! Amar ! Elle ne sais pas. Se voir quelque part où on peut parler tranquille ? Elle jette à nouveau un coup d’œil vers le caissier. Oui, oui, elle viendra chez moi... Au cinéma le Plaza, on joue *Le Cavalier de l’Arizona*. Une femme est à demi étendue sur un pagne, ses triplés entre les jambes. Le chauffeur de taxi affirme m’avoir déjà conduite.

– Tu m’as oublié ! Pas moi...

Qu’est-ce qu’il pense des récents événements ? Il me regarde dans son rétroviseur et je sens qu’il va modeler sa réponse sur l’image que je lui offre.

– Mwalimwana a bien fait ! Trop de racaille, de voyous...

Qu'est-ce que j'espère ? Je paie ma course. Pour faire cette enquête, il faudrait que je sois tout autre. Que je me recommence depuis le début. Que je sorte à nouveau du ventre de ma mère. Non plus dans le vaste lit d'acajou, Mme Aristide la sage-femme m'essuyant dans un tissu-éponge et très doux, m'enfilant une *casaque* de fine batiste, brodée par Mlle Euripide, la meilleure brodeuse de la ville, et pronostiquant, car elle connaît les nouveau-nés, elle qui en a tant vu, que je serai le portrait craché de mon père, avant d'ouvrir la porte au marabout mandingue, déçu d'avoir une troisième fille mais heureux que tout se soit bien passé. Peut-être, à même la terre de la case, du ventre de Chérubine qui, malgré les premières douleurs, a fini sa journée d'amarreuse parce que l'argent est rare et qu'il ne faut pas compter sur le mâle, ah, qui court après une *jeunesse* et ne se soucie pas de toutes ces bouches affamées. Depuis le commencement. Maintenant c'est foutu. N'est-ce pas que c'est foutu, Abdoulaye ? Il y en a pourtant qui arrivent à se refaire. Il y en a ? Alors, il faudrait qu'ils me confient leur secret.

Tout est foutu ! Allons, je ne vais pas me mettre à me lamenter. Abdoulaye est accroupi à côté de moi, comme tant d'autres fois auparavant, la théière d'argent à couvercle conique d'une main, de l'autre la petite tasse *made in China*. Est-ce qu'il connaissait Saliou ? A quoi bon poser toutes ces questions ? Il s'en va. Son pantalon bouffant fait pcha-pcha quand il marche.

Et si Ibrahima Sory ne rentrait pas de la nuit comme cela se produit quelquefois ? Ou, trop tard et harassé, allait à sa chambre, ne dérangeant qu'Abdoulaye ? Non, non, Dieu ne permettra pas cela. Il faut qu'il rentre. Comment j'aborderai la question ? Eh bien, je me jetterai à l'eau sans me soucier de diplomatie. Pourquoi il m'accordera une faveur qu'il refuse à la propre femme de Saliou ? Car Oumou Hawa a beau aller de présidence en ministère, elle est reçue partout avec une apparente bienveillance, mais n'obtient pas l'autorisation qu'elle demande. Pourquoi pas ? Il faut que je voie Saliou. Pas seulement pour lui transmettre le message de Yéhogul. Pour qu'il m'explique. Je suis illogique, absurde. Tant qu'il était à côté de moi je refusais de l'écouter. Je lui reprochais de

vouloir m'influencer. De peindre les choses en noir. D'inventer même. Ou alors de m'ennuyer. C'est vrai que ce n'était pas un marrant ! A présent qu'il n'est plus là, je veux l'entendre. Il faut qu'Ibrahima Sory arrive.

Le soleil se décide à se déplacer. Sans hâte. Il va mettre des heures à traverser le ciel. A descendre à la rencontre de la mer qui peu à peu perdra sa teinte richement foncée, comme un pagne d'indigo trop lavé qui vire, vire au bleuâtre. Des heures.

J'attends sur la terrasse. J'attends dans le petit salon où les cavaliers du Burundi ne font que m'importuner avec le son rauque de leurs cornes et le piétinement des sabots de leurs montures. J'attends dans la chambre où Abdoulaye a placé les dahlias mauves d'Agossou. Qu'est-ce que je demanderai à Saliou quand je le verrai ? S'il est coupable des crimes dont on l'accuse ? Et si ce sont des crimes, d'abord, ou la réponse à des crimes, la tentative de mettre fin à des crimes ? Si sa violence répondait à une autre, plus sourde et secrète, qui s'exerçait quotidiennement et en toute impunité sous les masques de l'Ordre et de la Loi ?

Surtout ne pas s'endormir. On finit toujours par s'endormir... Et je me retrouve sur la terrasse comme si je ne l'avais quittée qu'en rêve, mais je sais que je l'ai quittée parce que le soleil, qui était au milieu du ciel, commence maintenant son ascension monotone. Eh bien, j'irai trouver Ibrahima Sory au ministère, ou dans la construction en préfabriqués qui abrite les réunions du Comité de salut public à l'angle de l'avenue Mahatma-Gandhi et de l'avenue Patrice-Lumumba. Abdoulaye conseille de l'attendre ici tranquillement parce qu'il finira bien par venir se changer, se reposer un peu. Quelle vie ces événements lui font mener ! Nous sommes là tous les deux, et ne sachant trop que décider, je tourne les boutons du poste de radio, car cela va être l'heure de la lecture du bulletin d'informations que je suis avidement depuis quelques jours, me reprochant ma haine puérile pour ce speaker que je n'ai jamais vu et je ne me suis pas trompée, il vient de commencer sa lecture, bafouillant comme à l'accoutumée. Nous écoutons, Abdoulaye et moi, et nous l'entendons annoncer que Saliou, l'ancien directeur de l'Institut national qui avait été arrêté

quelques jours auparavant, dans le remords que lui causait sa culpabilité, abondamment prouvée par divers témoignages, et sa peur d'affronter le jugement du peuple, représenté par le tribunal populaire dont la constitution a été décidée par le Comité de salut public, s'est donné la mort dans sa cellule, s'étant pendu à un barreau avec son pantalon. Et à ce moment précis, car la vie a des coïncidences qui défient celles des romanciers les plus extravagants, Ibrahima Sory entre, l'air exténué. Il va jusqu'au poste de radio qu'il éteint en appuyant de l'index sur la première touche noire et carrée, il se tourne vers moi et me dit :

– C'était mieux ainsi !

Qu'est-ce que j'espère ?

Oumou Hawa se plaint doucement la tête recouverte d'un pagne entre deux femmes que je ne connais pas et qui ont les yeux pleins de larmes. Ramatoulaye aussi semble défaite dans le salon, où sont assis un grand nombre de visiteurs. Ce chagrin-là, ce chagrin-là ne vise pas Saliou. Il a pour cause la condition de la veuve, sa douleur. Et tous ici présents dans leur tristesse, accusent encore Saliou, comme si, sachant d'avance comment il devait finir, il n'aurait dû dans ce cas ni aimer ni mettre au monde des enfants. Quelques pleureuses hurlent dans la cour. On les a fait venir, comme c'est la coutume, toujours par égard pour Oumou Hawa, pour qu'il ne soit pas dit que son mari l'a laissée complètement démunie et que sa famille n'a pas fait le nécessaire. Tout à l'heure, elles vont rentrer chez elles. Qu'est-ce que j'espère ?

Le bébé d'Oumou Hawa dort, accroché au dos d'Hafsa qui répare un ourlet et crie aux enfants de se tenir tranquilles. On le leur a recommandé, mais ils se battent aux pieds du citronnier. Par-dessus la haie, je vois Agossou penché sur ses boutures de rosier. La sueur ruisselle sur son visage et, pour l'arrêter un peu, il a noué un chiffon sale autour de son front. Il sifflote entre ses dents.

J'ai vu mourir deux fois. La première, ma grand-mère qui avait occupé tant de place avec ses quintes, ses potions, ses caprices. La deuxième, Mabo Julie. Et, à chaque fois, j'ai été stupéfiée par la démonstration du peu d'importance d'un être qu'on croyait essentiel. Quelques jours après la mort de grand-mère, Bonne-Maman, des ouvriers étaient venus et avaient transformé cette pièce sombre, qui sentait la térébenthine, le thé de *semen-contra*, et une troisième odeur très particulière, en une sorte de boudoir, clair, aéré, où ma mère s'asseyait avec ses amies, feuilletait les catalogues de vente par correspondance des magasins parisiens et nous faisait réciter nos leçons. Quant à Mabo Julie ! Ah, Mabo Julie ! Comme Aïda, Jalla et moi étions grandes et n'avions certes plus besoin d'une bonne pour nous laver et nous habiller, on engagea une cuisinière tout court. Je veux dire, qui ne faisait que cuisiner, une femme jeune impersonnelle, qui avait travaillé chez les békés, ce qui était la preuve qu'elle était propre, honnête, et connaissait son métier. Quand je regardais par la fenêtre de la cuisine où je ne pouvais plus mettre les pieds, je voyais qu'elle avait enlevé les bébés Cadum de Mabo Julie, remplacés par des réclames de Coca-Cola, une blonde américaine, souriante et coiffée d'une énorme capsule rouge et bleu, à califourchon sur une bouteille, fait installer une pendule électrique, ne voulant pas se contenter du vieux réveil rond et capricieux que Mabo Julie se disait la seule à pouvoir faire marcher et demandé qu'on ôte la haute chaise d'enfant à demi cassée à présent et peinte en blanc où Mabo Julie me collait quand elle avait quelque sauce délicate à tourner, parce qu'elle n'aimait pas avoir des saletés dans *sa* cuisine. Un jour, du jardin je contemplais cette abomination et le marabout mandingue qui passait par là me vit. Il devina ce que je pouvais ressentir, et comme, disons la vérité, ce n'était pas un bourreau, il me tapota doucement la joue.

– Hé ! qu'est-ce que tu veux ?

Oui, qu'est-ce que je veux ?

– C'était mieux ainsi !

Qu'est-ce que cela veut dire, à votre avis ? Ou bien : oui, il valait mieux que cette crapule se tue, car nous allions lui en

faire voir de belles ! Impossible. Je n'y *crois* pas. Saliou n'était pas un lâche. Ou alors, et c'est la vérité, je le sens, de toute mon intuition, ils l'ont tué et ont choisi de camoufler sa mort en suicide. Réalisant ainsi un double coup. Le priver de l'auréole du martyr, ne pas en faire un prisonnier exemplaire, grandi par la réclusion. Et donner un avertissement, une mise en garde brutale aux exaltés qui auraient les yeux fixés sur lui. Alors s'ils se sont donné tout ce mal, cela veut dire que cela en valait la peine, qu'il avait une dimension, un poids que je n'ai jamais soupçonnés, aveuglée par la médiocrité de son mode de vie et le peu d'éclat de sa personne. Qu'on ne vienne pas me raconter que je n'ai pas de preuves. Des preuves je n'en ai que faire. Des preuves, cela se fabrique. *Je sens. Donc, je sais.*

Et, à présent, qu'est-ce qui va se passer ? La ville, écrasée par les récentes violences, par tout cet appareil de force, bougera-t-elle ? Non ! Elle en a marre, la ville ! Personne ne dira mot. Demain, on va rendre son corps, paraît-il. On l'entertera discrètement. D'ailleurs les enterrements musulmans n'ont pas de panache. Rien ? Ce n'est pas possible !

Cinq fois déjà que le speaker a répété le message. Quelque chose va se passer. La présidence, ou la mosquée de Matanko, ou le commissariat central vont flamber. Un homme, une femme, un adolescent s'arrêter en pleine rue. Et hurler : Non. Peut-être que certains sanglotent. Où donc ? Dans le secret de leurs cases. La porte bien fermée pour que le militaire, qui rôde encore dans les parages, n'entende rien. Hé, peut-on les blâmer ? Moi-même, qu'est-ce que je fais ? Je suis debout à l'ombre du flamboyant. Je regarde Agossou. J'entends les cris des enfants, et leurs voix querelleuses. Je n'ai pas fui Heremakhonon. Tout simplement parce que je n'en ai pas la force. Littéralement. Le soleil. Le soleil. Et si je me trompais ? Si la ville, le pays tout entier se changeaient en coulées de lave, les hommes de la terre prenant leur daba, arrachant les branches des arbres ? Évidemment, moi je souhaiterais un carnage général. Pour leur prouver qu'ils ont fait un mauvais calcul. Oh, très mauvais ! Et que cette mort ne va pas être dérisoire, bénigne, inutile. De toutes les façons est-ce que la mort n'est pas toujours inutile ? On raconte le contraire aux

pauvres cons pour qu'ils aillent se placer en première ligne et pan. Après, à titre posthume, on leur décerne une médaille qui ne nourrit pas leurs enfants. Saliou lui n'aura pas de médaille. Je voudrais mourir. Foutaises. Personne ne veut mourir avant son temps. Et ceux qui se suicident alors ? Tu ne te suicideras pas. Il ne s'est pas suicidé. Après tout qu'est-ce que j'en sais ? Je le sais. D'ailleurs l'histoire est cousue de fil blanc. Le scénario est éculé. Avouons qu'il a déjà beaucoup servi en Occident comme en Orient. Un des enfants me tire par la main. Il voudrait que je règle son compte à Thierno qui vient de le pincer cruellement. Où est Thierno ? Dans le citronnier, où il rit de ses petites dents blanches.

Qu'est-ce que j'espère ?

Attendons la nuit ! Le jour, le soleil est un superflic qui ne laisse rien au secret. Mais la nuit. Tenace. Epaisse. La nuit d'Afrique dont tous les voyageurs, explorateurs, commerçants, missionnaires ont senti au plus profond la redoutable puissance.

Peut-être qu'elle donnera courage. Peut-être qu'elle donnera force. S'ils sortent, je me joindrai à eux. J'ai trop lanterné. Ergoté. Je jouais mon petit saint Thomas. Je répétais : des preuves, je veux des preuves. Assez de bavardages. Je me joindrai à eux. J'ai trop perdu de temps.

Pierre-Gilles vient de m'acheter un livre. Jean Lefèvre et Adama des revues illustrées. Jean Lefèvre répète pour la dixième fois, la centième peut-être, en mordant sa courte pipe :

– A mon avis, c'est une connerie. Un contrat de coopération, c'est de l'or. Et vous, vous fichez cela en l'air !

Pierre-Gilles, lui, me comprend. Pas qu'il agirait comme moi s'il était à ma place. Mais il comprend qu'on agisse ainsi, il me l'a dit. Qu'on envoie tout promener. Il se trompe, car au contraire je tente à ma manière, la seule dont je sois capable, de préserver quelque chose. Il y a beaucoup de monde autour de nous. Pas beaucoup de voyageurs, car on quitte difficilement ce pays. Officiellement, s'entend. A part les étrangers qui n'ont qu'à rendre leurs livrets de séjour aux

Affaires étrangères et payer leurs billets – en devises. Des curieux donc qu’amusent, que font rêver les DC-10 et les Caravelle. Pierre-Gilles est triste. Il dit qu’il s’ennuiera terriblement sans moi. Somme toute, je laisserai des regrets. Les deux femmes d’Abdourahmane ont beaucoup pleuré ! Fodé, Sidiki et les autres enfants, de les voir pleurer, pleuraient aussi. La scène était touchante ! Allons, ne bluffons pas. J’étais émue jusqu’aux larmes. Mais partir, il le faut.

Rien ne s’est passé. J’ai vainement guetté le ciel. Tendus l’oreille. Rien. La ville a dormi, comme un ivrogne dont l’haleine est fétide. L’avion a-t-on annoncé aura une heure de retard. Ce qui signifie deux grandes heures à tourner en rond dans cet aéroport flambant neuf, dont la construction est un des titres de gloire de Mwalimwana. Mwalimwana, le bâtisseur.

Ah ! que je m’en aille ! Que je secoue sur ce pays la poussière de mes sandales !

– Si on buvait un pastis ?

Non, je ne veux rien boire. Je veux partir lucide. Sachant pleinement ce que je fais. Car ce n’est pas un coup de tête. Une décision dictée par la passion du moment. J’ai compris. *Compris*. Il faut que je parte si je veux me porter un minimum de respect. Parce qu’il y a un minimum au-dessous duquel il ne faut pas descendre.

– Tu écriras ? Il faut écrire.

Si seulement cet avion pouvait arriver et qu’on en finisse. Si seulement il y avait moins de monde à aller et venir autour de nous ! Qu’est-ce qu’ils ont à s’agiter ainsi ? A acheter des revues, ou plutôt à les feuilleter sans les acheter. Ce qui impatientait beaucoup la vendeuse. A admirer les fleurs. D’où viennent-elles ces fleurs ? Probablement de la pépinière nationale de Samakon. Encore un titre de gloire de Mwalimwana. Attention, je sombre dans la moquerie facile. C’est parce que je n’en peux plus d’attendre. D’attendre cet avion. Les têtes des curieux se tournent toutes dans la même direction. Comme pendant un match de tennis. C’est qu’une femme vient d’entrer dans le hall. Son boubou de lamé or

flotte derrière elle. Ses chaussures de chez Charles Jourdan cliquettent gracieusement : Ramatoulaye, princesse de Belborg. Nous nous embrassons. Disons la vérité, je l'aimais bien, toute bavarde qu'elle fût ! Elle tient un paquet de forme oblongue à la main.

– Un pagne brodé comme tu les aimais.

Eh bien, j'aurai tout de même des choses à exhiber. Avec le masque que Pierre-Gilles m'a offert. Et les petits statuettes de cuivre de Jean Lefèvre et Adama. Qu'est-ce que j'en ferai de tous ces objets exotiques, moi qui n'aime pas l'exotisme ? Et Oumou Hawa ? Oumou Hawa est partie pour le Nord avec le bébé. Ce Nord où je n'irai jamais. Après un tel coup, ce qu'il lui faut, ce sont les soins de sa mère, l'affection du Vieux dont elle a toujours été la préférée ! Le frère aîné de Saliou s'est chargé des aînés des enfants. Ce qui est normal. Il est instituteur à Tenigbé. Pas du tout une tête brûlée comme son frère. Un homme qui avait tout pour être heureux ! Enfin, ne disons pas du mal d'un mort. Oui, d'un mort. Déjà tellement mort. Je vois le topo. Je l'avais déjà vu dès le début ! Dans six mois, un an tout au plus, Oumou Hawa cédera aux pressions répétées de sa famille. Et se remariera. A son prétendant fidèle, ou à un autre. Qui lui jettera la pierre ? Elle n'a que vingt-six ans ! Ramatoulaye insiste : il faut que j'écrive. Elle m'écrit. Souvent elle a des choses à commander à Paris qu'on ne trouve pas ici ! des soutiens-gorge avec armature, des parfums et des produits pour les cheveux. Il faudra que je lui achète tout cela. Oui, oui. Peut-être aussi qu'elle accompagnera Siradiou, son mari, en mission. Alors nous nous reverrons. Oui, oui. Elle m'embrasse. Je lui rends son baiser. Une heure de retard c'est trop, elle ne peut pas attendre. Elle s'en va.

– Sacrée belle femme !

Ça, c'est un commentaire de Jean Lefèvre.

– Oui, les gens du Nord sont beaux. Mais ils sont trop barbares !

Ça c'est un commentaire d'Adama qui est de la forêt et qui est jalouse du commentaire de Jean Lefèvre.

La ville a dormi. A poings fermés. J'ai trempé mon oreiller de larmes. Si on y réfléchit, j'ai beaucoup pleuré durant mon bref séjour dans ce pays. Heureusement, dans sept heures, je serai loin. Loin. Et le temps perdra ce train de roi fainéant qui allait finir par me rendre chèvre. Il va s'accélérer, s'accélérer dans la turbulence des métros, des embouteillages, des heures de pointe. Ah vite ! Que je sois rendue ! Télépathie ? Je me retourne. Les portes vitrées de l'aéroport s'ouvrent et je vois entrer Ibrahima Sory, dans une de ces tenues Mao qu'il ne quitte plus à présent car on a dû lui dire que ses grands boubous faisaient trop prince du sang et qu'il est avant tout le sauveur de la révolution, président du Comité de salut public, membre d'une commission présidentielle de trois membres nouveau-née et chargée de seconder Mwalimwana. La foule des curieux le reconnaît. Ce qui n'est pas étonnant, vu qu'on ne voit que son visage en première page du Quotidien unique. Des militaires et des policiers qui sont là, histoire de veiller au calme, se mettent au garde-à-vous. Et il leur fait un léger signe de la main qui ne s'adresse pas seulement à eux, pour signifier que ce garde-à-vous est inutile, mais aussi à la foule qui l'a reconnu, sorte d'ébauche du salut auquel il doit s'exercer secrètement en prévision du jour où Mwalimwana aura été dévoré par les loups dont il est, qu'il tient encore en respect à présent, et où lui l'aura emporté sur tous les autres loups. Il s'approche. Il adresse à Pierre-Gilles, Jean Lefèvre et Adama une sorte de petit salut arrogant qui veut nettement dire : « Fichez-moi le camp », et qu'ils comprennent bien ainsi puisqu'ils s'éloignent et feignent à leur tour d'admirer les fleurs de la pépinière nationale. Il me tend un objet lourd et carré, habillé d'un papier sobrement élégant. En fin de compte, qu'est-ce que j'aurai reçu comme cadeaux ! Je le remercie. Il met les mains dans les poches de sa tunique.

– Abdoulaye ne se console pas de votre départ.

Abdoulaye ? Oui, Abdoulaye... Et vous ?

Dis-moi quelque chose, mon nègre avec aïeux. Tu le sais, n'est-ce pas, pourquoi je pars ? Je pars parce qu'il me serait trop facile de rester. Si je restais, rien ne changerait entre nous. Je continuerais de faire la navette entre Heremakhonon et la ville. Jusqu'à ce qu'un de nous se lasse, toi le premier bien

évidemment. C'est-à-dire qu'à ma manière, qui pour moi n'est pas moins méprisable et cruelle, si elle n'est pas sanglante, j'aurais aidé à le tuer. A l'achever. A ce qu'il ne reste rien de lui. *Rien*.

Je me persuade que si, cette nuit-là, la ville n'avait pas dormi, si les hommes, les femmes, les adolescents étaient sortis des cases, alors oui, j'aurais marché avec eux ; j'aurais trouvé le courage dans leur détermination. Est-ce que cela se serait passé ainsi ? Je ne le saurai jamais puisqu'ils sont restés derrière leurs portes closes, couchés sur leurs grabats, infestés de punaises. Et moi, me voilà livrée à moi-même. Piégée. A tout jamais. A tout jamais ? Pendant ce temps, il parle. Qu'est-ce qu'il dit ?

– C'est le printemps à Paris en ce moment.

Le printemps ? Alors le balayeur de la rue de l'Université aura ôté ce gros pull-over bleu à col roulé qui apparaîtrait sous sa blouse. Est-ce qu'il aura remarqué mon absence ? Comment saluera-t-il mon retour ? Ma fuite – encore une ! Un jour il faudra rompre ce silence. Il faudra que je lui explique. Quoi ? Cette erreur, cette tragique erreur que je ne pouvais pas ne pas commettre, étant ce que je suis. Je me suis trompée, trompée d'aïeux, voilà tout. J'ai cherché mon salut là où il ne le fallait pas. Parmi les assassins. Allons, pas de grands mots ! Toujours ce goût du drame.

Le printemps ? Oui, c'est le printemps sur Paris.